20 Année. — N° 833. Le Numéro Trimestriel : 1 fr. 15 Juin 1917

VIE AU GRAND AIR

Editions Pierre Lafitte.
90 Avenue des Champs-Elysees 90

Source gallica.bnf.fr / Musée Air France

Ceinture Anatomique
pour Hommes, du Dr NAMY
Élastique, Élégante, AMAIGRISSANTE

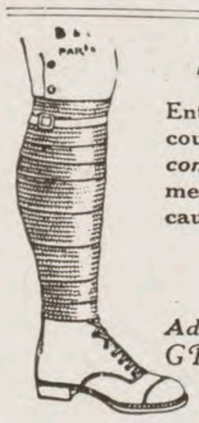
Légère, indéformable, agréable à porter. Sans pattes, sans boucles, sans bordure rigide, évite tous les inconvénients des modèles ordinaires.

Recommandée à tous les messieurs qui commencent à " prendre du ventre ", ainsi qu'aux officiers, aviateurs, sportsmen, cavaliers, etc. Soutient les reins et les organes abdominaux, combat l'embonpoint et procure bien-être, sécurité des efforts, sveltesse de la taille.

En tissu ajouré fil noir ou écru, gommes tressées et azurées. Haut. devant : 18,20 ou 22 cm **25 fr.** | En tissu de soie ajouré : gris, ciel, rose, mauve ou noir. . . **35 fr.**

Expédition France et Étranger, pour les commandes accompagnées de leur valeur en mandat-poste ou en chèque sur Paris. Indiquer simplement la circonférence du corps prise au milieu de l'abdomen et la hauteur devant désirée.

Notice adressée gratuitement sur demande.



Bande-Molletière du Dr NAMY

Entièrement tissée d'une seule pièce en tricot renforcé. Fermeture à courroie forte et boucle. Se moule sur la jambe et la soutient *sans la comprimer*. Régularise la circulation du sang, évite les engourdissements, les crampes, la fatigue consécutifs au défaut de circulation causé par la constriction excessive des bandes-molletières en drap

Une seule qualité. *La paire* **7 fr. 50** franco.

Nuances : marine, horizon, kaki, gris uni, gris moucheté.

Adresser les commandes GROS et DÉTAIL à **MM. BOS & PUEL**

Fabricants Brevetés

234, Faubourg Saint-Martin, PARIS (à l'angle de la rue Lafayette)

Laxatif - Dépuratif

GRAINS DE VALS

un seul grain

au repas du soir

donne un résultat le lendemain matin

Chasse la bile et Purifie le sang

64, Boulevard Port-Royal, PARIS et toutes Phies.

Médication Alcaline Pratique

COMPRIMÉS VICHY-ÉTAT

à base de *Sels Vichy-État*

2 ou 3 dans un verre d'eau potable donnent instantanément une

EAU ALCALINE GAZEUSE

2 f. LE FLACON *très digestive*

de 100 — Toutes Pharmacies.

VOTRE INTÉRÊT est d'acheter chez

LE CHAMPION DU BON MARCHÉ

ARTICLES pour tous **SPORTS**

PRIX RÉDUITS

10, faubourg Montmartre PARIS (cour de l'*Auto*)

ELIMS PIERRE CATALOGUE franco

Raquettes tennis ..	7 fr. 95
Ballon football.. ..	9 fr. 95
Gants de boxe	6 fr. 45
Souliers cyclistes ..	14 fr. 95
Culottes canotage ..	4 fr. 95
Maillot natation ..	4 fr. 50
Embrocation pour tous les sports, fortifie et assouplit les muscles. *Le flacon.*	0 fr. 75

ELIMS PIERRE

EXPÉDITION PARTOUT

Succursale : 162, avenue Malakoff, Porte-Maillot

Pour les SPORTS et contre l'OBÉSITÉ

LA CEINTURE **GLADIATOR**

EMBOITE PARFAITEMENT LES HANCHES ET NE REMONTE PAS

Prix 20 fr. NOTICE FRANCO

MANTELET FILS Invt 79, r. de Turbigo, PARIS

Pour l'éclairage, le chauffage et la force motrice employez tous en le mélangeant à votre pétrole

l'INTER-LUBE

qui évite la fumée, les mauvaises odeurs et économise de 30 à 400/0 de pétrole.

Le chauffage donne plus de chaleur
L'éclairage donne plus de lumière

En vente partout et 207, Boul. Pereire, Paris

:: :: Le flacon d'essai : **0 fr. 75** :: ::

AUX MARINS

7-9, Avenue de la Grande-Armée

PARIS

Spécialité de vêtements et livrées pour l'automobile, imperméables, caoutchouc et parapluies du chauffeur. Manteaux et fourrures en :: :: tous genres :: ::

Equipements complets, leggings, gants, lunettes, etc., etc.

ÉDITIONS PIERRE LAFITTE
90, Avenue des Champs-Élysées -:- PARIS

L'ENCYCLOPÉDIE SPORTIVE LA PLUS COMPLÈTE

SPORTS
BIBLIOTHÈQUE

24 volumes:

Le Football.
La Boxe.
Les Sports d'hiver.
Les Courses à pied.
Le Golf.
L'Escrime.
L'Automobile.
L'Equitation et le Cheval.
La Chasse à tir.
La Défense dans la rue.
Les Courses de chevaux.
Le Cyclisme.
Le Yachting.
La Lutte.
Athlétisme et Gymnastique suédoise.
Les Animaux de sports.
La Pêche.
La Natation et le Rowing.
L'Alpinisme.
Tennis, Hockey, Balles et Boules.
Education physique et gymnastique.
L'Aéronautique.
Le Tir.
Jeux de plein air et d'intérieur.

Dans chaque volume **350 à 450** *pages de texte et* **48 à 65** *planches hors texte en simili-gravure.*

LES 24 volumes, reliure toile, dans leur bibliothèque .. .. **188 fr.**

LES 24 volumes, reliure peau souple, dans leur bibliothèque .. .. **260 fr.**

10 fr. PAR MOIS 10 fr.

AU COMPTANT 10 %

20e Année. — N° 833.
DIRECTION : 90, Av. des Champs-Élysées, Paris.

Le Numéro Trimestriel : France, 1 fr. — Etranger, 1 fr. 50
ABONNEMENTS pour 6 numéros trimestriels : France, 6 fr. — Étranger, 9 fr.

15 Juin 1917
PUBLICITÉ : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ

VIE AU GRAND AIR

VINGT ANS APRÈS !

Le hasard de la guerre fait se rencontrer sur la route deux champions de jadis : Jacquelin et Morin. Celui-ci vient causer avec son ancien rival qui est conducteur d'automobile. Les vieux sportsmen se souviennent de la rivalité qui sépara pendant plusieurs saisons ces deux étoiles de la piste. L'amitié ne pouvait guère régner à cette époque. Maintenant, bien des années sont passées, nous sommes en guerre et c'est avec une réelle émotion que les deux rivaux se sont retrouvés : que de souvenirs !

SOMMAIRE

	Pages
VINGT ANS APRÈS (Illustration).	1
LE RECORD DU MONDE DE L'HEURE, par Jean **DAÇAY**	2
MES ÉMOTIONS D'AVIATEUR, par Georges **CARPENTIER**	6
LE SPORT SUR LE FRONT ANGLAIS, par Victor **BREYER**	8
LE MATCH DE FOOTBALL RUGBY : NÉO-ZÉLANDAIS CONTRE ARMÉE FRANÇAISE (Illustration).	10
UN ENTR'ACTE DE LA GUERRE, par Henry **DECOIN**.	12
LA CULTURE DES "BLEUETS", par le professeur Rodolph T..	13
SI RALPH ROSE AVAIT ÉTÉ GRENADIER, par **PAOLI**.	17
CE QUE DOIT ÊTRE LA CHASSE, par Jacques **MORTANE**.	20
LE SPORT A SOIXANTE ANS, par Lucien **CAPRON** ..	26
SOUVENIRS SUR HOURLIER, par Luc **DOE**	28
UNE GRANDE ARMEE QUI NAIT, par Jean **DAÇAY**.	30
NOS ÉPREUVES DE SÉLECTION, par **STUART**	34
LE TRIMESTRE SPORTIF	36

NOTES DES ÉDITEURS

NOTRE COUVERTURE. — Avant la guerre, on lançait le disque, le poids, maintenant on lance la grenade. Les effets sont plus meurtriers, mais l'esprit sportif subsiste et il existe des champions grenadiers comme il y avait des recordmen de lancement.

NOS PRÉCÉDENTS "NUMÉROS DOUBLES". — Rappelons à ceux de nos lecteurs qui désireraient se les procurer, qu'il nous reste encore quelques exemplaires de nos précédents "numéros doubles" trimestriels (15 Juin, 15 Septembre, 15 Décembre 1916 et 15 mars 1917). Il suffit d'en faire la demande à nos bureaux, 90, avenue des Champs-Elysées, pour recevoir chacun d'eux contre 1 franc en bon de poste ou en timbres.

NOS ABONNEMENTS A 6 "NUMÉROS DOUBLES". — Nous avons créé, pour ceux de nos lecteurs qui désirent recevoir directement **La Vie au Grand Air**, des *abonnements à 6 "numéros doubles" trimestriels* de guerre dont le tarif est ainsi fixé : France, 6 francs ; Etranger, 9 francs. Les abonnements sont reçus à nos bureaux, 90, avenue des Champs-Elysées.

SPORTS-BIBLIOTHÈQUE. — Cette admirable collection, qui comprend 24 volumes reliés et illustrés, rédigés par les spécialistes les plus qualifiés, est en vente partout au prix de 6 francs le volume. (*Catalogue gratis sur demande*. Editions Pierre Lafitte, 90, avenue des Champs-Elysées, Paris.)

NOS ENQUÊTES. — L'abondance des matières nous oblige à remettre à un prochain numéro la suite de nos enquêtes sur la "Forme et la Guerre" et sur "l'Avenir de l'Athlétisme".

LE RECORD DU MONDE DE L'HEURE

Par Jean DAÇAY

LA VIE D'UN RECORD PENDANT CINQUANTE ANS. — DE L'INDIEN DEERFOOT A JEAN BOUIN. — UNE COURSE SCRATCH DE CHAMPIONS AU PAYS DES RÊVES.

Ce sera dans quelques jours un anniversaire pour les sportsmen de France, et qui évoquera des souvenirs enthousiastes et d'amers regrets.

C'était il y a quatre ans, le 6 juillet 1913. Le soir, à mon journal, c'était l'heure de fièvre où se centralisent les nouvelles du jour. Une dépêche survint, à mon adresse. Datée de Stockholm, elle m'annonçait : « Je suis recordman de l'heure. Parti en course ouverte avec trente concurrents je viens de couvrir en soixante minutes 19 kilomètres 21 mètres. » Le télégramme était de Jean Bouin, champion de France.

Dix-neuf kilomètres en une heure ! Deux chiffres, un temps, une distance, transmis de près de 2.000 kilomètres sur une feuille bleue ; sans que l'on voie rien, sans que l'on sache rien d'autre, cela suffit à créer une émotion intense.

LES ÉTAPES DU RECORD DE L'HEURE

C'est que le record de l'heure est le plus vieux de nos records du monde, celui qui fut le premier officiellement mesuré. Il faut remonter jusqu'en 1862, dans la préhistoire du sport moderne, pour trouver le premier exploit sur une heure dont le souvenir soit resté : le record de l'Américain William Jakson qui couvrit 17 kil. 746.

Quelques mois plus tard, avec un athlète exceptionnel, le cap des 18 kilomètres allait être franchi. C'était un Indien de la tribu Seneca, Louis Bennett, originaire de Cattarangues, près de Buffalo, qui s'était acquis une réputation de coureur à pied extraordinaire aux États-Unis, dans la région des Grands Lacs. On le surnommait *Deerfoot*, le « pied de daim ». En six mois de séjour en Angleterre, il disputa quatre courses de l'heure qui constituèrent quatre records du monde successifs. Le 27 octobre 1862, à Brompton, il couvrait 18 kil. 360 ; le 12 janvier 1863, à Hackney Wick, il atteignait 18 kil. 424 ; le 23 février, sur la piste de West London, il dépassait 18 kil. 500 et enfin, le 3 avril 1863, il couvrait 18 kil. 589 mètres dans l'heure.

Il fallut attendre vingt ans et la qualité extraordinaire de W. G. George, le fameux recordman du mille, pour que le record de Bennett soit approché. Le 28 juillet 1884, George couvrit en une heure 18 kil. 554 mètres, restant à 35 mètres du record de l'athlète indien.

Sid Thomas, à Herne Hill, réussissait, le 22 octobre 1892, à approcher le record de George avec 18 kil. 470. Cinq ans plus tard, l'ex-champion amateur F.-E. Bacon parvenait enfin, le 18 juin 1897, à battre le record du monde de Bennett, qui était resté debout trente-cinq ans, en couvrant 18 kil. 839 mètres dans l'heure. Gloire éphémère, car, deux ans plus tard, Harry Watkins, qui avait été l'un de ses principaux entraîneurs dans son record du monde, parvenait, sur le même terrain de Rochdale, à réaliser le fabuleux exploit de couvrir en soixante minutes, entraîné par des coureurs et un cycliste, 18 kil. 878 mètres.

Cette performance parut atteindre aux limites des forces humaines. Il fallut les moyens extraordinaires du plus prodigieux champion qu'ait produit l'Angleterre, A. Shrubb, pour que le record de Watkins soit menacé.

Shrubb, à Glasgow, le 5 novembre 1904, partit à l'allure folle que lui permettaient ses aptitudes exceptionnelles au train, pour battre le record de Watkins. Dès le troisième mille, il était en avance de neuf secondes sur les temps du champion professionnel. De mille en mille, ses temps battaient tous les records et au 10e mille (16 kil. 090 mètres) il avait 35 secondes d'avance sur les temps de Watkins. La défaillance survint et aux soixante minutes, après avoir considérablement ralenti son allure, Shrubb avait un retard de 137 mètres sur le record du monde.

ALTIMANI
Recordman du monde de l'heure marche et champion d'Italie.

MARCEL BERTHET
Recordman cycliste de l'heure sans entraîneur en 1912 avec 43 kilom. 775. Son record a été battu par Egg en 1914.

RAGUENEAU
Le premier Français qui couvrit 18 kilomètres dans l'heure.

Il fallut, neuf ans plus tard, la science de préparation, l'esprit de méthode, l'entraînement minutieux et les moyens uniques du roi de l'athlétisme français, notre champion Jean Bouin, pour que le record de Watkins soit éclipsé avec 19 kil. 021 dans l'heure le 6 juillet 1913.

LA VIE D'UN RECORD

Quelques noms de champions, des dates, des chiffres, et voici inscrite dans sa teneur toute abstraite de résultats officiels, l'histoire du plus célèbre des records du monde. Cela précise notre besoin de notions exactes sans nous dire toute la vie émouvante que résument ces tentatives successives pour atteindre à la limite de l'endurance humaine.

Un bref tableau, pour qui sait lire et penser, suffira à exprimer ces pulsations, au long de cinquante années, d'un prodigieux effort humain. Le voici :

Distance	Deerfoot	Bacon	Watkins	Shrubb	Bouin
1er mille	4 m. 4 s.	4 m. 52 s. 4	4 m. 5 s.	4 m. 41 s. 2	4 m. 53 s.
2e —	5 m. 07 s.	4 m. 59 s. 6	5 m. 04 s. 4	5 m. 03 s.	5 m. 04 s.
3e —	5 m. 07 s.	5 m 6 s.	m 59 s.	5 m. 0 s. 6	5 m. 03 s.
4e —	5 m. 09 s.	5 m. 6 s. 6	5 m. 06 s. 2	5 m. 04 s. 8	5 m. 06 s.
5e —	5 m. 04 s.	5 m. 0 s. 4	5 m. 08 s. 6	5 m. 05 s. 2	5 m. 07 s.
6e —	5 m. 17 s.	5 m. 14 s. 4	5 m. 1 s. 2	5 m. 03 s. 6	5 m. 08 s.
7e —	5 m. 17 s.	5 m. 8 s.	5 m. 15 s. 1	5 m. 05 s. 2	5 m. 04 s.
8e —	5 m. 15 s.	5 m. 8 s. 6	5 m. 06 s. 1	5 m. 11 s. 4	5 m. 06 s.
9e —	5 m. 18 s.	5 m. 11 s. 4	5 m. 4 s. 1	5 m. 11 s. 6	5 m. 09 s.
10e —	5 m. 11 s.	5 m. 14 s. 6	5 m. 09 s. 3	5 m. 13 s.	5 m. 06 s.
11e —	5 m. 26 s.	5 m. 17 s.	5 m. 13 s. 1	5 m. 42 s. 8	5 m. 08 s.

En ces quelques chiffres est enclose la vie du record de l'heure pendant cinquante ans. Entre la performance de l'Indien Deerfoot et les 19 kilomètres de Bouin sur la piste de Stockholm un demi-siècle s'est écoulé, où l'athlétisme s'est lentement dégagé de l'empirisme des méthodes simplistes pour atteindre aux données précises d'une science de l'entraînement. Et le bilan des résultats apportés par cette science, faite de l'expérience des champions, des observations des techniciens de la culture physique, de la physiologie et du sport, c'est un gain de 432 mètres en distance sur une heure. Sept mètres à la minute ! Douze centimètres à la seconde !

Il y a un vertige de l'infinitésimal, lorsqu'on approche des limites d'un effort. D'autres chiffres encore le soulignent et le racontent.

L'allure de Bennett, dans sa course de 18 kil. 589 mètres en 1863, correspondait à une distance de 310 mètres à la minute. Celle de Shrubb sur la piste de Glasgow, quarante ans plus tard, atteignait 312 mètres 30 à la minute ; Watkins, dans son admirable record, ne dépassait pas 314 mètres 60.

Enfin Bouin, à Stockholm, arrivait à parcourir 317 mètres à la minute.

COMME DANS UN ROMAN DE WELLS

La réalité se peut serrer de plus près encore, jusque dans les fluctuations mêmes où, d'année en année, les champions poursuivaient la conquête de la distance au long de la même unité de temps. La course qu'ils firent chacun, l'admirable et émouvant effort qui fit acclamer leur nom, pourquoi ne pas l'imaginer, puisqu'aussi bien H.-G. Wells sut inventer, pour nous promener à travers la préhistoire et le lointain futur, la *machine à explorer le temps*, — accomplie au cours d'une gigantesque épreuve scratch, pour la glorification du sport éternel.

Je les vois tous, prêts, silencieux, à leur départ, et Deerfoot l'Indien, depuis longtemps assoupi du dernier sommeil, et Watkins, et Bacon, et Shrubb, les trois grands athlètes anglais ; et Bouin, notre grand Bouin, qu'un éclat d'obus a couché face à l'ennemi en terre de l'Est, alors qu'il montait à l'assaut. La course au record s'élance, au long des secondes, à foulées pressées et, à chaque poteau du mille, on voit tour à tour apparaître un vainqueur, talonné par ses poursuivants.

Le compte rendu analytique, celui qui s'inscrit aux résultats techniques en caractères minuscules, comme réservé aux seuls initiés, se traduit en ces quelques chiffres :

1 mile (1.609 m.). 1. Deerfoot ; 2. Shrubb, à 1 m. 15 ; 3. Watkins, à 55 m. 30 ; 4. Bacon, à 62 m. 70 s. ; 5. Bouin, à 65 m. 90.

2 miles (3.218 m.). 1. Deerfoot ; 2. Shrubb, à 6 m. 35 ; 3. Bacon, à 48 m. 40 ; 4. Watkins, à 67 m. 65 s. ; 5. Bouin, à 74 m. 25.

3 miles (4.827 m.). 1. Shrubb ; 2. Deerfoot, à 48 m. 20 ; 3. Watkins, à 48 m. 40 ; 4. Bacon, à 64 m. 55 ; Bouin, à 75 m. 40.

4 miles (6.436 m.). 1. Shrubb ; 2. Watkins, à 55 m. 70 ; 3. Derfoot, à 69 m. 80 ; 4. Bacon, à 73 m. 50 ; 5. Bouin, à 81 m.

5 miles (8.045 m.). 1. Shrubb. 2. Deerfoot, à 64 m. 55 ; 3. Watkins, à 73 m. ; 4. Bouin, à 90 m. 15 ; 5. Bacon, à 94 m. 70.

6 miles (9.654 m.) 1. Shrubb ; 2. Watkins, à 111 m. 67 ; 3. Bouin, à 112 m. 85 ; 4. Deerfoot, à 129 m. 95 ; 5. Bacon, à 148 m. 40.

7 miles (11.263 m.). 1. Shrubb ; 2. Bouin, à 107 m. 97 ; 3. Watkins, à 161 m. 15 ; 4. Bacon, à 166 m. 10 ; 5 ; Deerfoot, à 189 m. 85.

8 miles (12.872 m.). 1. Shrubb ; 2. Bouin, à 78 m. 88 ; 3. Watkins, à 133 m. 45 ; 4. Bacon, à 151 m. 15 ; 5. Deerfoot, à 209 m. 45.

9 miles (14.481 m.). 1. Shrubb ; 2. Bouin, à 64 m. 55 ; 3. Watkins, à 143 m. 35 ; 4. Bacon, à 148 m. 80 ; 5. Deerfoot, à 239 m. 85.

10 miles (16.090 m.). 1. Shrubb ; 2. Bouin, à 28 m. 40 ; 3. Watkins, à 127 m. 90. 4. Bacon, à 155 m. 45 ; 5. Deerfoot, à 234 m. 90.

11 miles (17.699 m.). 1. Bouin ; 2. Watkins, à 119 m. 55 ; 3. Shrubb, à 138 m. 85 ; 4. Bacon, à 172 m. 50 ; 5. Deerfoot, à 286 m. 28.

Heure (19 kil. 021 m.). 1. Bouin ; 2. Watkins, à 143 m. 61 ; 3. Bacon, à 182 m. ; 4. Shrubb, à 279 m. 85 ; 5. Deerfoot, à 439 m. 55.

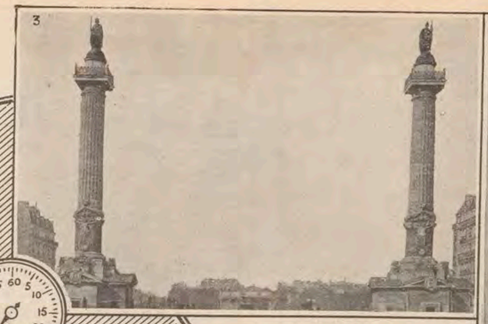
Ces deux tableaux indiquent avec éloquence la régularité de la marche et la supériorité de Bouin. C'est cette régularité qui permet d'évaluer désormais les limites extrêmes auxquelles peut atteindre le record du monde de l'heure.

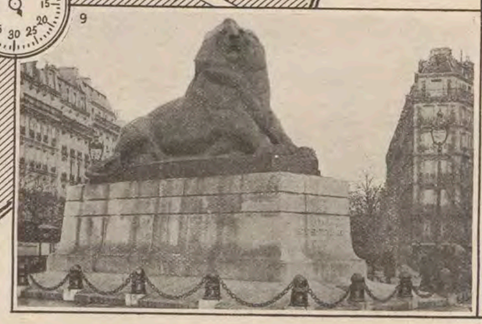
LES PRÉVISIONS DE JEAN BOUIN

Bouin, en me racontant il y a quatre ans sa course du stade de Stockholm, me l'avait évaluée, de façon inoubliable, cette limite assignée au record de l'heure.

« Quoi que tu puisses dire, me déclarait-il, mon record peut être battu et j'estime qu'il le sera bientôt. Moi-même je n'ai pas réalisé tout ce que je pensais. La course, tu t'en souviens, était une épreuve ouverte. Elle réunissait trente concurrents. C'est te dire qu'à chaque tour, surtout pendant la première demi-heure, j'avais à voyager, à sortir du plus court chemin au ras de la pelouse pour passer un à un ceux que je doublais. L'allure de marche, dans le record de l'heure, est d'environ cinq mètres trente à la seconde. Tu peux deviner combien de cinquièmes de seconde j'ai perdus, combien de mètres de parcours j'ai effectués qui ne

LA VIE AU GRAND AIR





CE QUE REPRÉSENTENT LES 19 KIL. 021 DU RECORD DU MONDE DE L'HEURE ÉTABLI PAR BOUIN A STOCKHOLM EN JUILLET 1913.

Les records du monde, évalués en distances et en temps, prennent une éloquence plus précise lorsqu'on les confronte avec le cadre habituel de notre vie. Il suffira de ce cliché pour que l'on comprenne la puissance exceptionnelle de l'effort accompli par notre champion Jean Bouin lorsqu'il battit le record du monde de l'heure il y a quatre ans. S'il était parti du Trocadéro, suivant la ligne du Métropolitain des boulevards extérieurs, on eût constaté son passage 4 minutes plus tard à l'Etoile. 12 minutes après son départ, Bouin se fût trouvé place Clichy. Au bout de 36 minutes, on l'eût applaudi place de la Nation. Après 49 minutes de course, il eût atteint la place d'Italie. 6 minutes plus tard, on l'eût acclamé au Lion de Belfort. Enfin, une heure après son départ, il serait arrivé à la gare Montparnasse. Il y a fort à parier que la plupart des moyens de locomotion dont dispose Paris eussent été, sur cet interminable parcours, distancés par notre champion. En haut, à gauche : *George*, le premier champion anglais qui réussit à approcher le record de l'heure, établi par l'Indien Deerfoot, en 1863, en couvrant 18 kilom. 554 mètres, en 1884; à droite, *Watkins*, recordman du monde de l'heure, le 16 septembre 1899, avec 18 kilom. 878. En bas, à gauche: *Shrubb*, détenteur des records du monde (amateurs) de 5 à 10 milles, couvrit en une heure 18 kilom. 741 en 1904; à droite, *Ragueneau*, le seul champion français qui, avant Bouin, ait franchi le cap des 18 kilomètres dans l'heure. Au centre, *Jean Bouin*, qui est le seul athlète au monde à avoir couvert 19 kilomètres dans l'heure.

comptaient pas pour le record, et quels à-coups, à ralentir ou à accélérer un instant, il y eut de façon inévitable dans mon effort. C'est ainsi que certains milles se ralentissaient, sur l'allure prévue, de trois, quatre et même cinq secondes, par nécessité. Au dernier quart d'heure, dès qu'ils surent que je menaçais le plus beau des records, tous ou presque, ils veillèrent à me laisser la route libre, il n'en demeurait pas moins que j'avais perdu de deux cents à trois cents mètres. Avec la forme que j'avais, ma sûreté à effectuer tous mes tours au même train, au point que ma foulée, bien des fois, on l'a constaté, venait se placer empreinte sur empreinte, j'aurais pu, j'en suis sûr, couvrir les 12 milles dans l'heure (19 kil. 308). Ce que je n'ai pas fait, un autre le fera... »

Et après une seconde de silence et peut-être de regret, Bouin concluait :

— « Du moins j'aurai été le premier athlète du monde à avoir franchi dix-neuf kilomètres en 60 minutes ! »

Cela suffirait, cher grand disparu, à sauvegarder ta mémoire si toute ta vie d'athlète, sur les terrains de sport comme sur le champ de bataille, ne méritait pas tout entière la gloire d'être un exemple inoubliable pour nos générations prochaines.

JEAN DAÇAY.

DU PETIT AU PLUS GRAND RING

par Georges CARPENTIER

GEORGES CARPENTIER, BOXEUR

Au moment où éclata la guerre, Carpentier venait de battre Gumboat Smith et on prévoyait, en lui, le prochain champion du monde.

APRÈS AVOIR CONNU LA GLOIRE COMME BOXEUR IL EST DEVENU AVIATEUR ÉMÉRITE

Si je n'étais pas devenu - certains disent : né - boxeur, l'aviation m'eût accaparé dès avant la guerre. Mon admiration pour les exploits des hommes-oiseaux remonte presque à l'enfance, autant dire qu'elle date de leurs débuts, puisque le sport aérien est, en somme, plus jeune encore que moi. Bien avant de m'être fait une petite réputation, gants de 4 onces aux poings, je suivais les prouesses des aviateurs de loin, faute de pouvoir faire mieux. Voilà sept ou huit ans, alors que mon nom de petit novice n'était guère connu que des amateurs lensois, une des premières pièces de cent sous économisées par moi fut consacrée à une visite à l'aérodrome de la Brayelle, près Douai, où se déroulait un meeting dont l'affiche portait des noms si modestes que je les ai oubliés. C'était la première fois que je voyais des aéroplanes autrement que dans les journaux illustrés. Aussi en revins-je absolument émerveillé.

C'est très exact, j'enviais le sort des athlètes de l'air et si l'on m'avait alors offert de devenir un des leurs, je crois bien que j'eus, fort étourdiment, délaissé le petit ring pugilistique pour ce ring aux dimensions infinies qui s'appelle l'Espace. Heureusement, mon mentor Descamps était là — et même un peu là — pour me ramener à la réalité. Avec l'ardente confiance qui l'a toujours animé, il écartait résolument les obstacles amoncelés sur la route cahoteuse qui devait me conduire au succès dans un art que, depuis longtemps, il avait déclaré inné en moi. « Ce gosse a la boxe dans le sang, » répétait-il à qui voulait, et même à qui ne voulait pas, l'entendre. Et comme, malgré tout, j'adorais déjà la boxe, il advint que je lui restai fidèle.

Je m'étends sur ce côté peu connu de mes débuts dans la vie parce qu'il est curieux de constater aujourd'hui qu'ayant résisté à la tentation de lâcher la boxe pour l'aviation, je n'en suis pas moins devenu aviateur. A quelque point de vue que je me place, je n'ai donc rien à regretter. Et j'aurais d'autant plus tort de me plaindre que, tout en réalisant ce qui fut autrefois mon rêve, j'ai conscience d'avoir, dans la mesure de mes modestes moyens, sinon rendu service à mon pays, du moins accompli mon petit bout de devoir dans la crise formidable qui nous secoue si atrocement depuis bientôt trois années.

Ce qui précède suffirait à expliquer pourquoi et comment je me suis trouvé tenir dans le grand drame l'emploi d'aviateur, au lieu d'être fantassin, artilleur, cavalier ou automobiliste. Tout simplement, je n'avais pas complètement oublié mon passager « béguin » d'autrefois. Il me tenait même plus fort que jamais le jour où je me présentai au bureau de recrutement de la rue Saint-Dominique, à Paris, venant en ligne droite de Londres, où le coup de tonnerre du 1er août 1914 m'avait surpris.

J'appartiens à la classe 1914 qui, normalement, devait se voir appelée l'année suivante, et ne le fut, effectivement, que plusieurs mois après mon enrôlement. Mon empressement me valut l'honneur de porter l'uniforme dès le 6 août 1914, et j'avais réussi — ô joie ! — à me faufiler dans l'aviation.

A parler franc, ce n'était pas encore comme oiseau, mais seulement à titre d'automobiliste, affecté au service d'un officier attaché au centre de Saint-Cyr. Aussi pouvez-vous croire que j'enrageais, dans mon emploi de tout repos. Piloter un aéroplane au-dessus de la ligne de feu, non une automobile sur la route de Paris à Versailles, tel était mon ardent désir. Vous serez étonné d'apprendre qu'il me fallut plusieurs mois pour le réaliser. Mais passons.

Le 3 janvier 1915, à mon intense satisfaction, j'étais versé au camp d'Avord comme élève-pilote, et le 21 mai, après une période d'apprentissage assez heureuse (une seule petite collision, imputable d'ailleurs à un tiers) j'en sortais nanti du bienheureux brevet. Le roi n'était pas mon cousin, pour employer la locution populaire, et je crois bien qu'aucune victoire ne m'a rempli de pareille fierté. Mais, voyons, je ne vais tout de même pas vous infliger les moindres détails de ma carrière militaire.

Mes principaux états de service, dites-vous? Volontiers. Donc, le 21 mai 1915, j'arrivais au Bourget dûment qualifié comme pilote. Un mois plus tard, je rejoignais sur le front une escadrille de bombardement, et des mutations successives me firent pratiquer les reconnaissances, la photographie, l'observation, le réglage, et enfin la liaison d'infanterie. C'est en exécutant cette mission, de beaucoup la plus dure et la plus périlleuse de toutes celles qui m'ont été confiées, que j'obtins la citation qui me valut la Médaille militaire, à l'occasion de la reprise du fort de Douaumont, le 25 octobre 1916. Onze mois plus tôt, le 25 septembre 1915, une première citation, consécutive à l'offensive de Champagne, m'avait conféré la Croix de guerre avec palme.

Comme je viens de le dire, la liaison d'infanterie en avion est une des tâches les plus pénibles parmi celles qu'on demande aux aviateurs. D'autant qu'elle reste forcément obscure, presque toute la gloire revenant — et c'est, en somme, justice — aux spécialistes des combats de l'air.

Cette liaison consiste à fournir à l'état-major les renseignements les plus minutieux sur la situation de nos troupes au cours d'une action, soit offensive, soit défensive. L'aviateur qui en est chargé doit par conséquent voler à très faible hauteur, de façon à se tenir en contact permanent avec l'infanterie. Il « converse » avec elle au moyen de fusées dont le nombre et les couleurs constituent un langage convenu. De leur côté, les fantassins jalonnent leurs

lignes de panneaux blancs, et font des signaux enregistrés par l'observateur. Les renseignements nécessaires recueillis, celui-ci doit laisser tomber sur, ou près, du poste de commandement du secteur, une carte marquée ou annotée en conséquence. Pour que la carte atteigne bien son but, le pilote doit naturellement descendre très bas, parfois à 100 mètres, parfois à moins. Et vous pensez si l'ennemi en profite pour le marmiter, le bombarder, voire le fusiller, à son aise.

Vous devinez que la chance joue un grand rôle dans tout cela. Autrement, un virtuose de l'air tel que Pégoud ne serait jamais descendu. Personnellement, j'ai eu la chance de sortir indemme de toutes mes expéditions, mais il m'est souvent arrivé de rentrer avec un appareil criblé d'éclats d'obus, sinon de balles. Durant la bataille de Verdun, mon observateur constata un jour en atterrissant que son casque avait été traversé de part en part. Enfin, ce sont les risques du métier, et j'aurais, vous le voyez, mauvaise grâce à me plaindre. Tant de braves sont tombés que nous ne reverrons jamais plus...

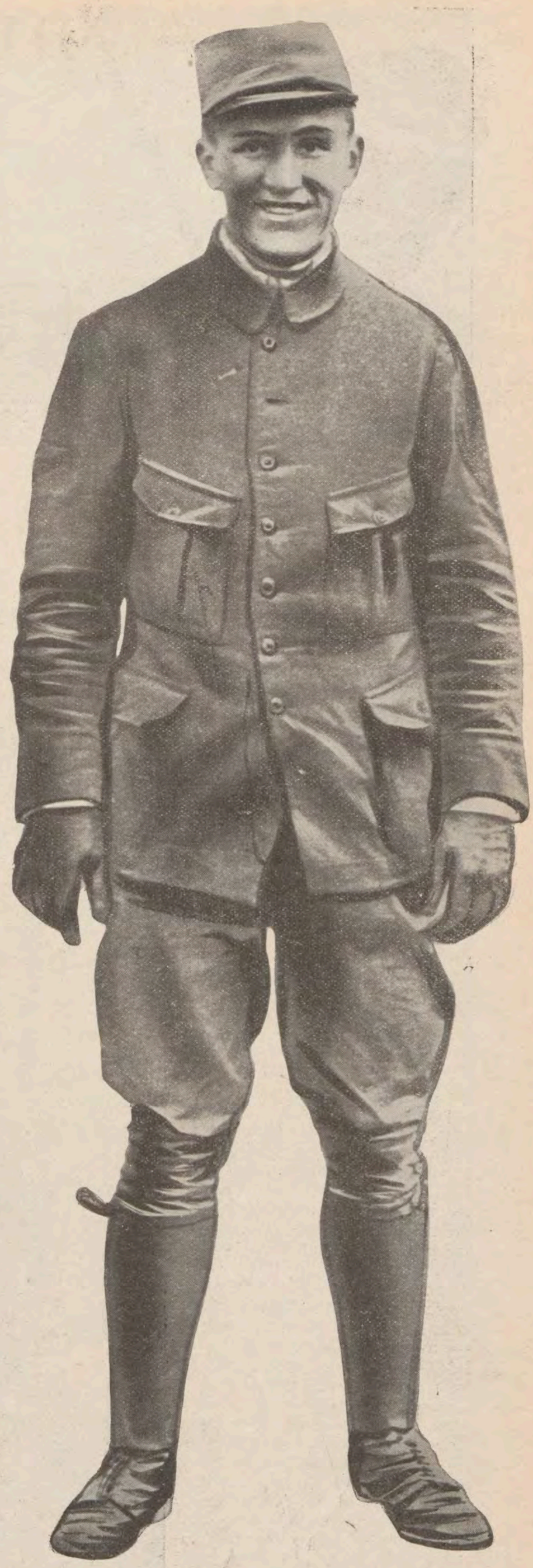
Et pour terminer sur une note moins triste et surtout sportive, comme il sied dans ces colonnes, je voudrais répondre à une question qui viendra à l'esprit du lecteur, si je dois en juger par le nombre de ceux qui me la posèrent depuis que les hasards de la guerre m'ont transformé de boxeur en aviateur. Où vont — l'intérêt, qu'il soit patriotique ou financier, mis strictement de côté — vos préférences ? Autrement dit, s'il s'agissait uniquement de passe-temps, que pratiqueriez-vous avec le plus de plaisir : la boxe ou l'aviation ? Eh bien! je ferai mentir la tradition qui veut que l'homme n'aime jamais la profession que lui dévolut le sort, en disant qu'expérience faite, mes préférences iraient au ring, si étriqué puisse-t-il sembler auprès de celui où j'évolue depuis deux ans. Proclamons-le, avec sans doute moins de panache, la boxe est d'essence infiniment plus sportive, autrement dit plus athlétique, que l'aviation. Laissons de côté les « as » de chaque catégorie, car ils constitueront toujours des exceptions, et prenons l'honnête moyenne. L'ayant examinée, nous constaterons que le boxeur — encore une fois, j'envisage ici uniquement le côté athlétique — est très supérieur à l'aviateur. Un sujet plus que médiocre comme valeur musculaire pourra faire un fort passable homme-oiseau, il ne fera jamais un boxeur. L'explication de cette apparente anomalie réside dans le fait qu'en dépit de ce que peut penser un vain peuple de profanes, il est plus facile d'apprendre à diriger un aéroplane que d'ajuster un cross du droit d'après les règles du noble art.

Voilà sans doute pourquoi, la guerre finie, je redeviendrai, si la Providence le permet, un simple boxeur. Et j'ajoute que cela ne m'enlèvera rien de l'indicible satisfaction que j'éprouverai toujours à avoir servi mon pays comme aviateur.

GEORGES CARPENTIER.

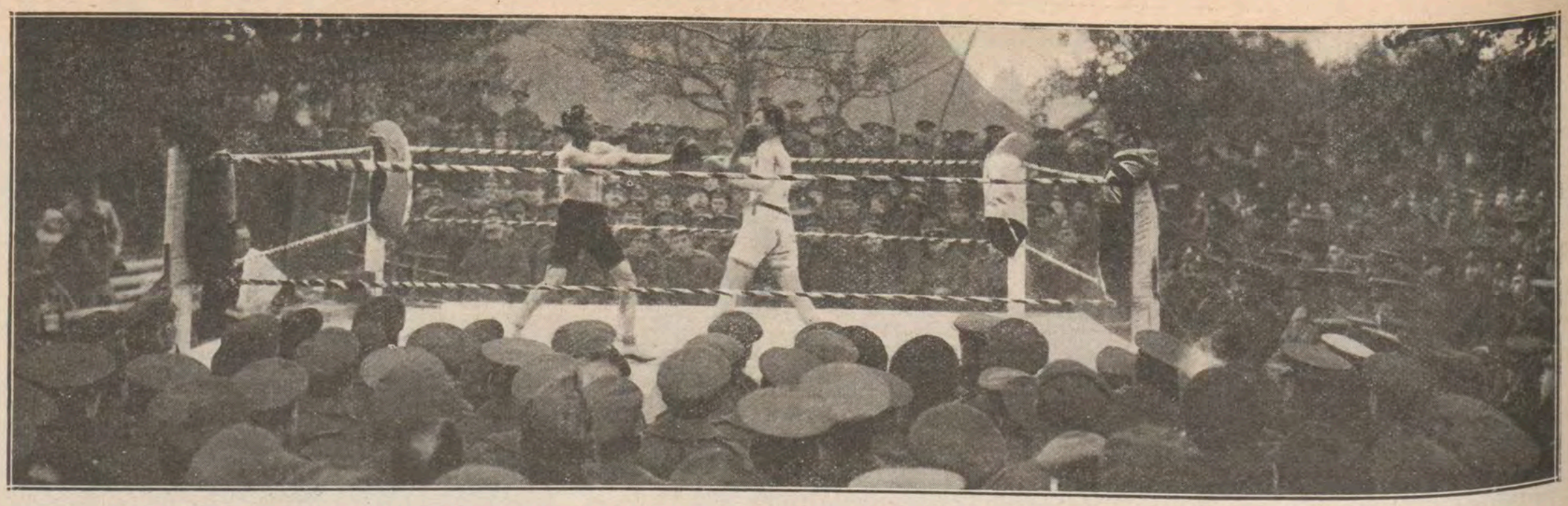
CARPENTIER DEVANT SON AVION

Georges Carpentier a réussi à se voir attribuer pour ses nombreux exploits deux palmes et la Médaille militaire. C'est dans la dangereuse spécialité du réglage et de la liaison d'infanterie qu'il s'est signalé.



GEORGES CARPENTIER, AVIATEUR

Georges Carpentier a tenu à s'engager dès le début de la guerre dans l'aviation. Après avoir été conducteur il devint pilote. C'est après avoir réussi des missions délicates, comme régleur et agent de liaison, qu'il a obtenu la médaille militaire.



UN TOURNOI DE BOXE.

C'est juste à l'arrière de la ligne de feu que les Anglais, dès que leurs attaques leur donnent des instants de loisirs, disputent des compétitions sportives auxquelles prennent part aussi bien les officiers que les soldats. On voit, d'après le cliché, qu'ils ne négligent aucun détail d'organisation.

LE SPORT CHEZ "TOMMY"

Par Victor BREYER

MÊME ENTRE DEUX COMBATS, NOS VALEUREUX ALLIÉS N'OUBLIENT PAS QUE C'EST AU SPORT QU'ILS DOIVENT LEURS QUALITÉS COMBATIVES.

Notre collaborateur, Victor Breyer, n'a pas besoin d'être présenté à nos lecteurs. Cependant, nous leur dirons ce qu'il a fait pendant la campagne. Parti volontairement au front comme interprète il gagna successivement la médaille militaire anglaise et une citation à l'ordre du jour. Ayant opéré pendant de longs mois avec les troupes alliées, il vient de publier un livre qui présente un très vif intérêt : *Les Flandres en kaki*, tel en est le titre. « Des scènes rapides, écrit à ce sujet le chroniqueur littéraire des *Annales* si écouté, Roland de Marès, des anecdotes curieuses, des commentaires brefs dégageant, en quelques phrases, le sens intime des choses, et tout cela constitue un petit volume d'un ensemble harmonieux..»

PARMI les innombrables trophées du conflit mondial, il en est sans doute peu d'aussi typiquement curieux que le ballon de football actuellement exposé dans la salle d'honneur des casernes de Kingston, près Londres. Cette sphère de caoutchouc enveloppée de cuir a joué brillamment son rôle inconscient dans une aventure dont l'équivalent ne se rencontre pas dans les annales guerrières. A l'époque, quelques-uns de nos journaux en avaient reproduit le récit, d'après les confrères d'outre-Manche. Mais — avouons-le sincèrement — la plupart d'entre nous, attribuant la soi-disant anecdote à l'imagination trop fertile d'un reporter en mal de copie, ne l'avaient accueillie qu'avec le légendaire grain de sel. Or, je puis en donner ici la formelle assurance, tout y était d'une rigoureuse exactitude.

Ce fait de guerre est d'une simplicité magnifique. A l'aube du 1er juillet 1916, quand l'armée anglaise de la Somme, en liaison sur sa droite avec nos troupes, déclencha la grande offensive, une des compagnies du 8e bataillon du « East Surrey Regiment » s'offrit une fantaisie héroïque. Sous la direction de son chef, le capitaine Nevill, la compagnie partit à l'assaut en poussant le fameux ballon devant elle. Debout sur le parapet, le capitaine, à la minute fixée par le haut commandement, donna le coup d'envoi de ce match peu banal, et ses hommes, électrisés par l'exemple, « dribblèrent » la balle jusqu'aux lignes allemandes, exactement comme s'il s'agissait de la rentrer dans le filet du camp adverse. Nombreux furent les participants de l'extraordinaire tournoi qui tombèrent en route...

Hélas ! il en manquait pourtant, des camarades
Et plus d'un est tombé qui n'a jamais rejoint.

... mais chaque équipier trouvait un remplaçant, et le ballon précéda les hommes du « East Surrey » jusque dans la tranchée ennemie. Quelques minutes plus tard, les glorieux footballers du capitaine Nevill portaient la balle, désormais historique, en triomphe.

J'ai tenu à décrire cet épisode de guerre, parce qu'il me semble symboliser à merveille le rôle prépondérant qu'auront assumé les sportsmen dans le gigantesque conflit. Ceux qui en écriront l'histoire leur rendront justice, n'en doutez pas. Nul besoin cependant d'attendre, pour proclamer que la pratique du sport aura été le plus utile adjuvant du combattant. Ceux qui n'en seraient pas convaincus le deviendront après une simple lecture des listes de citations, de morts et de blessés. Palmarès à la fois douloureux et réconfortant aux cœurs sportifs...

Une des plus pures figures de l'Année Terrible, le général Chanzy, a dit voici de nombreuses années, avec une prescience qui semble aujourd'hui véritablement prophétique : « Faites nous des hommes, nous en ferons des soldats. » Il me paraît que nos alliés anglais

UN CONCOURS HIPPIQUE AU FRONT

En attendant que la cavalerie puisse entrer en jeu, les Anglais organisent des concours hippiques avec les obstacles qui ne manquent pas. Le clou de ces épreuves est toujours le saut en hauteur.

UN MATCH D'ASSOCIATION

A 2 kilomètres des tranchées, sous le bombardement continu des canons de tous calibres qui empêchent souvent d'entendre le sifflet de l'arbitre, nos alliés disputent des matches d'association. A noter que parmi les spectateurs, nul civil, même très sportif, n'a tenté le déplacement.

n'ont pas agi autrement. Dans l'application de cette doctrine se trouve le secret de cette merveilleuse improvisation, dont le résultat est que là où existait à peine un embryon d'organisation militaire, il a surgi des masses combattantes capables de tenir en échec la plus puissante armée du monde. Nul n'est mieux placé que moi pour apprécier les progrès gigantesques du sport français en ces dix dernières années, et la grosse influence qui en sera résultée sur la tenue magnifique de nos soldats en général, et des jeunes classes en particulier. Chaque jour en fournit de nouvelles preuves, à supposer que celles-ci ne soient pas superflues. Mais on m'excusera de me borner ici à envisager la question au seul point de vue anglais. Mes dix-huit mois sur, ou tout près de la ligne de feu, se sont écoulés exclusivement chez nos alliés et amis d'outre-Manche. En parlant uniquement d'eux, je suis donc assuré d'une documentation vécue qui me ferait défaut s'il s'agissait des nôtres.

Ce dont j'ai été témoin comme pratique du sport chez les combattants anglais est tout bonnement extraordinaire. Sans doute, la guerre prime tout dans leur existence. Mais il ne me paraît pas excessif de dire que le sport tient, dans leurs préoccupations, une part quasi égale. Les « tommies » s'y adonnent avec l'ardeur que l'Anglo-Saxon apporte à sa pratique en toutes les circonstances, ardeur encore augmentée par le fait que les exercices physiques constituent ici un passe-temps à peu près unique. Au repos, c'est-à-dire à une certaine distance en arrière des tranchées, de véritables meetings sportifs, mis sur pied avec la méthode qui caractérise l'esprit britannique, se déroulent dans des conditions d'organisation presque parfaites. Et, au fond, cela n'a rien d'étonnant. Ce qui l'est davantage, ce sont les épreuves impromptu qui ont lieu dans le voisinage immédiat de la ligne de bataille, voire dans les tranchées elles-mêmes. Ne riez pas, j'ai un jour applaudi, devant l'entrée d'un abri de première ligne, non loin de La Bassée, un match de boxe disputé d'après toutes les règles du noble art.

Une autre fois (puisque nous parlons boxe) j'eus l'honneur d'arbitrer une rencontre conclue dans les conditions les plus sportives. Elle résultait d'un défi, porté au nom de l'infanterie de notre division, à tous les sapeurs du génie, corps auquel j'étais attaché en qualité d'interprète. C'était précisément dans la Somme. Le défi, crânement relevé par un de nos hommes, se régla dans une prairie, au centre de laquelle un ring avait été improvisé. Il mettait aux prises, avec gants de six onces, deux poids légers alertes et combatifs qui boxaient mieux que passablement, et fut gagné, de justesse, par le fantassin. A noter que chacun des adversaires risquait un enjeu personnel de 50 francs, auquel une souscription faite entre officiers permit heureusement d'ajouter cinq belles livres sterling.

Au surplus, la boxe fait partie trop intégrante du bagage sportif anglais pour n'être pas fort en honneur chez les hommes de sir Douglas Haig. Outre les matches impromptu dont je viens de parler, de véritables tournois, dont l'organisation rappelle celle des classiques championnats amateurs d'Angleterre, ont lieu, un peu à l'arrière, cela va sans dire. Rien n'y manque, depuis le ring strictement réglementaire, jusqu'aux juges (généralement des officiers), au speaker, au chronométreur et au gong !

Dans les mêmes parages, il est fréquent d'assister à de véritables réunions hippiques. Les compétitions ont généralement lieu sous forme de concours, et comprennent des épreuves de saut, de dressage et d'équitation pratique ou fantaisiste. On se risque même parfois jusqu'à organiser de vraies courses de chevaux. Evidemment, elles n'ont rien de commun avec celles de Newmarket ou de Longchamp, mais ce sont des courses. N'ai-je pas, malgré ma qualité (?) de cavalier d'occasion, disputé, certain dimanche de l'été 1915, le « Derby d'Armentières » où j'arrivai second, mauvais second à parler franc ? J'avais même, Dieu me pardonne, audacieusement appuyé ma maigre chance auprès du bookmaker amateur qui opérait dans le champ tenant lieu de pesage !

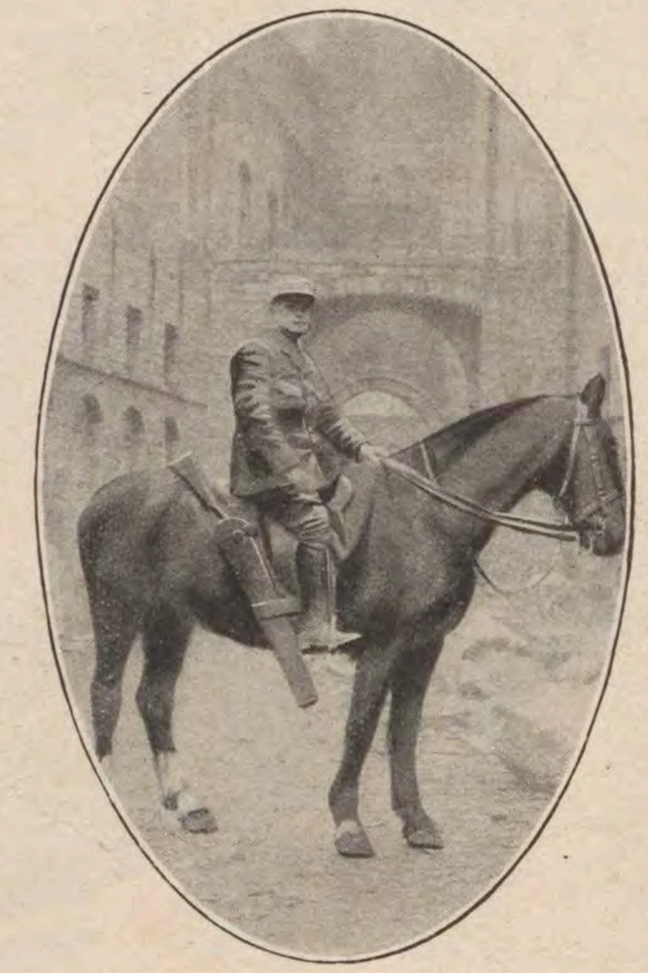
Souvent aussi, les formations au repos organisent des meetings comprenant des numéros sportifs de tous genres : courses à pied, concours athlétiques, exercices cyclistes, lutte à la corde, etc. Le jour même de mon arrivée au front — j'entends au vrai front — je tombai, dans les environs d'Ypres, au milieu d'une de ces fêtes sportives. Et je renonce à décrire l'impression que me causa le spectacle, cependant si familier pour moi en temps de paix, de ces robustes gaillards exerçant la puissance de leurs muscles à surpasser le concurrent de quelques centimètres, tandis qu'aux alentours les formidables engins de mort grondaient sans arrêt.

Mais parmi les sports en vigueur sur le front anglais, la palme revient sans conteste au football-association. On le pratique en tout temps, et partout, dans des conditions parfois invraisemblables. J'ai vu des « matches » sur des places villageoises de mille mètres carrés, entre « équipes » de trois joueurs. Il est vrai qu'on assiste également à de vraies parties, disputées sur des terrains fort convenables. Une certaine rencontre, dont j'ai rappelé le souvenir dans un petit volume de notes de guerre récemment publié (1) est surtout restée dans ma mémoire. Organisée à l'occasion de la Saint-Patrick, elle mettait aux prises deux « onze », l'un anglais, l'autre irlandais, spécialement sélectionnés dans notre division. La victoire resta aux fils de la verte Erin, non sans une lutte enragée, au cours de laquelle moult gnons furent encaissés.

Et le général commandant la division, qui présidait la fête, eut, à l'issue de la partie, cette réflexion d'un humour délicieux : « Si vous autres *boys* apportez semblable ardeur à combattre les Boches, nous fêterons Christmas à la maison ! »

VICTOR BREYER.

(1) *Les Flandres en khaki, 2 fr.*, chez tous les libraires, et 30, rue de Provence, Paris.

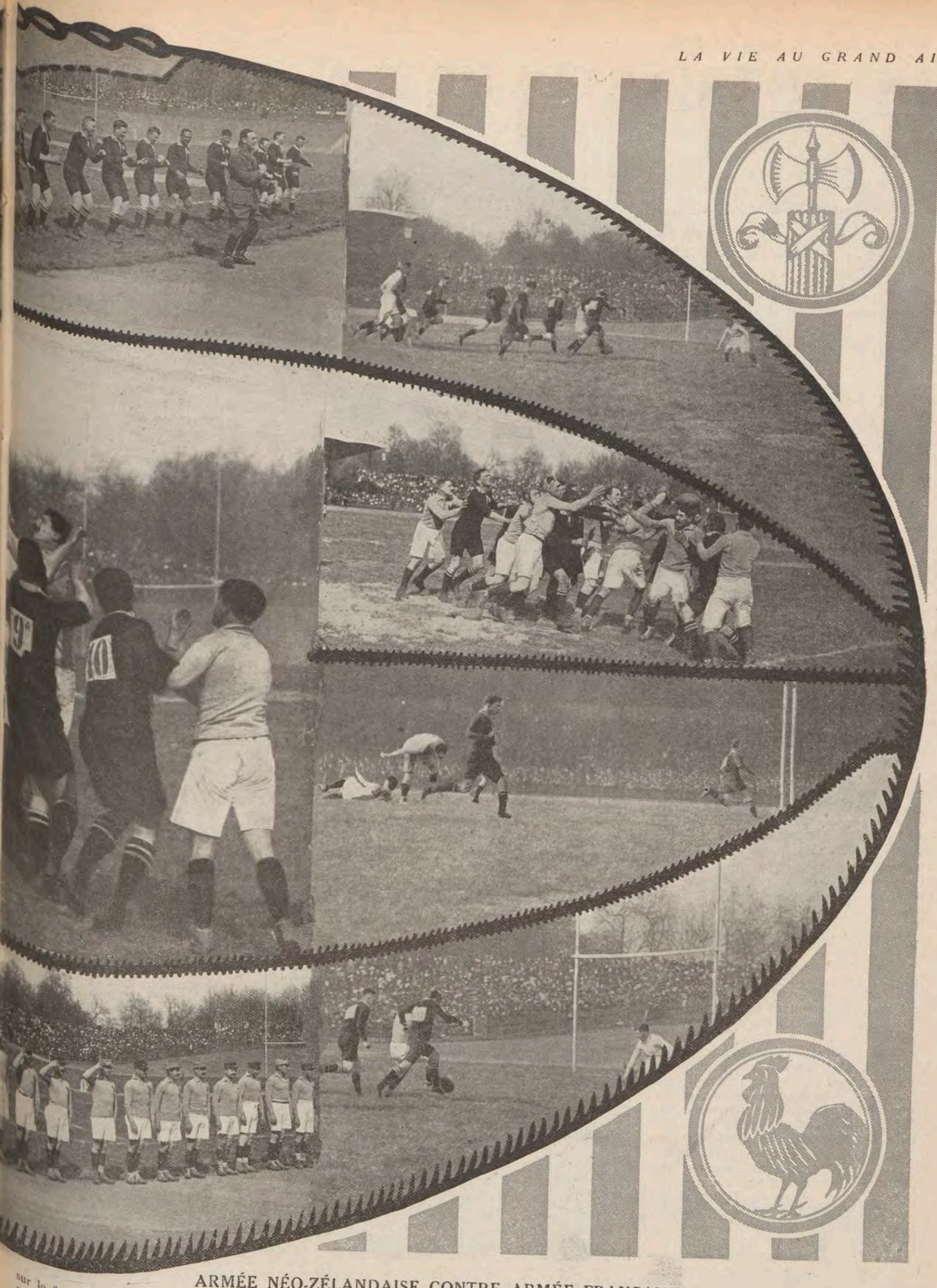


VICTOR BREYER

Notre collaborateur sur le cheval d'armes qui lui a permis d'arriver 2e dans le « Derby d'Armentières ». Photo prise dans la Halle aux drapiers d'Ypres.

LES GRANDS MATCHES DE RUGBY DE LA GUERRE

Ce match, qui s'est disputé le 8 avril sur la pelouse du Vélodrome Municipal de Vincennes, avait avant tout l'intérêt d'un match de démonstration. Les Néo-Zélandais, les « All Blacks » ont prouvé, en effet, en temps de paix comme depuis la guerre, une immense supériorité de tactique en football, et l'équipe française, constituée en réunissant hâtivement des internationaux dispersés



ARMÉE NÉO-ZÉLANDAISE CONTRE ARMÉE FRANÇAISE

sur le front, ne pouvait prétendre à l'homogénéité nécessaire pour résister à d'aussi dangereux adversaires. La partie dont nous donnons différentes phases se termina par la victoire des Zélandais par 40 points à 0. Voici, au centre, en haut, l'équipe néo-zélandaise entonnant son chant de guerre; en bas, l'équipe de France au garde-à-vous devant la tribune officielle.

UN ENTR'ACTE DE LA GUERRE

Par Henry DECOIN

IMPRESSIONS DE L'AVIATEUR MAURICE BOYAU, CAPITAINE DE L'ÉQUIPE DE FRANCE, LORS DU MATCH DE RUGBY CONTRE LES NÉO-ZÉLANDAIS

L'ATHLÈTE
Maurice Boyau est un de nos plus fameux joueurs de rugby. C'est lui qui commanda l'équipe de France dans le match contre les Anzacs.

LA-haut, le ciel est bleu ; au fond, les crêtes qui barrent l'horizon sont bleu foncé ; et ici, où nous sommes, étendus dans l'herbe, tout est vert. Une patrouille vient d'atterrir. Une autre s'en va. Les avions ne sont plus que des points qui brillent au soleil. On perçoit encore comme une douce mélodie, le ronronnement des moteurs.

J'aperçois la face rouge de Boyau qui émerge d'une carlingue. Il descend de son coucou. Je l'appelle :

— Eh bien, Boyau, ça a gazé ?

— Oui, mon lieutenant, pas mal !

Ce sacré Boyau, c'est plus fort que lui, il faut qu'il m'appelle son lieutenant ! Je trouve ça désastreux ! Je le lui ai déjà dit. Il ne veut rien savoir. Maintenant nous sommes étendus tous les deux dans cette bonne herbe qui exhale un parfum enivrant. Ça sent le printemps. L'alouette, depuis le réveil, chante. Là-bas, sur la gauche, des bœufs tirent une charrue qui sillonne la terre. Tout là-haut, dans la calotte bleue du ciel, des oiseaux français s'en vont plein moteur vers les lignes pour y chercher le Boche !

— Eh bien, sergent Boyau ! Et ce match de football ?

Il y a quinze jours, les Néo-Zélandais ont rencontré à Paris, en match amical, une équipe de rugby composée de ci-devant joueurs français, maintenant poilus ! Et comme cette équipe essentiellement française était commandée par l'international Boyau et que cet international je le tiens, là, à ma portée, je ne peux faire autrement que de l'interviewer. Donc je l'interviewe. Il s'assoit dans l'herbe, me regarde, sourit, puis commence, tout en tripotant les lunettes de son casque :

— Vous me demandez mes impressions ? Ces impressions, mon Dieu, sont nombreuses. Cependant, avant tout, il faut reconnaître que l'équipe qui a gagné était une équipe de très forts joueurs et surtout de joueurs très entraînés !

« Nous aurions peut-être pu faire un peu mieux ! Il y eut des instants, pendant ces deux mi-temps, où nous semblions dormir. Je crois que le manque de souffle s'est trop fait sentir. D'autant plus fort que l'équipe zélandaise, composée de joueurs durs, était d'un poids et d'une taille supérieurs aux nôtres. Ils nous dominèrent à la mêlée et surtout à la touche. Les avants jouèrent très en paquets et eurent tout au long de cette partie beaucoup de perçant. Ils ont un jeu de passes splendide ! Ce fameux jeu de passes que nous essayons depuis si longtemps d'adopter et surtout de pratiquer... Les lignes arrière jouèrent un rugby sans combinaison, mais d'une netteté absolue et très agréable à voir. Somme toute nous avons joué contre une équipe très homogène, très entraînée malgré la guerre, et composée de joueurs de grande classe.

« La nôtre, comme je le disais il y a un instant, manqua totalement de souffle. Ce qui n'est pour surprendre personne. Il y a trois ans bientôt que nous avons quitté les terrains sportifs pour en occuper d'autres aussi intéressants, où il est parfois agréable de marquer des essais.

« Bref, ce brave quinze de quinze braves poilus français fit l'impossible pour bien faire, et s'il ne fit pas plus mal cela tient uniquement à ce que les équipiers jouaient avant la guerre un rugby à peu près potable.

« Pour ma part j'ai été très fier de commander cette équipe où j'avais sous mes ordres non seulement des joueurs de football, mais des soldats de la valeur du capitaine Eluère — l' « as » de l'infanterie — des lieutenants de Beyssac, Felloneau, Bechade, Bascou, etc. Deux ombres au tableau pourtant : l'absence de Domercq et de ce vieux et sympathique Fernand Forgues ! »

Boyau s'arrête. Là-bas, sur la droite, vers l'Est, des flocons de fumée blanche pointillent le ciel. Un oiseau allemand se promène sur nos lignes et se fait copieusement canonner par nos canons contre-avions. Je continue mon interview :

— Eh bien, Boyau, que pensez-vous de la forme et de la guerre ?

— J'ai constaté, dit-il, que pour certains cette vie au grand air est profitable quant à la forme. Ainsi Arnal à qui, en temps de paix, il fallait deux à trois mois d'entraînement pour arriver à une forme à peu près potable, Arnal, en ce moment est tout simplement merveilleux. Je l'ai vu l'autre dimanche contre les Zélandais ! J'en ai été effaré. Lui qui était bedonnant se trouve maintenant dans un état splendide. Huit jours d'entraînement, j'en suis persuadé, et voilà un joueur capable de jouer une finale de championnat ! Et Dieu sait si une finale de championnat est dure ! Et combien comme lui... Tenez...

Boyau n'a pas eu le temps de finir sa phrase. Vers les hangars des hommes se précipitent. Nous allons. Le téléphone vibre. Brouhaha ! Qu'est-ce qui se passe ? C'est tout simplement un de nos pilotes qui, là-bas, vient de marquer un essai... et le Boche qui servait de ballon est allé s'écraser au sol.

HENRY DECOIN.

L'AVIATEUR
Le sergent Maurice Boyau est un pilote remarquable et d'une audace toute sportive. C'est lui qui fit en plein jour un bombardement à 250 mètres d'altitude, avec le frère du regretté Boillot.

Je sais tout

SOMMAIRE DU 15 JUIN 1917

Un siècle d'histoire : de Washington à M. Wilson. de La Fayette au maréchal Joffre, par Morton Fullerton.
Le Signal, drame en un acte de Miguel Zamacoïs, dessins de L. Bailly.
Les 37 Boches de Guynemer, par Jacques Mortane.
Quelques croquis de guerre, par Rabajoi.
La jeunesse du duc d'Aumale, par G. d'Esparbès, dessins d'Orazi.
Comment on construit un pont de bateaux.
Le mois scientifique et social.

CE QU'ETAIENT DEVENUS DES " BLEUETS " DE DIX-NEUF ANS APRÈS QUATRE MOIS D'ENTRAINEMENT.
Des hommes forts, heureux de leur force, et des soldats aptes au combat et à la vie pénible des tranchées.

LA CULTURE DES BLEUETS

Par Rodolphe T...

Dr CHEVALLIER
Ex-médecin chef
du dépôt du 1er zouaves.

Quelques années après la guerre de 1870, le général Chanzy, présidant une réunion de sociétés fédérales de gymnastique, disait aux professeurs : « Faites-moi un homme et j'en ferai un soldat. »

Cette préoccupation du temps de paix est devenue une nécessité pendant la guerre actuelle, non seulement en raison des dures épreuves que celle-ci exige, mais aussi parce qu'il faut faire des soldats de jeunes gens incorporés avant l'âge moyen de la conscription, et par conséquent insuffisamment développés. Mis en présence d'une jeune classe d'un de nos régiments de zouaves, j'ai constaté l'importance d'un entraînement physique rationnel ne permettant de commencer l'instruction militaire qu'après avoir fortifié et développé physiquement les jeunes recrues dont beaucoup ignoraient les sports et même les grands jeux.

A cette époque, la méthode actuelle de Joinville qui, par ses principes simples et sa progression de jeux, permet un débrouillage rapide et un entraînement méthodique en amusant les élèves, n'était pas encore instituée; il importait d'adopter des procédés de développement mesurés sans fatiguer l'économie et répondant aux aptitudes physiques réclamées par la guerre de tranchées.

D'autre part, ces procédés devaient être à la portée de tous, car il ne s'agissait pas de faire des athlètes hâtivement en sélectionnant les meilleurs, mais de les rendre tous vigoureux. Dans ce but, nous avons établi, en étroite communion d'idées et de principes avec le professeur de culture physique Rodolphe Trachet, une méthode d'entraînement basée sur des exercices d'antagonisme musculaire et d'opposition, qui vous est exposée ici par lui avec la haute compétence qu'il doit à de longues années consacrées à ses travaux spéciaux.

Cette méthode a été conçue avec le souci constant de développer les organes fondamentaux, cœur et poumons, en même temps qu'elle cultive progressivement le système musculaire; par exemple, exercices intermédiaires respiratoires dans la première progression après chaque exercice de mouvement; elle est donc bien synergique et rationnelle; d'autre part, elle a été organisée militairement pour assurer la discipline, et par alternance d'opposition pour obliger l'effort de chacun.

En outre, elle peut être associée à toute autre méthode d'application, en ce sens qu'elle est réellement une méthode d'initiation cultivant le jeu des muscles par des mouvements combinés et de telle façon que tous les muscles de l'économie sont travaillés par série et passent ainsi sous le contrôle de l'instructeur, de même qu'il appartient au médecin de vérifier pendant l'entraînement la résistance parallèle du cœur et des poumons; il en résulte que dans une œuvre d'ensemble cette méthode peut constituer la première période ou éducative, la deuxième période pouvant être confiée à une autre progression méthodique chargée des exercices d'application et de l'exécution des jeux et sports. — Dr CHEVALLIER.

CE QUE FUT L'ENTRAINEMENT PHYSIQUE DES « BLEUETS » DE LA CLASSE 1917 AU 1er RÉGIMENT DE ZOUAVES

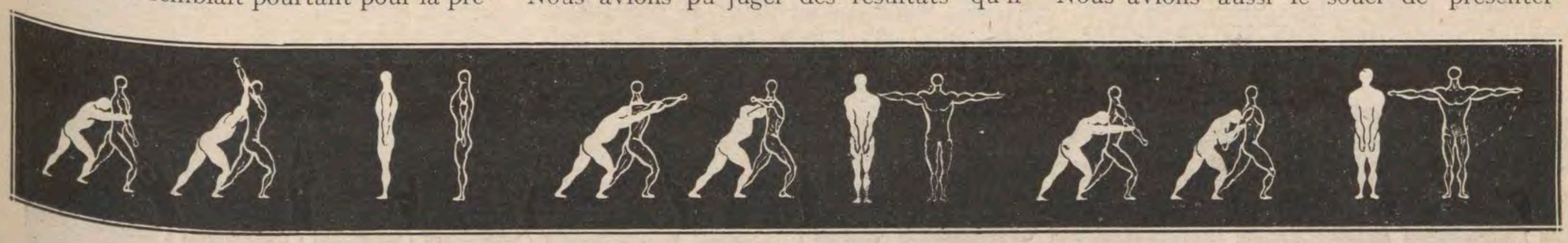
BIEN que l'incorporation des jeunes recrues de la classe 17 ait été prévue de longue date, le mode d'entraînement de cette classe n'avait, pas plus au 1er zouaves que probablement dans les autres régiments, été envisagé avant l'incorporation. Les ordres ministériels arrivaient pourtant formels : « Faire précéder l'instruction militaire d'une préparation physique soignée. » Il nous était accordé pour cette préparation trois longs mois, nous n'en demandions pas tant!... Il est nécessaire de dire que d'autres ordres vinrent par la suite recommander l'intensification de l'instruction militaire ; toute une série de piqûres anti-typhoïdiques et autres nécessaires, cela est incontestable, vinrent également gêner cette préparation physique à laquelle on semblait pourtant pour la première fois accorder toute l'attention qu'elle mérite. Ces inconvénients ne nous apparaissaient que fort peu gênants.

Le contingent qui nous arrivait était de 900 jeunes soldats et le dépôt disposait pour tout matériel, de trois barres de suspension. Il fallait donc écarter toute espèce de travail aux appareils.

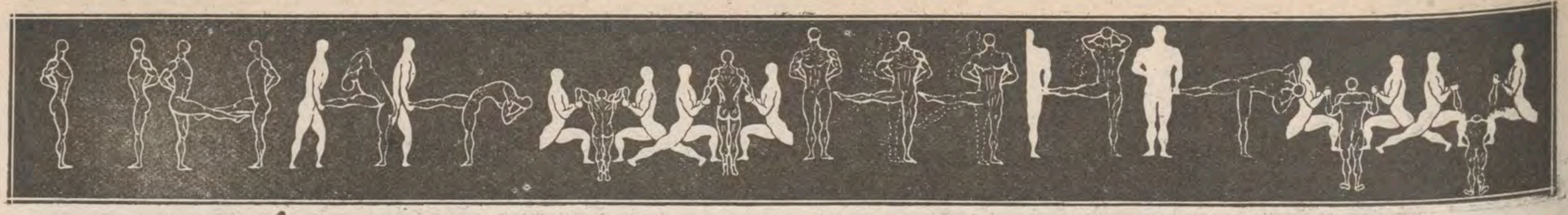
La méthode naturelle d'Hébert ? Elle réclamait aussi un matériel qui, bien que fort rudimentaire, se fût fait attendre et nous n'avions pas un instant à perdre; de plus, pour des raisons que nous exposons plus loin, cette méthode ne nous semblait pas pouvoir s'appliquer à nos sujets.

Le programme de Joinville de 1910 ? Nous avions pu juger des résultats qu'il avait donnés sur les contingents des classes 15 et 16. La préparation de cette dernière classe avait été particulièrement soignée et nous pourrions dire trop poussée. Le souvenir que nous avaient laissé les jeunes soldats à la douche était encore tout frais dans notre mémoire. Tous étaient en parfaite condition pour faire des sports de vitesse. Secs à point, pourvus de muscles bien dépouillés et de thorax bien situés et élastiques, mais vraiment trop amaigris et n'atteignant pas ce degré d'hypermusculation que, pour des raisons que nous exposerons autre part, nous souhaitons voir posséder par tous les soldats combattants.

Nous ne voulions pas non plus concevoir une méthode avant la lettre et nous bénissions en cela l'imprévision qui allait nous permettre d'adapter notre méthode à nos sujets et non pas nos sujets à notre méthode. Nous avions aussi le souci de présenter



Dessins schématiques des mouvements de la méthode du professeur T...



l'entraînement sous un aspect agréable, et surtout celui d'agir avec le maximum de prudence pour ne pas demander aux muscles et aux organes des efforts pour lesquels ils n'étaient pas préparés. Nous ne voulions pas brûler la fameuse étape de préparation, d'entraînement organique à laquelle notre chef de service, le compétent docteur Chevallier, tenait avec tant de juste raison. Avant d'assister à la visite d'incorporation, notre voie nous apparaissait déjà : nous devrions avoir recours à des procédés de développements musculaires certains et non pas probables, nous devrions faire de l'entraînement, du développement progressif, non de l'adaptation. Nos procédés donneraient des résultats certains parce qu'analytiques ; mais analytiques de la bonne manière, c'est-

LES PREMIERS EXERCICES
C'est le torse nu que s'opère l'entraînement.

à-dire, provoquant la contraction et les développement de groupes musculaires déterminés, mais autrement que par des contractions volontaires statiques ou dynamiques, autrement, en un mot, que dans les attitudes et mouvements de la « Suédoise » telle qu'on la comprend en France avec ou sans poids additionnels. L'idée, à la suite de ces raisonnements, nous vint alors de combiner notre première progression en utilisant les exercices de contre-opposition, les sujets luttant les uns contre les autres et n'utilisant, selon les mouvements, que tel ou tel groupe bien déterminé de leurs muscles dans des gestes de lutte très naturelle, n'excluant pas l'effort synergique.

De quoi serait composée cette première progression et vers quel but tendrait-elle ? Nous nous posions cette question, et les résultats de la visite d'incorporation ajoutés à certaines remarques antérieures nous fixèrent à ce sujet en nous suggérant l'ensemble des réflexions qui suivent et que nous avons placées en tête de l'opuscule contenant nos progressions, afin d'éclairer nos instructeurs et leur faire comprendre le but que nous poursuivons.

PROGRAMME D'ENTRAINEMENT PHYSIQUE A L'USAGE DES SOLDATS DE LA CLASSE 1917

I

Quelques remarques sur l'état physique des Incorporés de la classe 1917

Il a suffi d'assister au départ des jeunes bleuets pour remarquer immédiatement que ceux-ci, sans présenter de particularité physique, n'échappaient pas aux lois de l'âge : ces adolescents, à part quelques exceptions, sont trop légers. Leurs cous frêles n'indiquent pas suffisamment de puissance, mais on sent que leurs muscles s'épanouiraient avec la belle générosité du muscle français car ils ne demandent, pour devenir vigoureux, qu'une seule chose : qu'on veuille bien se soucier d'eux.

A l'incorporation, leur anatomie révèle que nous ne nous étions pas trompés. L'indication que nous avait fourni le cou trouve la pleine confirmation : on ne peut dire que leurs muscles sont inexistants, on les devine, ils sont incultes ; de plus, leurs thorax sont trop étroits, affaissés en avant, et leurs omoplates décollées en ailerons, preuve d'une musculature dorsale et lombaire nulle. Les exceptions que nous avions cru remarquer se confirment aussi : de temps à autre nous apercevons un sujet plus développé, un thorax bien situé, un dos solidement râblé, — une rapide enquête nous révèle un sportif, — quelquefois mieux encore, ce que les spécialistes appellent un « culturiste ». Lorsque nous lui mesurons le thorax il fait un profond appel d'air et nous constatons un périmètre parfait ; cet homme est donc doué d'une supériorité physique incontestable sur ses camarades, il a ce qu'il faut pour respirer et, ce qui complète ses aptitudes, « il sait respirer ».

A l'auscultation, la plupart présentent les caractéristiques de l'hypertrophie cardiaque, la pointe inférieure de leur cœur vient battre trop bas. En réfléchissant on déduit que leur cœur ne trouvant pas à se loger dans une cage suffisamment vaste et large, a cherché sa place dans la dimension sus-diaphragmatique du thorax. Il importe donc d'adopter des procédés d'entraînement spéciaux à ces jeunes gens et non pas de leur imposer l'assimilation d'un programme conçu avant la lettre et qui ne répondrait pas : 1° à leur état physique actuel qui réclame des ménagements ; 2° aux aptitudes physiques spéciales réclamées par la guerre actuelle.

Il est une autre chose à considérer : nombre de ces jeunes gens ont subi plus ou moins gravement les conséquences économiques de l'état de guerre. Soit à l'usine, soit aux champs, il a fallu remplacer le père, les aînés appelés par la mobilisation. Il a fallu exécuter manuellement maints travaux rendus plus lourds par l'absence des bêtes de somme réquisitionnées. Nous nous trouvons souvent en présence de jeunes hommes dont l'état de surmenage confine à l'usure prématurée. La tâche des entraîneurs est donc, à notre avis, un problème fort délicat à résoudre. Ils devront y apporter le maximum de prudence, sans pour cela être trop timorés. L'idée qu'ils ont devant eux des adolescents naturellement moins robustes que des hommes, desquels nous attendons néanmoins de gros efforts, devra sans cesse les guider dans la solution de ce problème d'apparence ardue et cependant fort simple.

Nous le démontrons plus loin, ces entraîneurs devront, — sans danger d'accidents physiologiques, — faire des hommes forts et résistants, solidement carapacés de muscles, de ces adolescents qui leur sont confiés avec tous les trésors d'espérances réalisables qu'offrent leurs jeunes organismes, exempts de toute usure, mais fragiles encore et que le moindre excès pourrait dérégler à jamais.

Il a été dit que l'homme constituait en France la plus précieuse des denrées. Méditons ces paroles et concluons qu'il ne saurait être

LA SECONDE PHASE DE L'ENTRAINEMENT
Un exercice d'assouplissement et de musculation.

apporté trop de soins et d'intelligence éclairés à la formation des hommes de demain.

II

Nécessité d'adapter le système d'entrainement :

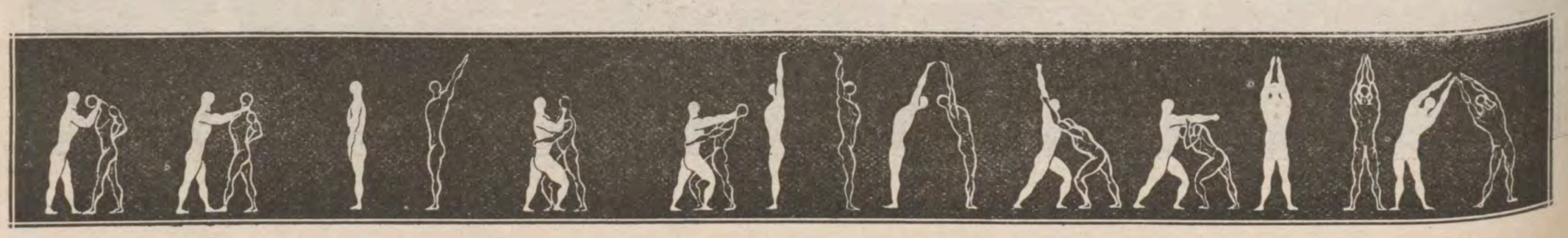
a) *Aux besoins physiques spéciaux des incorporés ;*

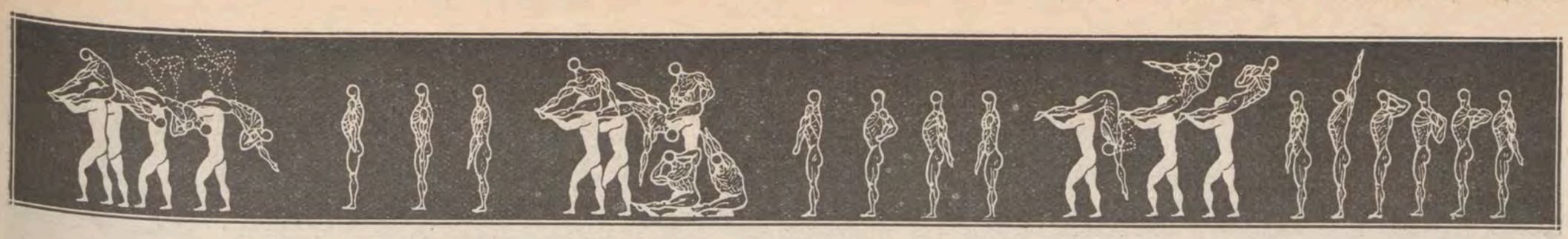
b) *Aux aptitudes spéciales réclamées par la guerre actuelle.*

A) L'examen des incorporés de la classe 1917 de notre régiment nous a permis de faire les remarques suivantes :

Insuffisance de poids (de 2 à 14 kilogr.) ; — courbure exagérée des reins (lordose) : — peu ou pas de musculature abdominale ; — insuffisance d'ampliation thoracique (de 2 à 5 cm.), la moyenne de développement est de 5 cm., quelques rares exceptions ont de 6 à 8 cm. d'ampliation thoracique.

Il résulte donc de ces remarques que leur





VUE D'ENSEMBLE D'UNE SÉANCE D'ENTRAINEMENT DES " BLEUETS " AU 1er ZOUAVES.
Un exercice d'assouplissement progressif de l'articulation de la hanche et de la colonne vertébrale.

état réclame le développement physique qui leur fait défaut.

Notre expérience — notamment sur 300 jeunes gens de 13 à 20 ans dont l'entraînement nous fut confié, — nous a prouvé qu'il était utile de procéder à cet entraînement dans des conditions progressives et nous l'avons divisé en trois périodes :

La première période provoque le développement thoracique et initie le sujet à la respiration, ce qui lui permettra de tirer plus de profit des progressions qui lui seront imposées par la suite ; en même temps, il se pourvoira d'une mesure plus vaste où pourront fonctionner à l'aise son cœur et ses poumons.

La seconde période développe les membres supérieurs et les muscles abdominaux (expirateurs) afin de compléter le mécanisme respiratoire. D'autre part, ces muscles sont les auxiliaires précieux de toutes les fonctions organiques abdominales et constituent la meilleure sauvegarde contre les hernies.

Enfin, la troisième période provoque, par sa pratique, une musculation générale intensive et finalement l'entraînement aux exercices d'application, sauts, courses, grimpers, etc., qui leur donneront les aptitudes de débrouillardise pour lesquelles les progressions précédentes les ont préparés.

B) Nous souhaitons une musculation aussi exubérante que possible car la rapidité d'adaptation aux divers exercices physiques et à l'entraînement de guerre est proportionnelle à la force et à la qualité musculaire du sujet.

Les qualités physiques exigées par le mode de guerre actuelle étant beaucoup plus des qualités d'endurance, de résistance et de rusticité que des qualités de vitesse, nous voyons beaucoup plus au point l'homme généreusement musclé et même pourvu de tissus de réserve, que le sujet asséché par l'entraînement aux exercices de vitesse, en tête desquels nous plaçons la course. La course pratiquée modérément peut être un excellent moyen de perfectionnement respiratoire, mais sa pratique excessive crée des sujets trop légers et forcément moins robustes. Les travaux de campagne exécutés sous le feu de l'ennemi exigent, eux aussi, une grande puissance musculaire. Ces travaux ne sont plus exécutés debout ou à genoux derrière des sacs, positions qui permettaient aux travailleurs certains élans, certains efforts synergiques de tous leurs muscles ; ils sont le plus souvent exécutés couché, l'épaule gauche sur le sol, le travailleur n'ayant à son service qu'un groupe de muscles restreint, dont la valeur réside dans la puissance.

LE DEBUT DE L'ENTRAINEMENT DES " BLEUETS ".
L'endurcissement aux intempéries fut progressif.

D'autre part, nous avons pu constater chez les nombreux blessés dont la rééducation physique nous a été confiée, qu'un projectile de même volume atteignant un homme aux muscles volumineux et un homme non musclé, cause moins de dégâts chez le premier et laisse par la suite, des impotences moindres que chez l'homme aux muscles grêles. Et cela est fort compréhensible, le premier n'aura eu qu'un cinquième par exemple de fibres d'un muscle lésés, tandis que chez le second, le même degré de pénétration du projectile aura provoqué, pour une même surface atteinte, la lésion du tiers ou de la moitié par exemple du même muscle. La conclusion s'impose.

III

NOTRE PROGRAMME

Trois périodes de 20 jours ou leçons journalières.

1re Période :

1° Développement des muscles inspirateurs, des fixateurs des épaules (muscles du dos) et des fixateurs du thorax (masse lombaire) ;

2° Gymnastique respiratoire initiatrice ;

3° Musculation des membres supérieurs.

2e Période :

1° Gymnastique respiratoire intensive ;

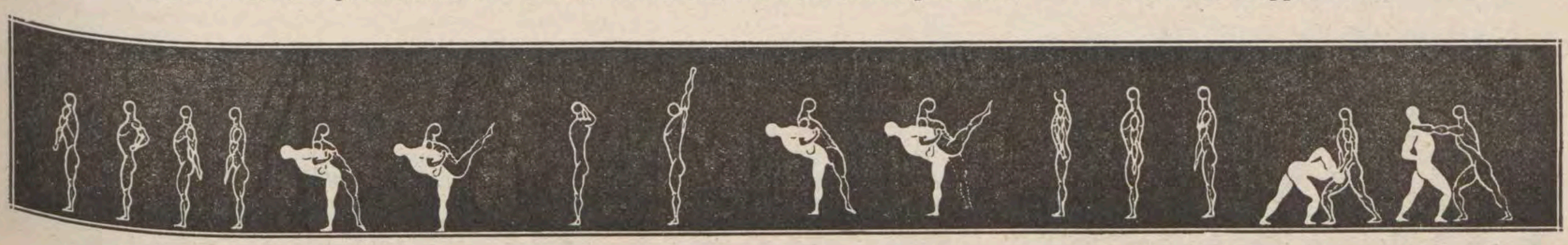
2° Développement des muscles expirateurs (abdominaux) ;

3° Musculation intensive des membres supérieurs et de toute la musculature thoracique ;

4° Exercices de musculation et d'assouplissement des membres inférieurs.

3e Période :

1° Exercices d'application ;



2° Perfectionnement respiratoire par notre méthode progressive de course ;

3° Développement complet de la musculature par des exercices de « lever » et de

UN EXERCICE ABDOMINAL RATIONNEL.
Raccourcissement et élongation des muscles sollicités

« porter » (les exécutants se levant et se supportant mutuellement) ;

4° Luttes récréatives.

IV

LES AVANTAGES DE NOTRE SYSTÈME

1° Application simple ;
2° Initiation rapide des instructeurs ;
3° Aucune nécessité de matériel spécial ;
4° Résultats rapides, sans danger d'accidents physiologiques.

Les résultats de l'application de notre première progression nous donnèrent pleine satisfaction, le but poursuivi fut parfaitement atteint, les résultats dépassèrent nos espérances et nous permirent de juger que nous n'avions pas exagéré en prévoyant, par l'utilisation de nos procédés, des résultats *certains.*

Les moyens d'entraînement dits « naturels » ne permettent d'atteindre, au point de vue de l'amélioration physique, que des résultats *probables,* nous serions tentés d'écrire « peu probables » car ils ne constituent en somme, le plus souvent, qu'une initiation des sujets aux différents efforts demandés et qu'une accoutumance du système musculaire. Il est de toute évidence qu'on apprend ainsi à mieux utiliser ce que l'on possède, on ne peut que s'enrichir faiblement et rarement. Il arrive même fréquemment chez les sujets « faibles » que la dose d'exercice étant trop considérable, on constate un appauvrissement par dénutrition. L'ensemble des efforts exigés absorbe tous les éléments nutritifs dont dispose le sujet qui, n'ayant plus à sa source organique de quoi s'alimenter d'autre part, va s'appauvrissant, perdant du poids. Les sujets « moyens » gagnent généralement un peu. Leurs muscles augmentent faiblement de volume, suffisamment de tonicité pour permettre l'adaptation aux efforts, et... s'arrêtent là. Les « forts », eux, ne font qu'utiliser leurs moyens physiques et ne gagnent rien du tout.

Nos jeunes « bleuets » nous apparaissaient généralement comme très pauvres physiquement. Notre première progression nous procura la joie de les voir commencer à s'enrichir. Les groupes musculaires que nous avions particulièrement entraînés s'étaient développés, les attitudes mauvaises avaient disparu. Les thorax étaient bien situés et la fonction inspiratoire s'accomplissait à merveille. Nous pourrions, dans notre progression 2, faire intervenir la gymnastique abdominale de contraction que nous avions précédemment et systématiquement écartée. Cette gymnastique, nous l'avons dit dans un ouvrage spécial *(La Gymnastique respiratoire),* a l'inconvénient, pratiquée de la façon commune (mouvements couché sur le dos), de durcir la paroi abdominale au point de faire de celle-ci la cause d'une attitude mauvaise en même temps qu'un obstacle à l'expansion thoracique. Le développement de la musculature dorsale et lombaire que nous avions obtenu chez nos « bleuets » écartait ces dangers. L'état physique de nos sujets nous guida pour l'établissement de notre progression 2. Nous introduisions une gymnastique de développement plus générale comprenant des exercices abdominaux, mais, nos figures en font foi, faits de mouvements de contraction et d'étirement de la paroi.

Notre théorie du résultat certain par des procédés analytiques se trouva pleinement

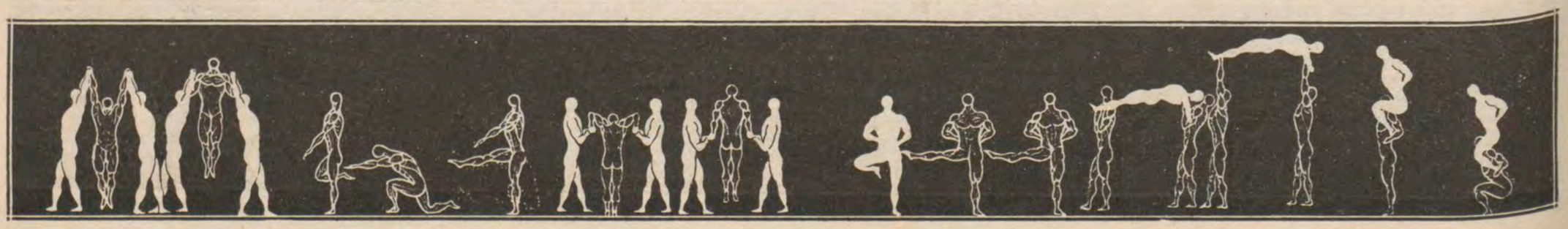
TOUS AU TRAVAIL.
Un exercice de porter et un exercice de traction.

confirmée. Elle le fut à tel point que nous pûmes, dans notre progression 3, demander à ceux qui, deux mois plus tôt, étaient des jeunes faiblards, de véritables efforts athlétiques. Le rôle des instructeurs, assez délicat durant la période d'initiation aux exercices, devient extrêmement simple pendant l'application. Le contrôle est d'une simplicité absolue dans les mouvements de contre-opposition, l'absence d'effort de l'un des exécutants amenant forcément l'immobilisation et par conséquent la non-exécution du mouvement demandé.

Nous sommes convaincu d'avoir fait naître chez les bleuets l'orgueil du corps, nous sommes assuré que dans les combats qu'ils ont soutenus ils n'ont pas défendu que leur pays, mais qu'ils se sont défendus eux-mêmes, qu'ils ont sauvegardé autant qu'il leur a été possible ce corps solide et sain qui, le plus souvent, était leur seule richesse. Nous sommes convaincu qu'aucun d'eux, en aucune circonstance, n'aura eu de ces moments d'abattement qui conduisent à l'orgie et au mépris de la vie.

RODOLPHE T...
Professeur de culture physique.

LES MAITRES-JARDINIERS DE LA CULTURE DES "BLEUETS".
Lieutenant MERCIER. Adjudant THOMAS.



SI RALPH ROSE AVAIT ÉTÉ GRENADIER

Par PAOLI, champion du lancer de la grenade

Avant la guerre il n'y eut pas un sport épreuve de force ou de vitesse où nous ne vîmes en ligne, tour à tour vainqueur ou rival dangereux des champions, cet athlète puissant au masque de centurion romain.

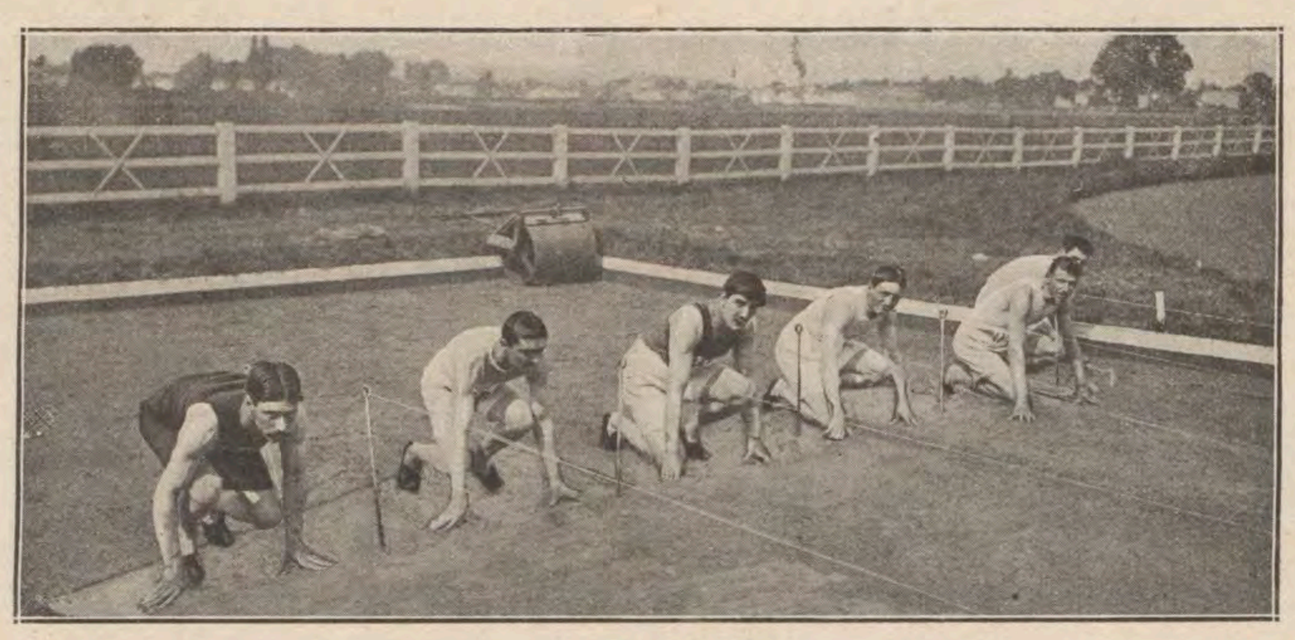
Paoli avec des moyens physiques exceptionnels, eût pu en se spécialisant se classer parmi les plus formidables champions d'un sport. Il ne l'a pas voulu. Estimant sans doute que l'athlétisme n'est qu'une école de perfectionnement de tous les muscles où l'être humain doit préparer toute sa force pour les gestes de la vie, il s'est adonné à toutes les formes violentes de l'activité sportive : footballer puissant, coureur de cent mètres au démarrage progressif, sauteur en longueur, champion des lancements du poids et du disque, il a également triomphé dans les concours de lutte romaine et dans les championnats de boxe.

Entre tous, les championnats militaires ont conservé un souvenir inoubliable de l'année où Failliot et Paoli en ligne dans la plupart des épreuves, firent à deux sur l'élite des jeunes gens de notre armée, la rafle de presque tous les trophées.

Depuis trois ans, malgré ui, Paoli a dû se spécialiser. Mais la spécialité, cette fois, n'est pas pour lui déplaire puisqu'elle consiste, dans la lutte des tranchées, à utiliser contre l'ennemi sa formidable détente de discobole et à enseigner aux jeunes athlètes de la guerre la puissance et la précision dans les gestes qui portent la mort.

Il appartenait à la Vie au Grand Air *de demander au champion de guerre du lancer de la grenade des précisions et des souvenirs. Il nous les donne ici dans la forme modeste qu'il aime, en évoquant le champion américain Ralph Rose que nous eussions vu dans nos rangs, sous l'égide du drapeau étoilé, si la mort, peu avant la guerre, ne l'avait prématurément enlevé.*

LE LANCEMENT DU POIDS ET LA GUERRE DE TRANCHÉES. — UN MATCH AVEC UN " AS " BOCHE. — QU'EUT FAIT RALPH ROSE AU LANCER DE LA GRENADE?



PAOLI ET FAILLIOT DANS LA FINALE DU CHAMPIONNAT MILITAIRE

Cette course de 100 mètres fut gagnée par Failliot (4e à partir de la gauche). Paoli, qui est à sa gauche, se classa second.

Si chaque sport, par l'entraînement des muscles, la maîtrise de soi-même, la volonté qu'il nécessite, a mis l'athlète qui le pratiquait au premier rang des combattants, il n'y a guère à mon souvenir que deux spécialités qui aient trouvé en guerre leur totale utilisation : le tir et le lancement du poids.

J'ai eu personnellement l'avantage d'être spécialement entraîné à ce dernier sport et d'en apprécier l'efficacité dans la guerre de tranchées.

Certes, lorsqu'on monte à l'assaut, le grenadier ne peut évaluer avec précision la part de sa tâche dans l'offensive commune. Il y a autour de lui trop de facteurs de mort, mitrailleuses, tirs de barrage, action de l'artillerie, qui viennent seconder son œuvre. Mais dans la vie immobile aux créneaux, par contre, il est des moments où le grenadier se sent seul à combattre et où il éprouve l'orgueil de faire le trust à lui seul des gestes qui tuent.

Un jour, surtout, j'eus cette pleine satisfaction de moi-même. Le secteur était tranquille. Je me reposais dans un abri. Les tranchées ennemies, à quelque cinquante mètres, semblaient dormir ainsi que les nôtres, sous la protection vigilante et silencieuse des guetteurs aux créneaux. Soudain, un coup de fusil d'un camp, saura-t-on jamais lequel ? une riposte et bientôt c'est l'alerte des grenadiers.

Il y avait chez les Boches un « as ». Tandis que les coups de nos soldats chaque fois se trouvaient trop courts, il réussissait régulièrement à envoyer chez nous ses projectiles meurtriers. Il faut dire que la moyenne des grenadiers, dans l'une et l'autre armée, ne dépasse guère des lancers de 30 mètres. L'impuissance de la riposte devenait énervante et le duel inégal, à se prolonger, eût pu nous coûter cher. On vint me chercher.

En bras de chemise, avec un servant derrière moi pour me passer un à un les projectiles, je m'installai dans le trou des grenadiers. Ce fut une débauche de sport, et d'un enthousiasme frénétique. C'est si léger, la grenade. J'en lançai plus de cent. Au début ce furent là-bas des cris, des imprécations, un essai de riposte. Mais j'ai toujours cultivé la précision dans mes coups, et au milieu des clameurs et des acclamations de mes camarades j'obligeai nos adversaires au silence et à la retraite dans leurs abris. Ce fut, à vrai dire, mon plus beau championnat, celui dont j'ai gardé le meilleur souvenir.

J'en ai disputé beaucoup d'autres, dans les lignes. Il y a tant de gêneurs dont il importe de se débarrasser, tant de « nettoyages » à faire, tant de créneaux en enfilade qui semblent solliciter le jeu efficace de vos muscles. Il faut bien, aussi, s'entraîner, et c'est seulement par la pratique constante que l'on réussit à lancer à 60 mètres sa demi-douzaine de grenades dans un cercle d'un mètre de rayon.

Ce résultat, qui constitue ma performance habituelle, j'en éprouve une fierté mêlée de regret. Combien je souhaiterais, puisque nous disputons un match par équipes, — et quel match, et quelles équipes ! — que tous mes co-équipiers puissent, eux aussi, dépasser 60 mètres au lancer. Il y aurait alors entre les « Boches » et nous la même différence de classe qui existe au rugby entre une équipe française et les néo-zélandais.

Notre chef de file, ce serait un géant formidable, un Ralph Rose. J'ai songé souvent à lui dans nos tranchées, lorsqu'on s'extasiait sur mes prouesses et sur ma force. Je le revoyais à Stockholm, où il disputa pour la dernière fois, deux ans avant la guerre, les Jeux Olympiques. Parmi les meilleurs athlètes du monde, — et pour les exercices de force, il y avait une pléiade de colosses assemblés, les Mac Donald, les Sheridan, d'autres encore, — il paraissait le plus puissant. Sa stature me dépassait de près de 10 centimètres et cependant mes 1 m. 85 font bonne figure dans une compagnie. Sa carrure était imposante, Sa détente, malgré l'habitude quotidienne que l'on avait du spectacle de sa force, nous stupéfiait chaque fois. Lent] au début de son lancer, il était d'une extrême vitesse à la fin, et sa vigueur prodigieuse s'y alliait à une science de l'enchaînement des efforts en souplesse qui n'a jamais été égalée. C'était la perfection dans la coordination des mouvements, où tous les muscles étaient en jeu et où les rôles de chacun d'eux étaient ordonnés pour fournir, en vitesse ou en intensité, tout ce qui pouvait augmenter la puissance d'envoi du boulet de fonte.

Dans la tranchée, avec, au bout des doigts, la grenade qui, à moi, déjà, me semble si légère, quels exploits eût accomplis Ralph Rose ! Certes, s'il eût vécu, si une maladie foudroyante n'était pas venue le frapper en pleine force à San Francisco l'année avant la guerre, nous l'aurions vu au premier rang des combattants américains rangés sous la " *spangled banner* ". Le drapeau aux *Stars and stripes* qu'il avait si souvent conduit à la victoire, dans les jeux du Stade où l'univers envoyait ses champions, il l'eût voulu conduire à la victoire dans cette guerre où l'Amérique est venue se ranger à nos côtés.

Sous le casque, en équipement, formidable, nous dominant tous, qu'eût fait Ralph Rose dans la tranchée, s'il avait été grenadier ? Mes jets les mieux réussis ne dépassent guère soixante-cinq mètres. Il m'eût dépassé, lui, j'en ai la certitude, de quinze mètres au moins. Imaginez-vous la tranchée boche à 80 mètres, tranquille, dans sa certitude absolue d'être hors de portée de tout projectile lancé par la main des hommes, et le voyez-vous, lui, se trouver là ! Et qu'on ne dise pas que le lancer de la grenade se rapproche du lancement du javelot autant que du lancement du poids, et que son dernier mouvement est celui du lancement du disque. Ralph Rose lançait le disque. Il avait la force, la science. Et ce que j'ai appris, avec ses muscles à lui et sa détente, il l'eût fait comme un demi-dieu comme un héros unique dans l'athlétisme.

Ah ! si Ralph Rose avait pu être, dans nos tranchées, comme grenadier !

PAOLI.

RALPH ROSE, RECORDMAN DU MONDE DU LANCEMENT DU POIDS, AVEC 15 MÈTRES 54.

Rose, qui est mort il y a quatre ans, aurait, de l'avis de Paoli, l'actuel champion de l'armée française, lancé la grenade à plus de 80 mètres. S'imagine-t-on l'apparition d'un pareil combattant à la tête des soldats américains pour défendre nos tranchées? A gauche et à droite, trois instantanés des temps du lancement du poids par le champion français Paoli, et des temps correspondants du lancement de la grenade. On remarquera la profonde analogie qu'il y a entre les mouvements du sport de plein air et ceux du sport de guerre. Elle permet de comprendre la maîtrise à laquelle sont parvenus nos athlètes d'avant-guerre, qui lancent la grenade à 50, 60 et même 65 mètres en réussissant à placer leurs projectiles dans un cercle d'un mètre de rayon.

UNE VICTIME DE GUYNEMER

Le capitaine Guynemer a semé un peu partout les débris de ses victimes. Dans tous les secteurs, il a remporté des victoires et il ne faut pas oublier qu'en plus des avions officiellement abattus, plus de vingt ont été presque sûrement détruits.

CE QUE DOIT ÊTRE LA CHASSE

Par Jacques MORTANE

LES CHASSEURS DOIVENT OPÉRER EN GROUPES AVEC UNE TACTIQUE RAPPELANT CELLE DU RUGBY.

DANS une conversation, Navarre déclarait au début de 1915 : « Il faudrait réunir les chasseurs. Nous serions la bande à Bonnot et les Boches seraient les flics. »

Présentation pittoresque et d'autant plus curieuse dans la bouche de celui qui a peut-être confondu « les flics » avec des Boches. Cette suggestion ne faisait que reprendre d'ailleurs une vieille idée. N'était-ce pas ce que je demandais, dès 1913, dans le projet d'une milice d'aviateurs civils que j'avais rédigé avec le vainqueur du Circuit de l'Est, Alfred Leblanc ? Ah ! si l'on nous avait écoutés à cette époque ! Mais quels mécomptes n'avons-nous pas éprouvés ! La guerre semblait tellement impossible... et puis proposer à des militaires la collaboration de « pékins » ! L'idée fut reprise dès le début de la guerre par notre vaillant ami, l'illustre Garros, qui restera malgré tout le roi entre les rois de l'aviation. Il partait de ce principe que les pilotes civils, peu aguerris aux méthodes militaires, rendraient plus de services en jouant le rôle de *vacuum cleaner* de l'espace que celui de conducteurs de taxis en menant des passagers sur l'ennemi. On ne l'écouta point et l'armement était si précaire !

Aujourd'hui la chasse étant organisée, les aviateurs étant spécialement formés, les armes permettant de combattre, nous pouvons présenter la question à nouveau.

En avril 1916, dans un article supprimé par la censure et qui devait paraître dans la *Vie au Grand Air*, j'écrivais :

« Ne devrait-on pas créer un groupe de chasseurs émérites dont l'unique mission serait de se rendre partout où il y a « du « Boche dans l'air » ?

« Une région serait-elle infestée ? Vite, le groupe partirait. Il y resterait le temps normal pour abattre les oiseaux ennemis gênants, puis, une fois le calme revenu dans l'atmosphère, s'en irait vers un autre point du front. Ce va-et-vient continuel inquiéterait l'adversaire qui ne saurait jamais si un matin, il ne verrait pas surgir la bande ailée de champions et qui, dans ces conditions,

LE CAPITAINE GUYNEMER

L'as des as français, Guynemer, avait à son actif 43 appareils le 1er juin.

De gauche à droite.
En haut. Le sous-lieutenant Navarre (12 victoires). L'adjudant Lubfery (Américain, 9 victoires).
En bas : L'adjudant Madon (12 victoires). L'adjudant Ortoli (8 victoires).

De gauche à droite :
En haut : Le capitaine Doumer, tué (7 victoires). Maréchal des logis Flachaire (6 victoires).
En bas : Le lieutenant Pinsard (15 victoires). L'adjudant Sayaret (6 victoires).

n'agirait qu'avec une extrême prudence.

« Ce groupe ressemblerait un peu à une tournée Barnum. Il aurait ses voitures, son matériel, son personnel. Il serait en quelque sorte autonome et ne dépendrait que du Grand Quartier Général qui lui laisserait une certaine initiative dans ses opérations. Ce serait une sélection, un corps d'élite, et, en cette qualité, par suite de l'émulation qui se produirait, on obtiendrait des résultats prodigieux. N'en feraient partie que ceux qui auraient déjà mis à leur actif au moins un avion ennemi abattu dans nos lignes. Dès qu'un pilote aurait réussi cet exploit, *ipso facto*, il serait versé dans les corsaires de l'air. De cette façon, on serait sûr de chacun des éléments qui composeraient le groupe. Celui-ci serait la terreur des Boches et bientôt, grâce à tous nos champions, il pourrait être scindé en deux ou trois fractions qui se partageraient le front. Vite, nous n'aurions plus à redouter les incursions ennemies et l'atmosphère redeviendrait notre domaine. Mais cette idée si rationnelle a-t-elle la moindre chance d'être acceptée ?

« Je sais bien l'objection : si vous retirez aux escadrilles leurs champions, que deviendront-elles ? D'abord elles seront protégées par le corps d'élite, puis, comme ceux qui leur seront enlevés seront remplacés, les nouveaux mettront toute leur ardeur, tout leur zèle à réussir la prouesse qui leur permettra d'aller grossir les rangs de la grande phalange.

« De quelque côté qu'on étudie la question, elle ne présente que des avantages, par conséquent il serait urgent de décider la création de cette escadre aérienne de virtuoses de la chasse ».

Peu à peu, bien lentement, grâce surtout aux succès de la glorieuse escadrille des Cigognes du commandant Brocard, nos pouvoirs dirigeants se firent à cette idée et créèrent des groupes de chasse, non point cependant comme je les avais décrits.

Par contre le Boche, une fois

En haut : L'adjudant Jailler (10 victoires). L'adjudant Casale (8 victoires). — *En bas :* L'adjudant Vitalis (mitrailleur) 7 vict. Le sous-lieut. Loste (6 victoires).

LE SOUS-LIEUTENANT NUNGESSER
Blessé très grièvement, réformé deux fois, a refusé ses réformes et a totalisé 27 victoires.

En haut : L'adjudant Douchy (7 victoires). L'adjudant de Bonnefoy (5 vict.). — *En bas :* L'adjudant Bloch (5 drachen abattus). Le s.-lieut. Viallet (8 vict.).

LIEUTENANT GASTIN
Le lieutenant Gastin compte cinq pièces à son tableau.

CAPITAINE MATTON
Le capitaine Matton a, lui aussi, abattu six boches.

SOUS-LIEUT. RÉGNIER
Le sous-lieut. Régnier a abattu quatre avions et un drachen.

S.-LIEUT. LANGUEDOC
Très récent as, compte déjà sept pièces à son actit.

MITRAILLEUR MARTIN
Sur triplace, le soldat Martin a cinq boches officiels.

de plus, nous précéda et je me contente de reproduire les lignes suivantes parues dans le *Times* du 10 mai 1917, plus d'un an après mon article :

« Cinq aéroplanes anglais, le 5 mai, ont rencontré 27 avions allemands, en ont descendu 8 désemparés ou en flammes, puis sont rentrés sains et saufs.

« Il y a lieu de croire que l'escadrille allemande ainsi défaite était celle connue sous le nom de Cirque de von Bülow. Il y a deux de ces cirques dans l'armée allemande : l'un commandé par le capitaine von Richthofen, l'autre par von Bülow, chacun comprenant 24 à 30 appareils qui vont d'aérodrome en aérodrome, ne restant dans chacun que peu de temps pour faire des vols à grand spectacle dans le but de relever le moral des aviateurs locaux et d'étonner l'infanterie.

« Le combat récent ne doit donc pas avoir relevé le moral allemand et on se demande ce que les pilotes racontèrent lorsqu'ils rentrèrent à la base. Il est maintenant rare qu'un aviateur allemand consente à voler s'il ne se sent pas en force de quatre contre un... »

Je ne crois pas du tout que les cirques von Richthofen et von Bülow aient été créés pour les intentions morales que leur prête le correspondant du *Times*. Le Boche ne considère pas la guerre comme un meeting. Non, ces organisations vont là où on a besoin d'essayer de s'attribuer la suprématie de l'air. C'est mon idée reprise d'une façon complète et absolue. Ces deux groupes ont tout leur matériel à eux qu'ils emmènent en trains spéciaux. Un secteur a-t-il besoin d'être gardé spécialement, ou l'audace des nôtres empêche-t-elle les leurs d'opérer, vite le grand quartier boche donne l'ordre à l'un des cirques de se précipiter vers l'endroit délicat. Peu importe, d'autres régions seront dégarnies complètement, mais celle où il faut faire nombre aura une police de l'air aussi complète que le permettront nos aviateurs. N'est-ce pas une bonne méthode ? Et nous qui, avec nos alliés anglais, possédons beaucoup plus de pilotes de chasse de valeur que l'ennemi, ne devrions-nous pas organiser au plus vite plusieurs de ces groupes ? Que penseriez-vous d'un cirque Guynemer, d'un cirque Nungesser, d'un cirque Deullin, etc... ? Celui qui s'est acquis une réputation mondiale de chasseur, comme beaucoup de nos as, recruterait sa troupe et s'en irait opérer. Il formerait ses pilotes, leur inculquerait une tactique et ce système rappellerait les quadrilles de toreros.

LA TACTIQUE DU NOMBRE

Oui, mais... il faudrait avoir l'intention de prendre une décision aussi importante, d'un intérêt capital, d'un rendement inimaginable. Le ferons-nous ?

Tant que nous n'aurons pas agi de cette façon nous pourrons affirmer que nous gaspillons nos forces. Le correspondant du *Times* a l'air de se moquer des Boches qui n'acceptent le combat qu'à 4 contre 1. D'abord, c'est inexact en bien des circonstances et il serait fou de diminuer la valeur des chasseurs ennemis qui, hélas ! sont extrêmement redoutables. Cette constatation ne fait d'ailleurs que rehausser le mérite des nôtres. Et puis en quoi trouvez-vous que ce procédé soit mauvais ? Faisons-nous du sport ou de la guerre ? Est-ce un match ou du carnage ? Alors employons les moyens nécessaires pour abattre le plus d'adversaires en diminuant autant que possible les risques des nôtres. N'est-ce pas logique ? Et si les Anglais avaient imité l'exemple allemand, ils auraient peut-être encore dans leurs rangs leur grand as, le capitaine Ball, et leur tueur de zeppelin, le lieutenant Robinson ; combien de Français seraient également encore des nôtres, tels Dorme, Doumer, Lenoir, de Beauchamp, Lecour-Grandmaison, Sanglier.

Je suis d'autant plus étonné que la conception de la chasse organisée ne soit pas celle des Anglais, que ceux-ci étaient les maîtres incontestés du rugby. Or, ce sport et cette lutte présentent entre eux beaucoup de points de comparaison. Nous, nous avons toujours été des individualistes, mais nos alliés ont avant tout l'esprit de corps. Ils possèdent cette homogénéité, cette cohésion sans quoi le succès ne peut être obtenu. S'ils consentaient à considérer la chasse comme une partie de football, ils seraient invincibles, car ils auraient cette méthode, cette discipline que nous ne saurions prétendre obtenir, les Français étant toujours plus aptes aux prouesses personnelles qu'à une collaboration active pour le succès d'un

LE SOUS-LIEUT. PÉGOUD
Précurseur des as, le regretté Pégoud, à une époque où l'on combattait peu dans les airs, abattit six avions.

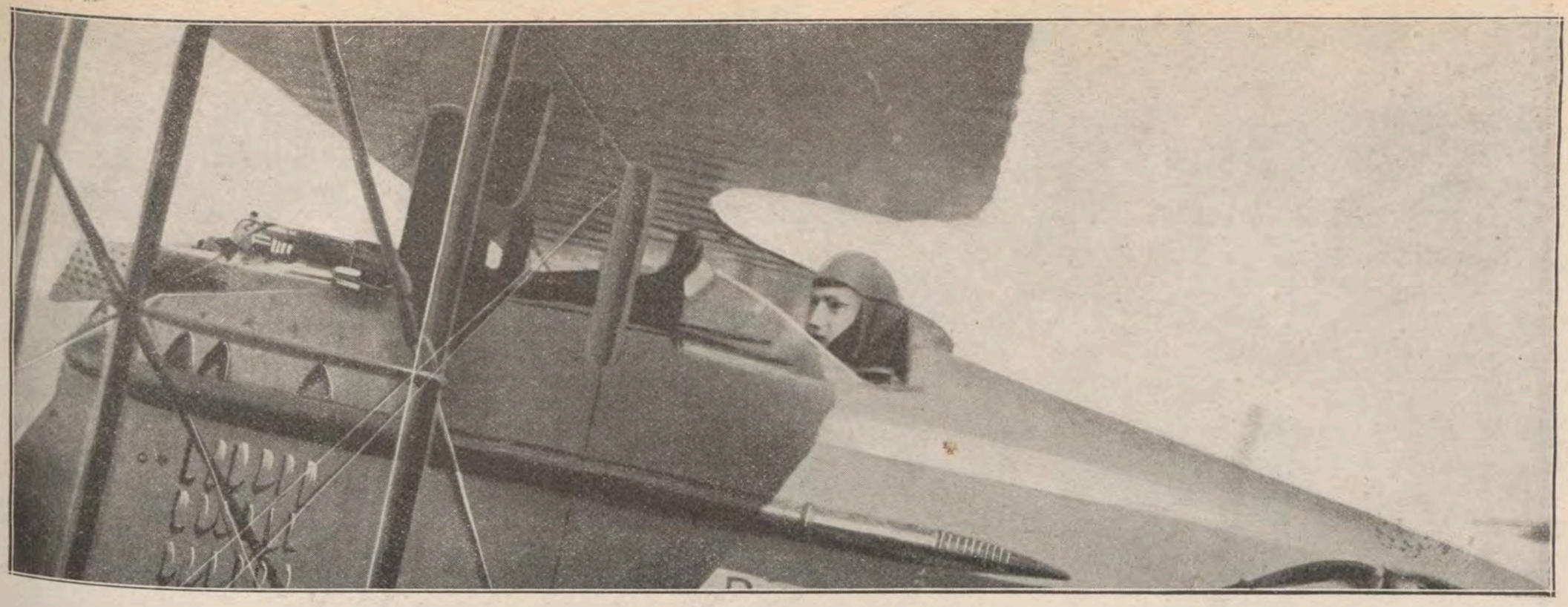
LE SOUS-LIEUT. DE ROCHEFORT
Le sous-lieutenant de Rochefort fut tué dans un combat. Il avait à son actif sept adversaires dont un drachen.

LE SERGENT SAUVAGE
Le sergent Sauvage était le benjamin des as. Il n'avait pas 20 ans. Il fut tué après avoir abattu 8 avions.

LE SOUS-LIEUT. DELORME
Déjà cité au communiqué comme bombardier, il le fut comme chasseur. Il abattit cinq avions et se tua.

LE MAR. DES LOGIS HAUSS
Hauss avait accompli l'exploit d'abattre quatre avions en six jours. Il fut tué dans un combat.

L'ADJUD. MAXIME LENOIR
Le merveilleux virtuose, le grand as Maxime Lenoir avait abattu onze avions lorsqu'à son tour il fut vaincu.



LE SOUS-LIEUTENANT DORME

Le sous-lieutenant Dorme peut être considéré comme le recordman de vitesse des chasseurs de Boches. Il avait 23 pièces officielles à son actif, quand il ne revint pas de croisière le 25 mai. Il avait en réalité plus de 40 victoires.

LE SOUS-LIEUTENANT CHAPUT DEVANT UNE DE SES VICTIMES

Le sous-lieutenant Chaput, l'un de nos plus fins et de nos plus vaillants pilotes, a abattu 11 avions. Il fut grièvement blessé au cours d'un combat et dès son rétablissement reprit le cours de ses exploits.

UNE CARLINGUE DE HÉROS

Dans cette carlingue de Voisin-Canon, sont réunis les capitaines Guynemer (43 avions), Heurtaux (blessé, 21 avions), le lieutenant Deullin (15 avions).

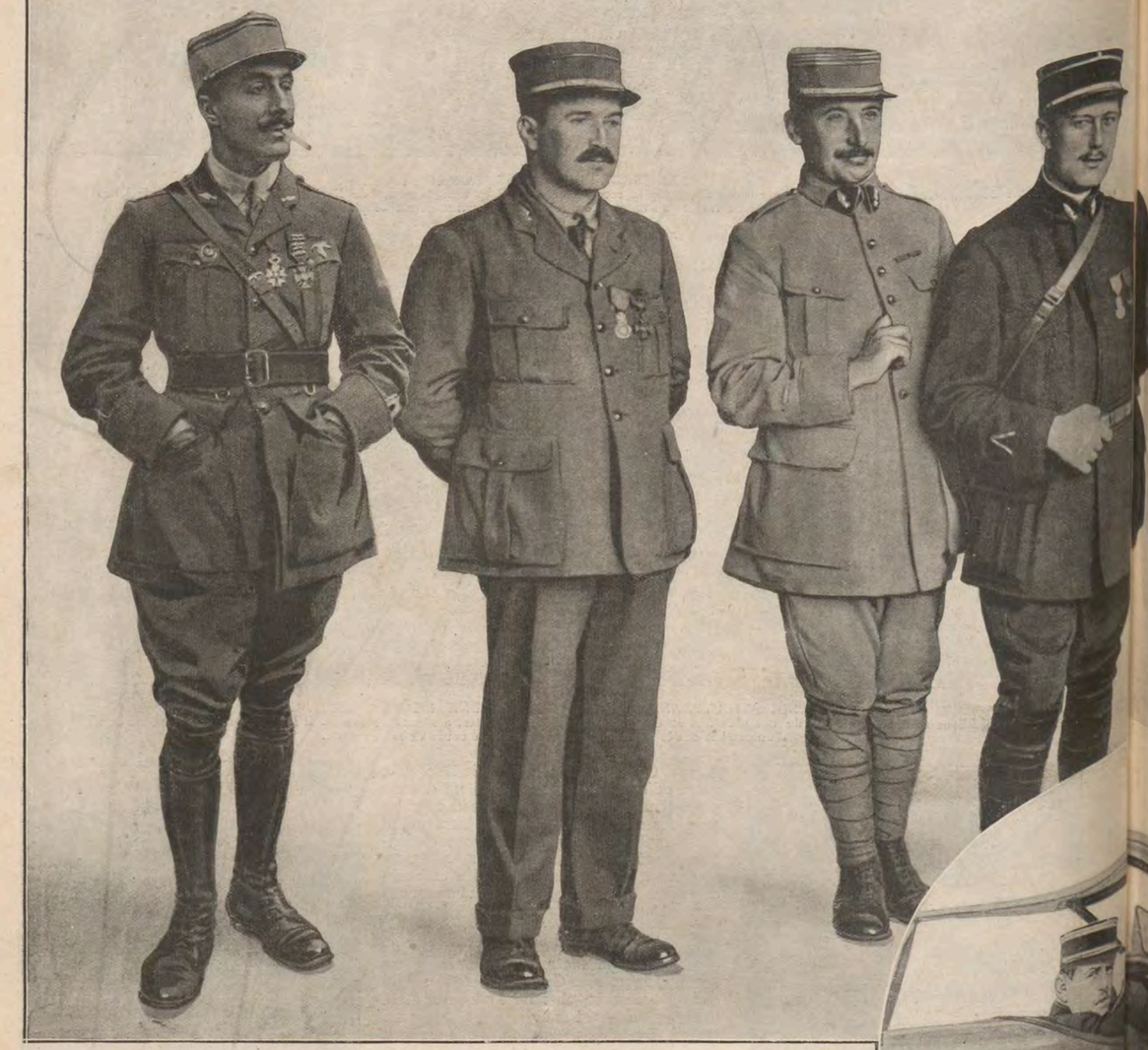
groupe. Ce n'est pas parce que le Boche est notre odieux ennemi que nous ne devons point l'imiter s'il nous a volé une idée qui lui rend des services. Disons-nous bien que si nous employions sa tactique, nous obtiendrions, grâce à la valeur de nos unités, un rendement bien supérieur au sien et beaucoup plus considérable que celui que nous enregistrons actuellement.

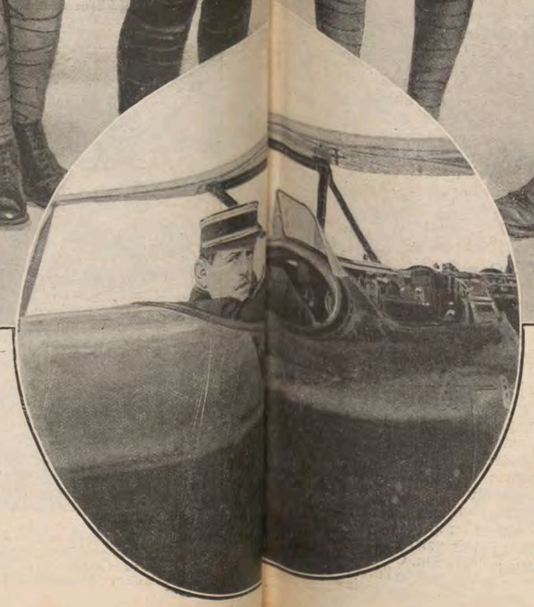
Pourquoi, dans tous les cas, n'essayerions-nous pas ? Nous avons des groupes de chasse, mais la tactique du combat y est toujours la même. Guynemer s'en va seul dans les airs et cherche l'ennemi. C'est héroïque, c'est splendide, c'est Français. Mais à ce jeu, on ne gagne pas chaque fois.

Von Richthofen procède autrement. Il part à la tête d'un groupe de 10 à 15 autres Boches. Etagés à diverses altitudes, ses compagnons restent en formation de combat soit très haut (vers 5.500 mètres), soit relativement bas (vers 3.000 mètres) s'ils ont le plan supérieur de leurs appareils camouflé, ce qui leur permet de ne pas se faire remarquer. Aperçoivent-ils un avion ennemi ? Ils se précipitent vers lui, surtout s'il est de reconnaissance ou de bombardement, l'encerclent, l'empêchent de s'enfuir et le harcèlent de leurs attaques répétées. Là plus de crainte d'enrayage : si la mitrail-

UN AS TUÉ

Remise de la Légion d'honneur au capitaine Lecour-Grandmaison. Celui-ci, qui était devenu as sur triplace, fut tué au cours d'un combat le 10 mai.





LES PRINCIPAUX HÉROS DE L'ESCADRILLE DES CIGOGNES.

L'escadrille des Cigognes est célèbre entre toutes. C'est celle qui, vraiment, prouva ce qu'on pouvait obtenir de la chasse en l'organisant d'une façon méthodique et en sachant créer l'esprit d'émulation générateur de tant de hauts faits. Le commandant Brocard fut l'âme de cette unité, c'est lui qui, en prêchant d'exemple, parvint à obtenir de ses pilotes cette merveilleuse débauche d'héroïsme. Passé au commandement d'un groupe de combat, cet officier éminent a été remplacé par le capitaine Heurtaux, l'un de nos as les plus remarquables. Malheureusement, celui-ci a été blessé, au début de mai, en soutenant un combat au cours duquel il triompha de son adversaire, non sans recevoir cependant deux balles. Dans le cliché que nous reproduisons nos lecteurs trouveront plusieurs des héros de l'escadrille des Cigognes. De gauche à droite : lieutenant de La Tour (9 victoires) ; le sous-lieutenant Tarascon, l'as à la jambe de bois, quoi qu'en aient dit des gens mal informés (11 victoires) ; le capitaine Horment, non encore cité au communiqué ; le sous-lieutenant Dorme, disparu le 25 mai (23 victoires) ; l'adjudant Chainat (9 victoires) ; le commandant Brocard (3 victoires) ; le sous-lieutenant Borzecki, observateur (5 victoires) ; le capitaine Heurtaux (21 victoires). — En médaillon, le lieutenant Deullin (15 victoires).

leuse de l'un ne fonctionne pas, celles des autres la remplacent et von Richthofen n'a qu'à donner le coup de grâce : c'est sa signature.

N'êtes-vous pas absolument convaincus qu'une semblable tactique serait pour nous beaucoup plus avantageuse que celle que nous employons ? Ne pensez-vous point que l'adopter nous permettrait de faire des hécatombes quotidiennes ? C'est l'œuf de Christophe Colomb, c'est d'une simplicité enfantine, c'est peut-être moins glorieux que le système français, mais combien plus profitable. N'oublions pas que c'est avec la chevalerie, l'élégance, le beau geste qu'on peut faire durer 107 ans une guerre qui aurait pu être terminée en 2 ans. Que les erreurs passés servent au moins de leçon et nous fassent économiser le sang de nos héros. On interdit le gaspillage d'aliments, qu'on évite le gaspillage d'existences quand on le peut.

JACQUES MORTANE.

DANS LES BOIS DE FAUSSES-REPOSES

Les spectateurs de l'épreuve ne cachent pas leur stupéfaction en voyant passer à une allure souple et rapide un vieillard.

LE SPORT A 60 ANS

Par Lucien CAPRON

Vainqueur du Cross des Ancêtres (catégorie vétérans de plus de soixante ans)

M. L. CAPRON

Lauréat du Cross des Ancêtres et détenteur du brevet d'Audax pédestre (100 kil. en 21 heures.)

IL EXISTE UNE VIEILLESSE QUI CONSERVE, MALGRÉ TOUT, SA VIGUEUR ET SA SANTÉ

J'ai vaguement monté les bicycles Michaut il y a bien longtemps et c'est tout ce que j'ai fait comme sport étant jeune Pris par les affaires, j'ai tout abandonné.

Marié en 1888, j'étais le Monsieur bien portant, jouissant d'un excellent appétit, ne se refusant rien, évitant de se fatiguer et pesant dans les 95 kilos, taille 1 m. 72. Ma bonne étoile voulut qu'un de mes beaux-frères, de 15 ans plus jeune que moi, fût cycliste fervent, très bon routier. Tous ses amis étaient du même âge et me voilà embrigadé dans la bande. J'ai dû apprendre à monter à bicyclette pour suivre mes gaillards. Pas toujours facile. Je me rappelle ma première sortie : Viroflay-Mantes et retour. Cramponné au guidon, ankylosé, j'ai voulu lâcher d'une main au retour à 2 kilomètres du but, et j'ai ramassé ma première belle bûche. Le tourisme, même à grandes randonnées, ne me suffisant pas, j'ai tâté du sport, de la compétition, pour voir ce que je valais vis-à-vis de mes pairs, ennuyé d'être toujours lâché par mes camarades plus jeunes.

Le *Vélocipède Illustré* (je crois) ayant organisé une course des vétérans pour les hommes au-dessus de 40 ans, Paris-Rouen, je m'engageai et fus assez heureux pour arriver deuxième derrière Camille Thuillet, ancien champion de France. Ceci se passait en 92. Deux ans plus tard j'ai couru Paris-Beauvais et retour. Quatrième, derrière deux de mes suivants de Paris-Rouen.

L'automobile s'était développée en France, l'auto, qui nous a rendu tant de services et donné tant de joies ; mais aussi l'auto qui encourage la paresse et à laquelle beaucoup doivent leur goutte ou leurs rhumatismes.

Comme d'autres, j'ai lâché le sport pour l'auto. Brusque réveil. Ce n'est pas impunément qu'un homme de 53 ans vit presque exclusivement d'un régime carné, ne se refuse pas un verre d'alcool dans son café, et néglige sa guenille par crainte de la fatiguer. Un jour, donc, à la chasse au marais, attaque soudaine de coliques néphrétiques. Huit heures de souffrance pas davantage, mais pour quelqu'un qui n'avait jamais été malade, c'était un beau début. Je me jurai alors de tout faire pour éviter une nouvelle attaque.

Ceci se passait en 1907.

Je commençai à pratiquer la culture physique sous la direction de Rodolphe Trachet. Ah ! il a eu du mal au début ! On prend si facilement l'habitude de ne rien faire de pénible. Néanmoins grâce à sa prudence, à ses ménagements, j'ai persévéré et en 1912, il avait fait de moi un monsieur assez présentable, plutôt fort, comme disent les gens qui se croient tels alors qu'ils sont simplement trop gras. Je pesais 77 kilos, ayant perdu en 5 ans 17 kilos, et sans être entraîné au sens propre du mot, j'étais en bon état musculaire.

Je pris part alors en 1912, à 60 ans, à une épreuve d'Audax cyclistes, 200 kilomètres en 16 heures. Avoir un peu de train est nécessaire, mais je crois que tout homme de 60 ans qui a été bon cycliste peut accomplir cette performance avec un peu d'entraînement.

Le titre d'Audax pédestre me tentait ; et cependant 100 kilomètres à pied en 21 heures, arrêts compris, pour quelqu'un qui détestait la marche et n'avait jamais fait 30 kilomètres à pied, il y avait de quoi hésiter.

Néanmoins, accompagné, encouragé par mon fidèle professeur de culture physique, je commençai un entraînement raisonné : 10, 20, 30, 45, 60 kilomètres, et j'arrivai au jour de l'épreuve (61 ans) ayant couvert plus de 500 kilomètres de route. Evidemment j'étais le plus vieux parmi ces 30 ou 40 marcheurs, mais le soir à l'arrivée j'étais parmi les plus frais grâce à ma bonne préparation. Ce chiffre de 100 kilomètres en 21 heures frappe l'imagination ; cependant l'épreuve est bien moins

DANS LES FOURRÉS DU CROSS DES ANCÊTRES

M. Lucien Capron, qui a donné de si beaux exemples d'énergie, nous indique son entraînement. — En médaillon : M. L. Capron.

dure que le public ne l'imagine. C'est en cette année 1913 que l'*Auto*, sous la direction de mon ami Desgranges, a créé le Cross des Ancêtres, cross qui se court dans le Parc de Saint-Cloud, traversant Sèvres, Ville-d'Avray, les bois de Fausses-Reposes. C'est un parcours très dur de 12 km. 600 avec 4 kilomètres de côtes dont 2 atteignent 10 0/0. J'avais grande envie de courir, mais tous mes amis me dissuadaient de commettre une telle imprudence à mon âge. J'avoue d'ailleurs que je n'avais jamais couru de ma vie depuis le collège. Hanté par mon désir, je craignais de compromettre ma santé qui m'est si précieuse, car je professe cette idée qui peut paraître paradoxale : qu'on doit d'autant mieux se soigner qu'on est mieux portant. Enfin, n'y tenant plus, j'allai trouver un spécialiste et fis radiographier mon cœur. Muni de ma radiographie, j'allai demander conseil à mon ami, le très sportif et compétent docteur Heckel. Celui-ci m'examina attentivement, prit ma tension artérielle, 19 et 10, m'ausculta et non seulement ne me dissuada pas de courir, mais m'y encouragea. Par exemple, il me trouva trop gras. Ce n'est pas pour rien que cet excellent docteur a écrit : *Grandes et petites obésités*. Le docteur me donna un régime à suivre, régime grâce auquel, depuis 1914, j'ai perdu sans fatigue, sans gêne, 5 kilos. Au moment de ma dernière course, je pesais 65, après avoir pesé 94 kilos en 1907. A ceux qui ont besoin de maigrir je peux dire, après expérience, que les exercices, si violents soient-ils, ne sont rien sans régime approprié.

J'ai donc couru pour la première fois à 62 ans, après entraînement bien entendu, mais ignorant tout de la course, ne sachant pas courir, car il faut apprendre à courir, et m'écorchant les chevilles l'une contre l'autre. J'ai fait une performance qu'on a trouvée remarquable : 1 h. 14'15".

J'étais enchanté mais un peu inquiet ; trois jours après la course, je retourne chez mon radiographiste, ô surprise ! aucun trouble, contours du cœur plus musclés, ensemble meilleur. La course m'avait fait du bien ! Depuis cette époque je cours chaque année le Cross des Ancêtres, généralement seul dans ma catégorie, réservée aux hommes au-dessus de 60 ans. Cette année j'avais deux concurrents sérieux : un homme qui avait couru Marathon 40 kilomètres et un pédestrian célèbre, vainqueur jadis d'une course Toulouse-Paris à la marche. Un peu excité par la vanité, j'avoue ma faiblesse, j'ai poussé ma préparation plus loin, mais toujours sous la surveillance du docteur.

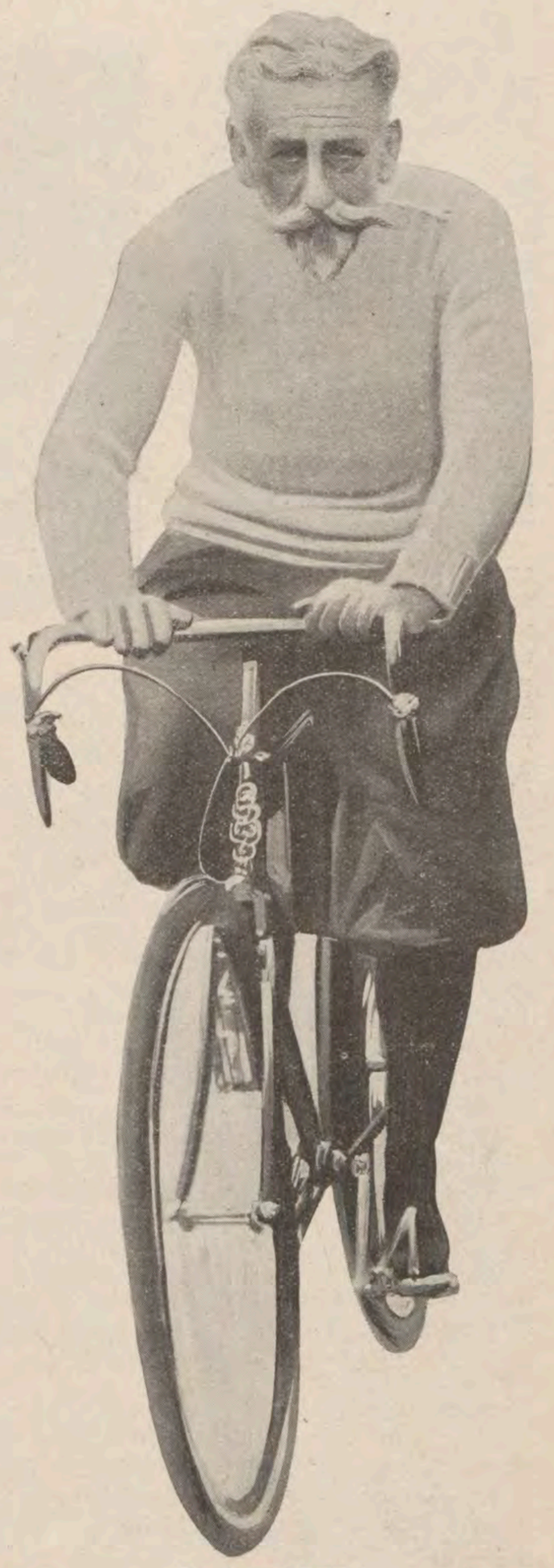
Résultat, j'ai battu tous mes temps des années précédentes : 10 km. 850 de moyenne sur ce parcours, ce qui équivaut à plus de 12 kilomètres en plat. Deux minutes après la course 70 pulsations. Le lendemain : tension artérielle 18 et 9, meilleur qu'il y a 4 ans ! La preuve est donc faite et bien faite, et si j'ai dû parler de moi si longuement, c'est pour apprendre à tant de gens qui l'ignorent ce qu'un homme d'un âge certain, plus que certain, hélas ! peut faire.

Les chiffres que j'ai donnés me paraissent être un critérium que tout homme de mon âge, bien portant, peut atteindre. Car une seule chose est dure, vraiment dure à un certain âge, c'est la vitesse, vitesse toute relative bien entendu. L'effort le plus pénible que j'aie fourni, c'est en faisant un tour au Bois à la marche 12 km. 500 à une vitesse moyenne de 8 km. 450. J'avoue que je considère un tel effort comme complètement inutile.

Combien de gens hésitent, ont peur du ridicule, et ne voudraient pour rien au monde courir notre Cross en petite culotte de course, jambes, cuisses et bras nus. (Toujours nu tête surtout, c'est le meilleur moyen d'éviter les rhumes.) Etait-il ridicule ce brave lieutenant-colonel en uniforme, avec sa rosette d'officier de la Légion d'honneur, qui a pris le départ avec nous, malgré ses 58 ans, et a fait tout le parcours en 1 h. 14'. Moi je le trouve tout simplement admirable ; car si j'ai pu être utile à quelques-uns en leur donnant un exemple matériel, lui, a donné à tous un exemple moral, donc d'un enseignement plus haut.

Je voudrais finir sur un fait que je crois particulièrement intéressant, car il prouve mieux que tout autre ce que peuvent produire la culture physique et le régime. En 1914, me sentant plus léger, plus alerte, montant mieux les côtes à bicyclette que jamais, me trouvant plus jeune, en un mot, j'ai voulu voir ce que je ferais sur le parcours de la Course des Vétérans où je m'étais classé second en 1892 avec un temps de 7 h. 3'. Un beau matin de juin 1914, je partis donc des chevaux de Marly à 3 heures du matin, accompagné par deux amis, meilleurs que moi bien entendu, je suivis exactement l'itinéraire de la course, et à 9 h. 43' j'arrivais au pont de Pierre à Rouen, battant de 20 minutes le temps que j'avais fait 22 ans plus jeune. Au lecteur de conclure.

LUCIEN CAPRON.



M. L. CAPRON

A l'arrivée du brevet d'Audax cycliste (200 kilomètres en 16 heures.)

SOUVENIRS SUR LÉON HOURLIER

Par Luc DOË

LÉON HOURLIER S'EST TUÉ COMME AVIATEUR AVEC COMÈS. TOUS DEUX AVAIENT TENU DANS LES AIRS CE QU'ILS AVAIENT PROMIS SUR LA PISTE.

LÉON HOURLIER! Encore un de nos grands champions du sport cycliste qui, comme beaucoup d'autres, a trouvé la mort au cours de la grande guerre! On sait que, d'abord automobiliste, Léon Hourlier avait été affecté ensuite à l'aviation et qu'en compagnie de son ami et beau-frère, Léon Comès, son inséparable équipier, il a fait une chute mortelle en 1916, après avoir accompli de nombreux exploits.

Léon Hourlier, je l'ai connu intimement; je l'ai suivi avec intérêt depuis ses premiers pas dans le sport. Les sportsmen se rappellent cette silhouette robuste, ces jambes musclées, toujours prêtes à l'effort ; tour à tour sanglé dans un maillot grenat et noir, mauve foncé ou tricolore, Hourlier a connu sur toutes les pistes d'Europe les plus beaux succès ; le Vel' d'Hiv', le Parc des Princes (qui était son quartier général préféré), Buffalo ont retenti des ovations frénétiques qui l'ont accueilli après chacune de ses grandes victoires. A Rome, à Londres, à Berlin, à Stockholm, à Vienne, à Madrid, etc., les fervents du sport cycliste n'ont pas eu à ménager leurs applaudissements enthousiastes au champion français qui a, en maintes circonstances, fait figurer nos couleurs à la place d'honneur.

Flegmatique, L. Hourlier avait mis au service de sa musculature, une énergie morale incontestée. Méthodique, raisonneur, faisant preuve en toutes circonstances de qualités physiques exceptionnelles entretenues avec un soin jaloux, le champion français s'affirma de bonne heure comme une étoile de toute première grandeur.

Puissant comme un Rutt ou un Van den Born, il sut acquérir, par un entraînement excessivement sérieux, la souplesse d'un Gabriel Poulain. Moins séduisant, certes, que ce dernier en machine, il en imposait par sa ténacité, sa tactique souvent variée, son brio, et la facilité avec laquelle parfois, par une manœuvre appropriée, il mettait ses adversaires « dans sa poche »!

Sa carrière est celle d'un grand champion. On l'appela, tour à tour, dans le monde cycliste, le collectionneur de courses scratch en 1905 et 1906, le comingman au début de 1907, l'outsider dangereux au cours de l'été 1907. Enfin, ce fut à partir de cette époque l'homme de premier plan, la « vedette » qui figure dans les finales de Grands Prix, l' « étoile » qui brille toujours avec le même éclat incomparable.

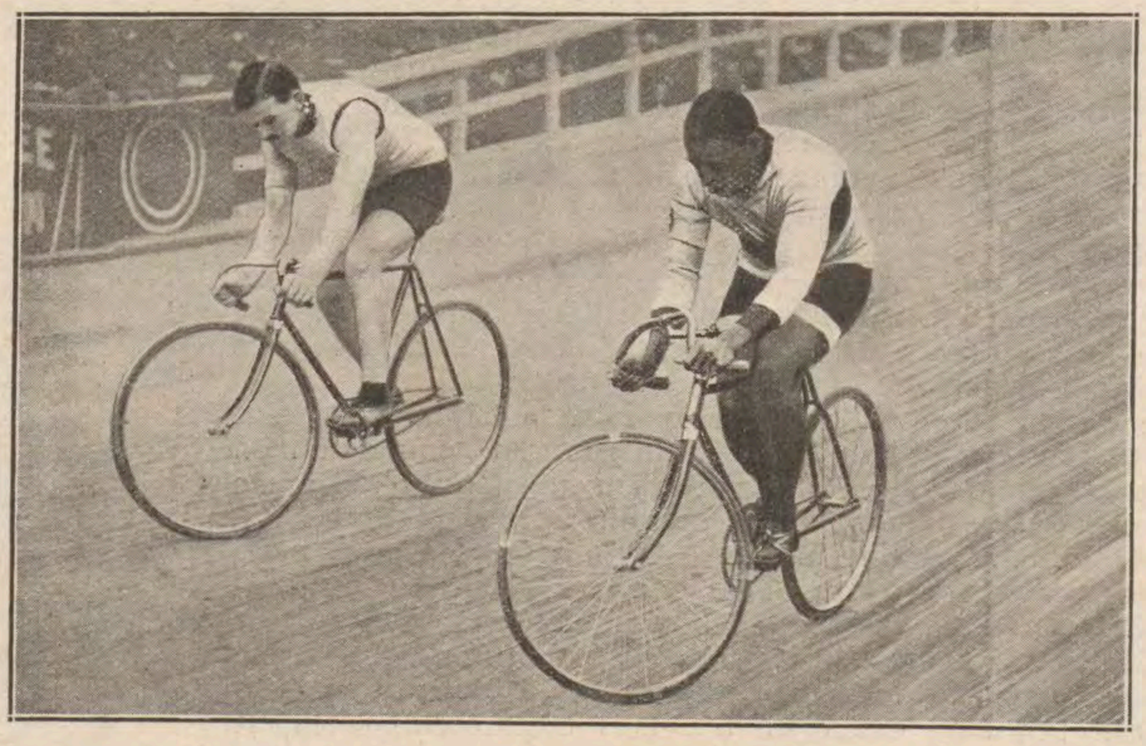
Simple, honnête, franc, souvent prudent, parfois téméraire, Hourlier eut toutes ces qualités depuis le jour où il courut sa première épreuve (dans un championnat corporatif à Reims) jusqu'à son apogée. Coureur loyal dans toute l'acception du terme, on ne put jamais lui reprocher aucun de ces « tassages » ou « balançages » classiques dans les épreuves où les « ténors » sont aux prises, balançages et tassages opérés par un homme de paille au détriment du champion de l' « écurie » d'en face. Jamais, il ne fit appel pour triompher à ces subtiles combinaisons qui nuisent au sport en général, à la réputation de celui qui en profite en particulier. On peut dire de lui qu'en cette occurrence il fut l'égal des Frankie Kramer, des Major Taylor, des Ellegaard, des Tommaselli, des Bourillon, et de tant d'autres vedettes de la reine d'acier, qui éloignèrent comme autant d'actes répréhensibles ces viles « combines » indignes de leur renommée.

Hourlier fut dès l'âge de 16 ans un fervent des sports. Avant que d'être un bon coureur cycliste amateur, il fut un bon boxeur et un bon lutteur. C'est au Club Athlétique Rémois qu'il fit ses premiers poings (au punching ball) et ses premières prises de lutte gréco-romaine aux côtés du champion-lutteur rémois : Henry, de César (célèbre en Champagne) qui était l'entraîneur officiel des stayers rémois, de Brocco, qui par la suite devint un de nos meilleurs routiers, etc. Il fut rapidement en vue dans les soirées du Club Athlétique Rémois, et ses aînés se plurent à l'entraîner, à lui donner leurs conseils.

Hourlier habitait alors au pied de la cathédrale de Reims, ce merveilleux chef-d'œuvre de sculpture et d'architecture que les Barbares détruisent à coups de canon lourd, exactement rue de Tambour, non loin de la célèbre maison des Musiciens, bien connue des archéologues et des artistes.

A l'âge de 16 ans, notre futur crack voulut faire son apprentissage de garçon boucher. Il eut pu choisir une carrière libérale, car il était intelligent et sa famille était aisée, mais Hourlier avait besoin de dépenser son énergie et sa force. Debout et couché de bonne heure, maniant avec dextérité la hache et le fusil, il devint rapidement un garçon boucher très recherché par les patrons de la ville. Il fut bientôt le garçon-chef demandé par tous les établissements. Il arriva ainsi à 19 ans très coté dans la cité rémoise au point de vue professionnel.

Mais, sur ces entrefaites, le champion rémois s'était déjà taillé des succès, tant en cyclisme qu'en lutte gréco-romaine.



LE MATCH HOURLIER-MAJOR TAYLOR

Louis Hourlier était l'un de nos sprinters les plus complets. Il triompha de tous les plus célèbres champions et gagna également les Six Jours de Paris avec Comès.

LA PREMIÈRE VICTOIRE CYCLISTE

A l'âge de 17 ans, Hourlier participa à différents tournois de lutte et de boxe réservés aux amateurs. Quoique opposé à des concurrents plus vieux, plus entraînés, moins novices, notre futur crack se classa dans les premiers. Dans les championnats de poids et haltères et de lutte gréco-romaine surtout, il se fit remarquer par sa rapidité et sa puissance. Il fit également, toujours en qualité d'amateur, du cross cyclo-pédestre. On le vit aussi dans les équipes de football-association du Club Athlétique Rémois, tenant tour à tour la place de demi ou d'avant.

Tout frais et rose, dans son maillot noir (le maillot du C. A. R.), les cheveux d'un noir d'ébène séparés par une raie impeccable, il était admiré à sa juste valeur par les sportsmen rémois. A 18 ans, on devinait en lui un athlète de premier ordre, tant était grande sa facilité dans l'effort.

Il eut d'ailleurs à ses côtés Brocco, qui était lui aussi du Club Athlétique Rémois et s'était fait une spécialité dans la course à pied ; les frères César et Abel, bien connus dans les annales sportives champenoises, le « tandem à pétrole », entraîneur qu'ont bien connu les Simar, les Dussot, les Baugé, les Singrossi, les Bouhours, les Gougoltz, les Brécy (car César et Abel les ont emmenés dans le sillage de leur tandem) ; Maurice Hutin, un sprinter qui eut son heure de célébrité ; Chauvry, le vieux crack régional, etc.

Le champion de lutte Henry lui donna les conseils d'un champion du tapis, lui inculqua les notions de l'art du « self-defence », autant de bons conseils qui devaient servir plus tard à Hourlier et lui donner des qualités d'endurance, de tactique et la confiance en soi-même.

Sa première victoire cycliste a été remportée dans un championnat de corporations. Hourlier avait, si mes souvenirs sont bien exacts, 17 ans 1/2 quand il triompha sur la piste de La Haubette, à Reims, dans cette épreuve où s'étaient engagés près de 120 concurrents. Tout son entraînement avant l'épreuve, Hourlier le fit sur un « tacot » de 15 à 16 kilos. Ce n'est qu'à la veille de l'épreuve que le représentant régional d'une grande marque lui prêta une bicyclette légère avec des «boyaux». Pensez donc ! une bicyclette de course: Hourlier se sentit des ailes et il triompha en grand coureur, champion de toutes les corporations de la ville!

L' « étoile » de Procco, dont on se rappelait la brillante victoire dans le Marathon de Champagne (course à pied) allait pâlir... Notre ami Hourlier fut mis en confiance ; l'hiver suivant, dans le championnat de Champagne de lutte, il se classa au premier plan.

Et puis ce fut ensuite une série ininterrompue de courses cyclistes amateurs qui devinrent son apanage. L'homme prenait son essor. On ne parlait déjà plus de la grande victoire dans le championnat corporatif qui était loin dans les souvenirs.

UN CONSEIL QUI VIENT A POINT

Sa carrière cycliste (car c'est décidément la reine d'acier qui attira surtout notre ami) ne devait commencer réellement que vers mai 1904. A cette époque, après maints succès, il prit sa licence de professionnel ; mais il ne suffit pas de jeter sa blanche hermine pour triompher chez les « pros » comme avec ses adversaires de la veille. Parmi les professionnels de la région, Hourlier dut s'attaquer à Ludovic et fut souvent battu par lui.

Ces premiers revers ne firent qu'ajouter à sa ténacité et à son énergie. Ils ne firent que le stimuler. Et c'est avec ardeur qu'il se mit au travail dès le printemps 1905. Menant une vie d'anachorète, sautant à la corde, faisant de la gymnastique rationnelle, du footing, etc... il revint devant le public sportif avec plus de souplesse, des jambes plus musclées, une énergie travaillée. Agrandissant le cercle de ses tournées, Wassy, Troyes, Château-Thierry, Épernay, Guise, Saint-Quentin, Nancy, Laon, la Fère, etc., eurent le plaisir de le voir triompher des « champions parisiens ».

Enhardi par ces succès, Hourlier disputa même une course au mois de juin 1905 au Parc des Princes, mais ne put finir qu'en bonne place dans une série de l'épreuve. Quelques semaines plus tard, à Paris, il fit une excellente impression dans une course en ligne.

Survint le Grand Prix de Reims. Gabriel Poulain, Mayer, le champion allemand, qu'on a dit fusillé comme espion, Rettich, Messori, Nedela, Kudela, Dœrflinger, Moretti, Ludovic, Deschamps, Michiels, étaient parmi les engagés. Hourlier, à l'étonnement général, parvint à vaincre Messori, Moretti, Rettich, Kudela nettement, mais, dans sa demi-finale, il se heurta à Mayer, qui venait de remporter le Grand Prix de Paris; malgré son brio, il ne put finir que sur la roue du Boche.

Poulain, qui venait de gagner sa demi-finale, assistait à la lutte entre Mayer et Hourlier. A la rentrée de Hourlier au quartier, et après un tour d'honneur réclamé par la foule rémoise en délire ce dernier fut interpellé par « l'homme au maillot vert » :

« — Très bien cette course ; tu as de l'étoffe, l'ami ! Mais tu as encore le « trac ».

Et comme Hourlier s'effaçait, modeste, Poulain continua :

« — Je m'y connais, vois-tu ! Avec plus de culot, un entraînement sérieux auprès des cracks, tu les égaleras. Pourquoi ne viendrais-tu pas t'entraîner à Paris ? »

Une demi-heure après, Poulain enlevait de haute lutte le Grand Prix de Reims et Hourlier triomphait dans une course en ligne.

A l'issue des courses, Poulain renouvela ses conseils au champion rémois, et ce dernier, quinze jours plus tard, prenait le chemin de la capitale, allait trouver son nouvel ami qui lui fit faire les premiers galops sur le ciment d'Auteuil. D'ailleurs, à cette époque, l'homme au maillot vert était en pleine forme (la brillante forme du Poulain de race) et Hourlier ne pouvait trouver un meilleur professeur. L'élève et le maître étaient dignes l'un de l'autre ; Hourlier ne tarda pas à devenir le collectionneur de courses en ligne surtout au Parc des Princes, et Poulain à la fin de l'été 1905, à Anvers, enlevait le Championnat du Monde devant une coalition étrangère de choix.

SES PRINCIPALES VICTOIRES

Hourlier, à la fin de 1905, avait acquis le brio qui lui manquait. Aussi, au cours de l'hiver 1905-1906, après une préparation méthodique, devint-il le *comingman* dangereux, celui qui inquiète toujours les « rois » de la piste. En 1906, il obtint des victoires plus intéressantes qui le posèrent en grand champion. En 1907, le Rémois se classait en bonne place dans le Grand Prix du Conseil municipal, dans le Championnat de France, dans le Grand Critérium international, dans les épreuves du Championnat du monde, etc...

LÉON HOURLIER, AVIATEUR

Léon Hourlier était pilote d'avion de bombardement. Dans sa trop courte carrière, il accomplit de très beaux exploits, mais se tua avec son beau-frère, Léon Comès.

Ses principales victoires sont :

En 1907, 11 octobre, Grande Internationale (Paris), plusieurs courses scratch au Parc des Princes et à Buffalo :

En 1908, au Vel' d'Hiv', courses ouvertes, handicaps, matches à deux, courses de tandems (janvier, février et mars). Vainqueur dans le Grand Prix d'ouverture de Buffalo (22 mars), Champion de France (Parc des Princes, 17 mai), etc...

En 1909, 1910, enfin jusqu'à 1914, il se couvrit de gloire un peu partout, dans les championnats du monde, championnats d'Europe, grands matches internationaux.

LES SIX JOURS DE PARIS

Lorsque la Direction du Vélodrome d'Hiver entama des négociations avec Mac Farland en vue de l'engagement de coureurs américains dans une course éventuelle de six jours à Paris, Hourlier manifesta son intention de disputer aux « Yankees » la problématique timbale.

Les négociations ayant abouti, des concours étant venus de toutes parts, la Direction du Vel' d'Hiv' mit sur pied cette épreuve de longue haleine. En attendant, on opposa en vitesse les meilleurs coureurs du team américain à Hourlier : Jackie Clarke, Goullet, Grenda, Joe Fogler mordirent la poussière.

Puis, le champion de l'Est s'entraîna en vue des Six-Jours. S'habituant à rester longtemps en selle, happant au passage tous les pelotons à l'entraînement, démarrant, sprintant, suivant tous les « trains », Hourlier, peu après, s'engageait ferme avec son ami et beau-frère Léon Comès.

On connaît la belle victoire de l'équipe Hourlier-Comès dans la seconde épreuve des Six-Jours de Paris. Tous les spécialistes du tourniquet de Madison Square Garden (New-York), de Salt-Lake-City, de Boston, de Melbourne, etc... durent s'incliner devant le courage, la ténacité et la qualité des deux Français. On sait qu'Hourlier vint « coiffer » tous les Américains et les Australiens sur le poteau en un dernier « rush » foudroyant qui étonna Goullet et Clarke, laissa le blond Joé Fogler stupéfait, Mac Farland ahuri, et les sportsmen français dans la joie.

SA MÉTHODE — QUELQUES OPINIONS SUR LE CHAMPION FRANÇAIS

Sa méthode ? Aussi simple que celle du prestigieux Frankie Kramer dont la *Vie au Grand Air* a publié les mémoires. Mangeant sans forcer, ne fumant presque pas, d'une sobriété exemplaire, se couchant de bonne heure, travaillant régulièrement et avec méthode ses qualités physiques, tels sont les préceptes, suivis avec régularité, qui ont fait du Rémois une « étoile » du cyclisme.

On connaît les impressions de Poulain sur son rival. Celles de Friol, également tombé au champ d'honneur, ne différaient guère. Friol était toujours émotionné lorsqu'il se trouvait en course avec Hourlier :

« — Avec ce diable d'homme, disait-il souvent, on ne sait jamais comment faire. Tantôt il part à 200 mètres, tantôt il fonce en plein enlevage à 400 mètres du poteau. C'est un coureur décevant. »

Frankie Kramer à qui je demandais au début de 1914 : « Quels sont les champions que vous classez au tout premier plan et que vous avez craint le plus au cours de votre carrière ? » me répondit :

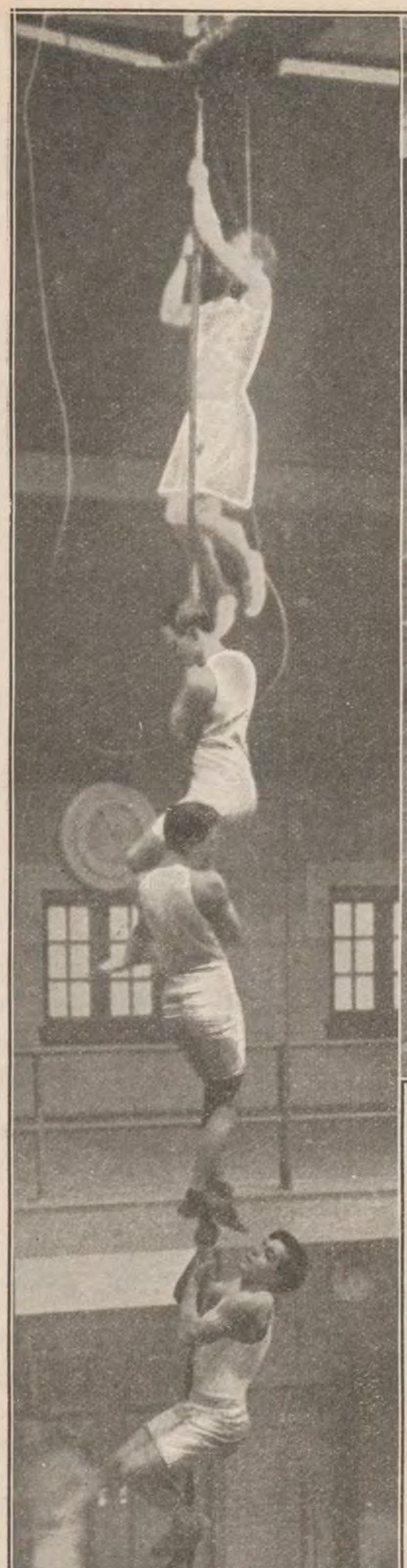
« — Le nègre volant Major Taylor, aujourd'hui retiré de la piste ; Jacquelin ; Gabriel Poulain ; Ellegaard ; Hourlier ; Friol et Clarke. Pour l'instant, celui que je redoute surtout, c'est Léon Hourlier. »

Cette appréciation du puissant Frankie Kramer, seize fois champion d'Amérique, gagnant de plusieurs Grands Prix de Paris, champion du monde, ne laissait aucun doute sur la valeur du Français, que les fervents habitués de la piste de la rue Nélaton, du Parc des Princes et du Vélodrome de Neuilly, hélas ! ne pourront plus applaudir.

Hourlier ! Friol ! Deux noms célèbres, évocateurs de triomphes ! Deux des meilleurs représentants des couleurs françaises disparus ! Aurons-nous demain un athlète de qualité capable de soutenir, comme ces deux coureurs de race, le choc de la coalition étrangère ?

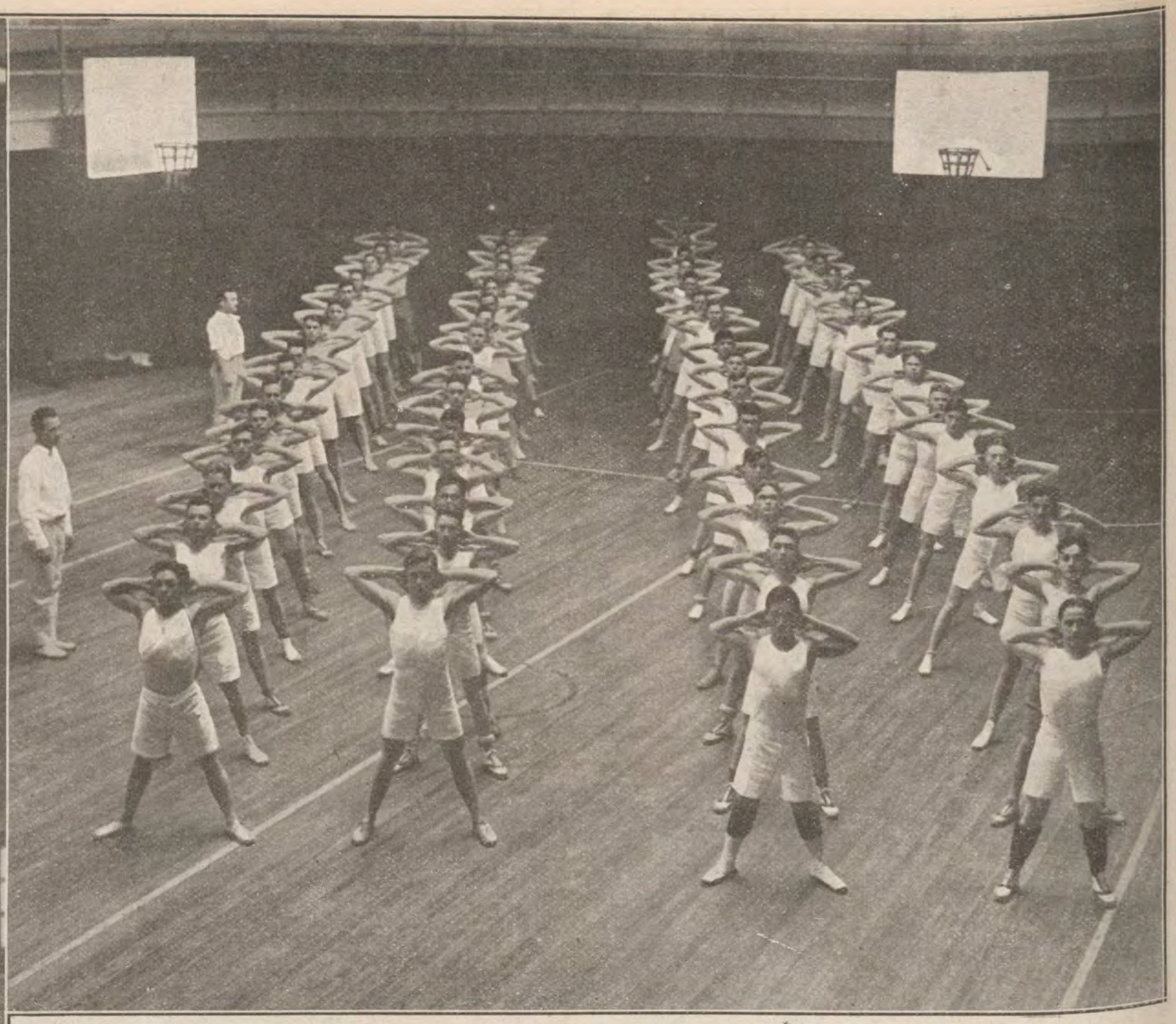
La disparition d'Hourlier est d'autant plus navrante qu'il n'avait jamais cessé, au cours de la guerre, de pratiquer la culture physique qui le maintenait en forme.

Luc Doë.



LA CORDE LISSE

Les étudiants américains se préparent au gymnase de l'université au métier de soldat.



LA GYMNASTIQUE PAR LES ASPIRANTS OFFICIERS

Alors qu'en France, nous avons toujours eu le tort de négliger dès le collège l'entraînement physique, l'Amérique nous donne un bel exemple que nous suivrons, il faut l'espérer.

UNE GRANDE ARMÉE QUI NAIT

Par Jean DAÇAY

COMMENT LES ÉTATS-UNIS PRÉPARENT DEUX MILLIONS D'HOMMES A LA GUERRE : PAR LE DIEU SPORT.

Nous assistons depuis trois ans à l'événement sportif le plus considérable qu'ait connu l'humanité. Des peuples abandonnent tout ce qui faisait leur vie traditionnelle : agriculture, commerce, industrie, pour se consacrer uniquement au développement et à l'exercice de leur force. Les nations, une à une, et les plus pacifiques et les moins habituées aux exploits des champs de bataille, s'adonnent à une gigantesque culture physique collective.

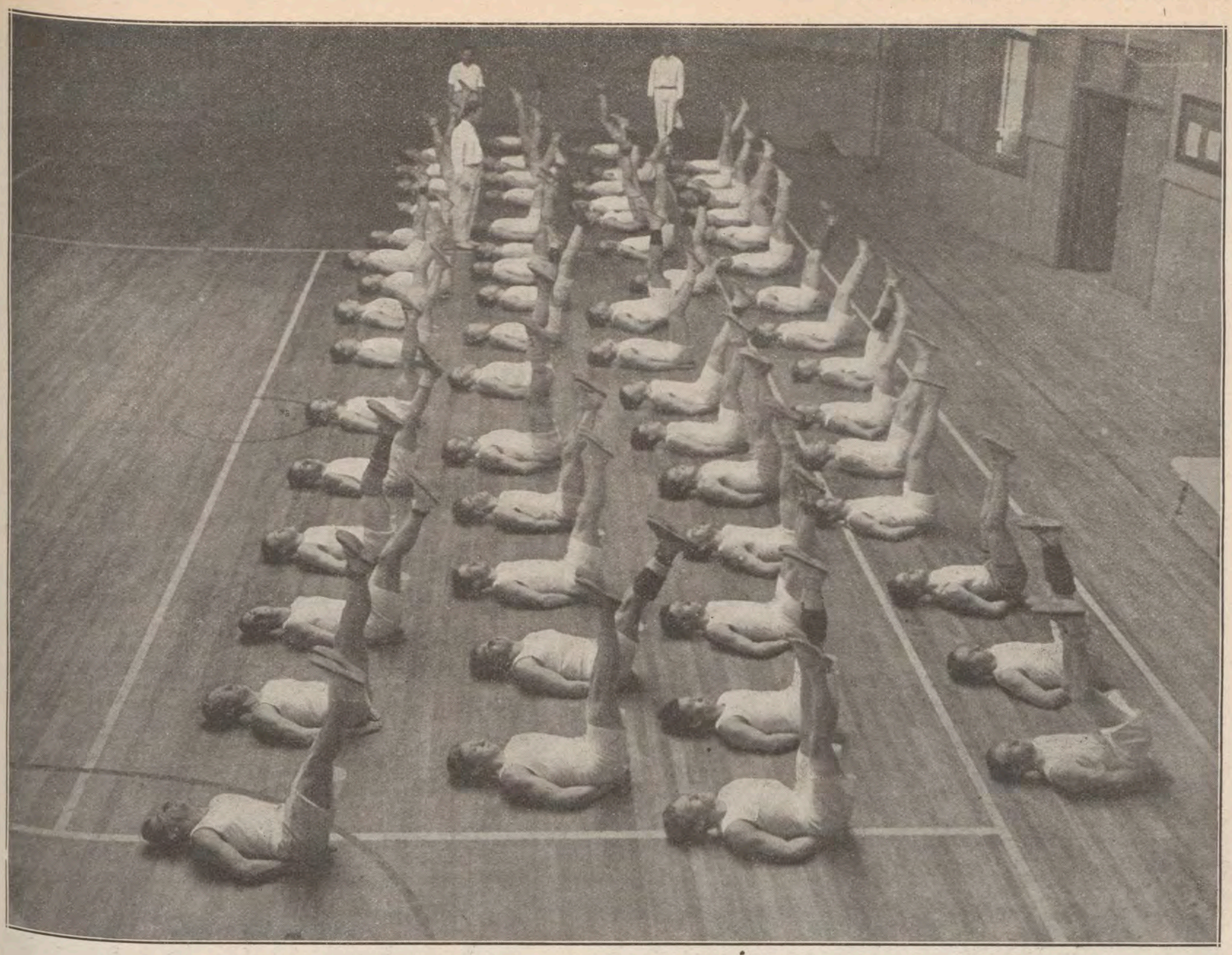
L'Allemagne les y a obligées sur la foi d'une illusion à laquelle les événements ont donné un démenti. Elle estimait que l'Etat qui possédait une armée de métier, vieille de plusieurs générations, était maître de dicter la loi de sa force à tout l'univers. Persuadée de sa toute-puissance elle tenta l'aventure en la glorifiant par des paroles cyniques qui pèsent dès maintenant sur son avenir comme un cauchemar. Le *chiffon de papier* groupa, autour de la France, les forces anglo-saxonnes. Le mépris du Kaiser pour la *méprisable petite armée* blessa à vif l'orgueil d'une grande nation qui se dressa, avec des millions d'hommes, pour faire reculer la garde prussienne et tenir en échec les légions de Hindenbourg. Les nations sont comme les individus. Elles possèdent leur force naturelle faite de la richesse de leur activité, de l'intelligence et de la volonté de leurs citoyens. Un grand peuple pacifique est un athlète qui s'ignore. Dès le moment où il reçoit l'insulte d'une provocation, il s'astreint au régime d'entraînement qui disciplinera sa force, il fait de la culture physique, puis du sport et il se prépare à punir.

Nous venons d'assister ainsi une première fois à ce miracle d'un peuple développant sa force, à ce prodige de la naissance soudaine de grandes armées nationales, avec l'Empire britannique. Nous y assistons une seconde fois avec l'entrée des Etats-Unis dans la grande guerre des nations.

Le président Wilson a précisé l'ampleur de cette tâche à laquelle les peuples étaient astreints, dans les temps nouveaux, en une proclamation qui survivra au conflit :

« La puissance contre laquelle nous marchons, dit-il, a voulu imposer sa volonté au monde par la force. Dans ce but, elle a accru ses armements jusqu'à modifier l'aspect de la guerre. Dans ce conflit, il n'y a plus des armées, telles que nous avions coutume de nous les représenter. Il y a des nations entières en armes, si bien que les femmes qui restent pour labourer la terre et les hommes dans les usines n'appartiennent pas moins à l'armée que les hommes qui combattent sous nos drapeaux. Il doit en être ainsi chez nous. Ce n'est pas une armée que nous devons équiper et former pour la guerre, c'est une nation. »

La netteté de cet appel à une nation de



LA GYMNASTIQUE SUÉDOISE A L'INSTITUT STEVENS D'HOBOKEN, PRES DE NEW-YORK

On voit, d'après les clichés que nous reproduisons, que l'entraînement des Américains n'offre qu'un lointain rapport avec notre gymnastique militaire d'avant-guerre. Méditons cette leçon et tâchons d'en profiter.

120.000.000 d'habitants entraînés à agir, s'inspirait d'une conception exacte des exigences de la guerre moderne. La tâche ainsi définie, dès la déclaration de guerre, la mobilisation commença. Elle avait à faire appel à la plus formidable organisation industrielle qui soit au monde, en même temps qu'à d'inépuisables ressources en hommes pour créer des armées.

Le programme fut simple.

Le conflit actuel est avant tout une lutte de matériel où il s'agit de se munir d'armes puissantes et innombrables. Les Etats-Unis, dès la rupture avec l'Allemagne, établirent un inventaire des limites de production de matières premières ; des ressources de fabrication pouvant les utiliser ; des moyens de transport pour amener le minerai à l'usine, les vivres à l'entrepôt, les armes fabriquées à leur poste de combat. Ce bilan établi, on détermina l'importance des contrats successifs, nombre et délais de livraison, où se réaliserait l'effort industriel de guerre. Ce fut la tâche des premiers jours. Elle est, à l'heure actuelle, un fait accompli. Maintenant les réalisations s'élaborent, les premiers résultats sont prochains. Il suffira de citer, pour en témoigner, les milliards de crédits votés, les commandes, déjà faites, de 3.000 aéroplanes pour une première année, de 2.000 navires d'un type unique, à faible tirant d'eau, pour les transports transatlantiques, et le premier marché pour 35.000 tracteurs destinés à la première armée à envoyer en France.

La mobilisation industrielle, à laquelle les Etats-Unis étaient déjà préparés par leur entraînement à la guerre commerciale, devait se compléter d'une tâche plus délicate et aussi complexe, la mobilisation des ressources humaines d'un pays qui est étranger au métier de soldat. Même netteté de conception, même rapidité d'exécution.

Le premier moyen, le plus simple, était de porter à l'effectif de guerre les unités peu nombreuses qui étaient déjà constituées. L'armée régulière fut ainsi complétée au chiffre de 293.000 hommes, l'infanterie de marine et la marine à un total de plus de 200.000 hommes. En même temps les gouverneurs des Etats recevaient l'ordre de porter les régiments de la milice à leur plein effectif de guerre, qui comprendra 329.000 hommes, et le département de la guerre déclarait que la totalité des contingents de la garde nationale passerait dans l'armée des Etats-Unis.

Cette première mesure, si rapidement efficace, était indépendante de la mobilisation de la nation armée. Il existe aux Etats-Unis dix millions de citoyens de 21 à 30 ans aptes à faire des soldats. Une loi les a astreints à se faire inscrire avant le 5 juin en vue du service militaire, et un premier groupe de 500.000 hommes a été immédiatement appelé, qu'un autre suivra dans quelques mois dans les camps d'instruction.

En même temps il y avait lieu de prévoir la création des centres d'entraînement. Trente-six camps immenses furent établis et aménagés dès la déclaration de guerre, qui furent pourvus de deux mille baraquements immenses pour le logement des recrues.

Le plus difficile était la création et l'entraînement des cadres. Un homme robuste et intelligent peut rapidement faire un soldat ; il est beaucoup plus malaisé et plus long de former des officiers, des chefs. L'enthousiasme national y avait déjà, par bonheur, en partie pourvu. Depuis quelques années, les jeunes étudiants des universités s'étaient volontairement astreints chaque année, outre la discipline sportive et le régime de culture physique habituels, dans les centres de hautes études, à un stage d'un mois dans les camps militaires pour s'initier au métier des armes. La guerre trouva à Harvard comme à Yale et à Princeton des milliers de jeunes athlètes très instruits, déjà habitués à la vie militaire en campagne, aptes à faire d'excellents officiers du type de nos officiers de réserve.

Sans perdre un jour, les photographies que nous reproduisons en témoignent, sous la direction des managers de culture physique et des entraîneurs de sport des grandes universités, ils se préparent à l'endurance musculaire et à la vigueur nécessaire à des chefs appelés à prêcher d'exemple en conduisant leurs hommes sur les champs de bataille. La gymnastique suédoise, les courses, les sauts, les exercices aux agrès n'ont déjà plus de secrets pour ces jeunes athlètes qui réussissaient déjà, aux concours sportifs des Jeux Olympiques, à triompher des champions des races européennes. Leur initiation purement militaire, à laquelle collaborent des missions d'officiers français et anglais qui ont l'expérience de nos trois années de guerre, se poursuit dès mainte-

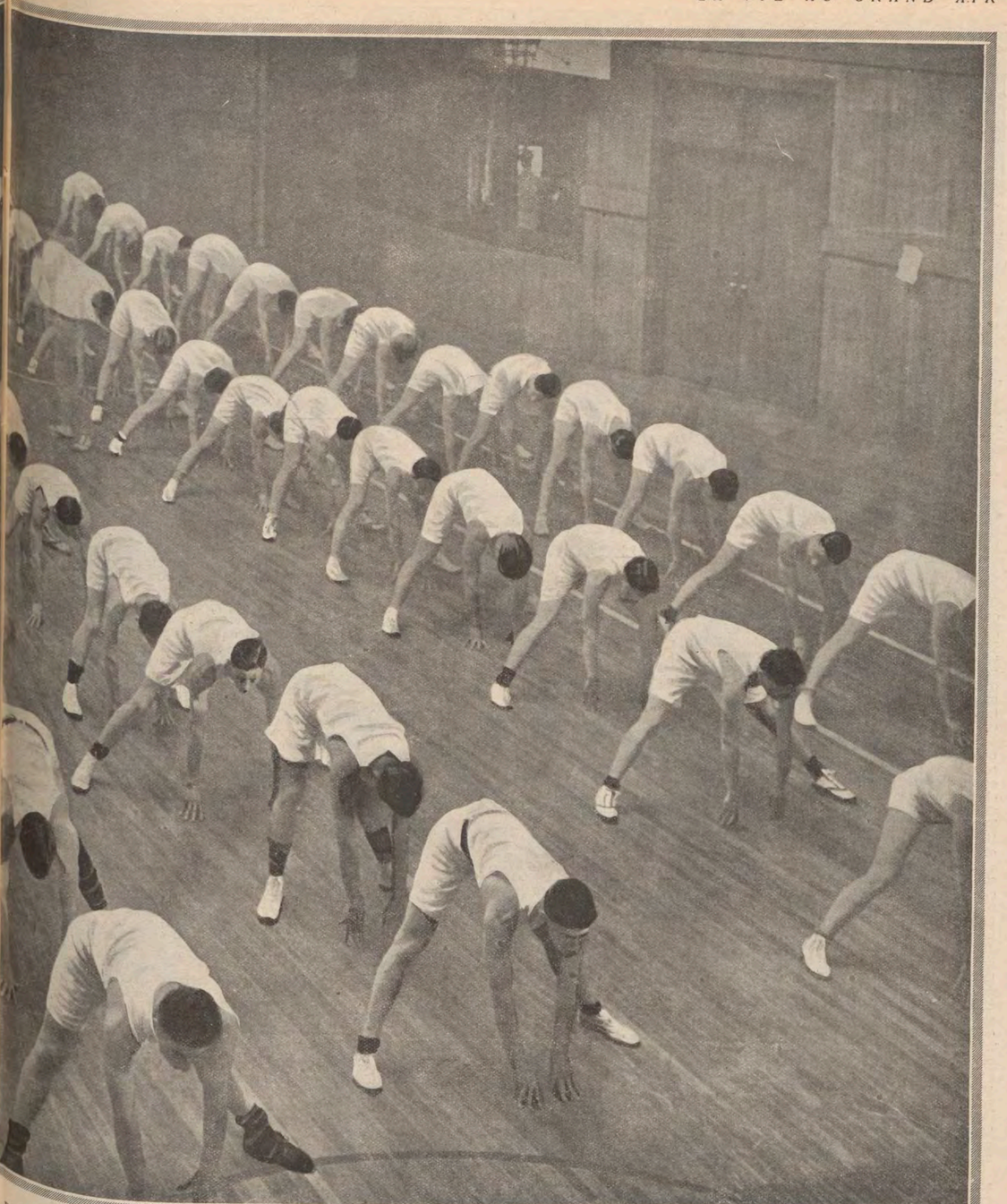
L'ENTRAINEMENT DES AMÉRICAINS

Comme les Boursiers du Stock Exchange aux premiers mois de la guerre, les étudiants d'Harvard, de Yale et de Princeton, les grandes universités américaines, s'astreignent à la culture physique qui fera d'eux des chefs

nant avec succès, nous en aurons la preuve dans les tranchées à la fin de l'automne.

Enfin les régiments de spécialistes, contrairement à ce qui se produit en Europe, ont été les plus aisés à recruter, dans cette nation où les ingénieurs et les contremaîtres se comptent par milliers et où la science mécanique dans toutes ses applications est en avance d'une génération sur les industries de l'ancien continent. Dès maintenant, des régiments du génie sont tenus prêts pour faire partie du premier contingent à envoyer sans délai sur notre front.

Telle est la tâche entreprise. Les grands champions, ceux qui ont leur nom inscrit au livre d'or des exploits sportifs, y collaborent d'enthousiasme. Jess Willard, le champion du monde de boxe, le géant qui



PAR LA CULTURE PHYSIQUE

entraînés à la tête des armées improvisées que lèvent pour notre front les États-Unis. Déjà dans le premier contingent envoyé par nos nouveaux alliés, on trouve parmi les chefs le célèbre joueur de rugby, le lieutenant Daly.

triompha de Jack Johnson, ne télégraphiait-il pas dès la déclaration de guerre au président Wilson ; « Je suis prêt à combattre. Utilisez-moi. » Meredith, le recordman du monde du demi-mille, l'un des plus grands athlètes que nous ayons connus; Lippincott, un autre lauréat des Jeux Olympiques; Les Darcy, le champion de boxe australien — dont nous venons d'apprendre la mort — se sont engagés dans l'aviation. D'autres, de tous côtés, s'enrôlent. Une grande nation est en pleine culture physique, pour prendre conscience de sa force, pour apprendre l'abnégation et le sacrifice, pour punir ceux qui ont porté atteinte aux droits de l'humanité. Il y a, pour la seconde fois depuis trois ans, une grande armée qui naît.

JEAN DAÇAY.

UN DEPART A CHANTILLY

Ce cliché, qui représente un départ, est la seule photographie prise depuis la guerre d'une épreuve hippique à Chantilly. Banal en apparence, il constitue cependant, peut-on dire, un document historique.

NOS ÉPREUVES DE SÉLECTION

Par STUART

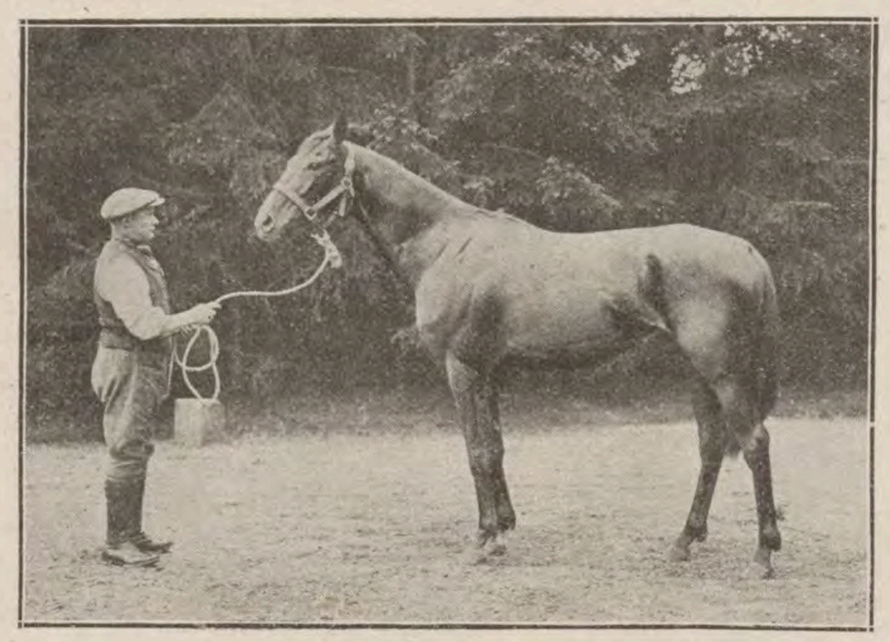
EN QUOI LES COURSES EN FRANCE DIFFÈRENT DES COURSES EN ANGLETERRE. — LES ÉPREUVES DE SÉLECTION DE CHANTILLY.

La Société d'Encouragement organise cette année, à Chantilly, des épreuves de sélection analogues à celles qu'elle a fait disputer l'année dernière à Caen, Moulins et Mont-de-Marsan, c'est-à-dire des réunions sans paris, sans entrées payantes, accessibles seulement aux propriétaires et aux professionnels. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler ce caractère spécial des réunions de Chantilly, au moment où les courses viennent d'être interdites en Angleterre. Les courses, chez nos Alliés, n'ont jamais cessé d'être ce qu'elles étaient avant la guerre ; les recettes ont été un peu moins bonnes et on y a parié peut-être un peu moins cher, mais le public a toujours pu y aller à son gré et parier librement. Tout rapprochement entre la situation, ici et là-bas, est donc illégitime et ne peut être qu'une source d'erreurs.

La pénurie de l'avoine a été la raison officielle de l'interdiction, mais elle n'en a pas été la cause unique, ni même peut-être la cause principale. Le gouvernement était, à chaque instant, harcelé de questions à propos des courses, questions tendancieuses, qui témoignaient de plus d'acharnement que de compétence ou même de bonne foi ; et les questionneurs étaient en général les vieux adversaires des courses, qui demandaient déjà leur mort avant la guerre, et qui n'ont naturellement pas cessé de la réclamer depuis. Parmi les nombreuses questions qu'ils ont soulevées, il s'en est trouvé deux qui ont porté : celle des transports et celle de l'avoine. La première a été réglée par un compromis, et la seconde aurait pu vraisemblablement s'arranger de même s'il n'y avait eu qu'elle en jeu.

La vérité est que le gouvernement anglais, absorbé par des soucis plus graves et plus pressants, n'a pas voulu heurter le sentiment d'une partie de la Chambre des Communes, en défendant une cause actuellement peu populaire. Les courses se heurtent, en Angleterre, au même sentiment qui a provoqué leur arrêt en France pendant les deux premières années de guerre : un sentiment né du contraste entre la tristesse et la tension de l'heure présente et l'idée de luxe, de jeu et de plaisir facile qu'elles évoquent.

En France, la création d'épreuves sans pari et sans public a écarté toute objection et coupé court à toute équivoque, mais, chez nos voisins, le régime des courses, profondément différent du nôtre, ne permet guère ce même expédient. Les hippodromes en Angleterre, sont des entreprises privées, comme les théâtres, alimentées par les entrées, organisant des courses et donnant des prix pour faire recette et réaliser des bénéfices. Sans recettes, par conséquent, pas de prix et pas de courses possibles. Le Jockey-Club Anglais a bien un hippodrome, et il poursuit comme notre Société d'Encouragement, un but désintéressé, mais il n'a pas de fonds de réserve. Tout autre est le régime des courses en France, où toute Société organisatrice de courses est placée sous le contrôle de l'État et doit employer la totalité de ses bénéfices, soit à l'accroissement des sommes offertes en prix les années suivantes, soit à la constitution de fonds de réserve. C'est grâce à ces fonds de réserve que nos Sociétés ont pu donner des prix sans espoir de recette et sauver notre élevage en péril. Les plus ardents partisans du système anglais admettront sans doute aujourd'hui que le nôtre a du bon.



Brumelli, par Maintenon et Brume, à M. K. Vanderbilt, gagnante du Critérium d'Essai des Pouliches.

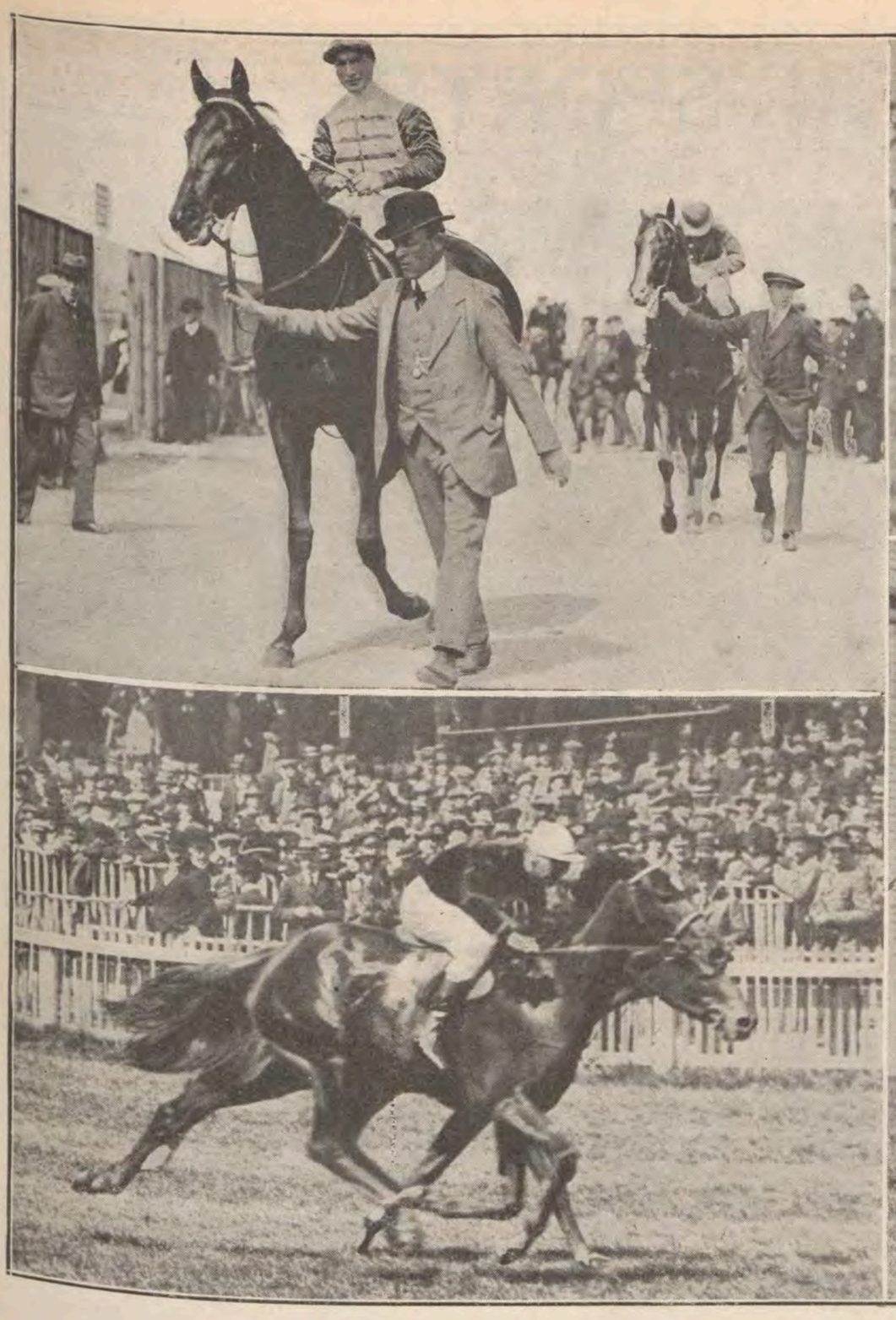
Aiken, par Maintenon et La Mousse, à M. K. Vanderbilt, gagnant du Prix Carpiquet et 2e du Prix Hocourt.

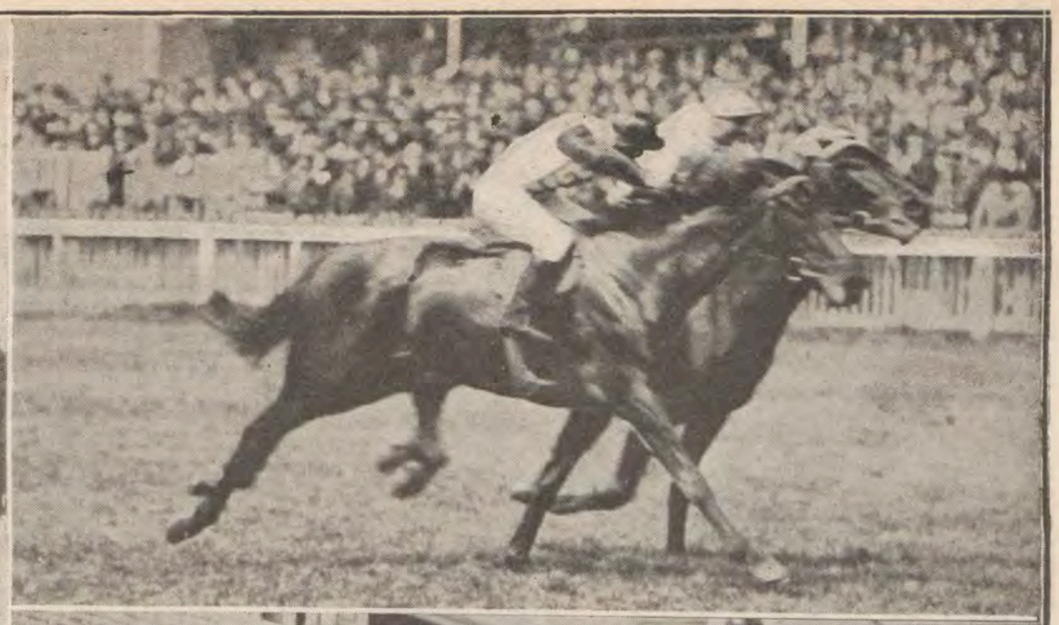
LES ÉPREUVES DE CHANTILLY

Les sommes à distribuer cette année s'élèvent à 750.000 francs, dont 500.000 francs pour les courses plates et 250.000 francs pour les courses à obstacles. C'est sensiblement moins que l'an dernier (le budget de l'année dernière était de 1.250.000 francs), mais il ne faut pas oublier qu'il y avait alors, après deux années d'interruption, deux générations à pourvoir. A part la série d'épreuves classiques qui avait été créée spécialement pour les quatre ans, et qui a disparu, le programme de Chantilly est à peu près le même que celui de l'année précédente. On y trouve toute une suite d'épreuves rappelant les conditions des poules de Longchamp et des grandes courses classiques : prix de Diane, prix du Jockey-Club, prix du Président de la République.

A Maisons-Laffite les deux principales épreuves : Grand Prix de Trois ans et Prix de l'Avenir, reproduisent les conditions du Derby et du Prix du Président de la République, avec cette différence que la distance est de 3.000 mètres au lieu de 2.400.

Dix-sept réunions sont prévues pour Chantilly et quatre pour Maisons-Laffite. Le choix de ces deux hippodromes donne pleine satisfaction aux propriétaires qui s'étaient plaints très vivement l'an dernier des frais occasionnés par les déplacements de Caen, Moulins et Mont-de-Marsan. Cette année les frais sont réduits au minimum, et les sacrifices consentis par les Sociétés rempliront mieux leur but.





LES GUINÉES A NEW-MARKET

1. Gay Crusader, à M. Fairie, gagnant des Deux Mille Guinées. Derrière lui, Invincible. — 2. Arrivée des Deux Mille Guinées. Gay Crusader bat Magpie d'une tête. — 3. Arrivée des Mille Guinées. Diadem bat Sunny Jane. — 4. Diadem, à Lord d'Abernon, gagnant des Mille Guinées.

Il est trop tôt pour parler des résultats : une partie seulement du programme de Chantilly est exécutée, et c'est naturellement la moins importante. Nous les étudierons quand il sera possible d'en donner une idée d'ensemble.

Constatons simplement que l'impression produite jusqu'ici par les trois ans est des plus satisfaisantes. Les plus importantes des épreuves disputées à l'heure où nous écrivons sont des Critériums d'Essai.

Celui des Poulains a donné un résultat un peu différent de celui qu'on attendait. Le sujet en vue était Sandy Hook, par Rook Sand, qui avait gagné très plaisamment ses deux premières courses. En fait, il n'a pu finir que quatrième derrière Mingoval, demi-frère de La Farina, Ukko et Sammy Sands. Sandy Hook est un poulain très froid que la rapidité du train, au début, a un peu désorienté. Son jockey a peut-être eu tort de le bousculer avant qu'il ait eu le temps de s'échauffer. Il faudra, pour le bien juger, le revoir sur une distance un peu plus longue. Ukko, par Macdonald, à M. M. Caillault, battu d'une demi-longueur par Mingoval, aurait peut-être gagné s'il avait été mieux soutenu. En tout cas, le résultat attire l'attention sur le poulain de M. de Brémond, Zurbaran, qui, le jour de ses débuts, n'avait succombé que d'une tête contre Mingoval.

L'écurie Vanderbilt, troisième dans le Critérium des poulains avec Sammy Sands, a gagné celui des pouliches avec Brumelli qui a battu Fulda II de deux longueurs et demie. Mais le résultat n'est pas absolument décisif, car Fulda II, très gênée pendant le parcours, n'a pu se dégager que très tard.

LES DEUX MILLE GUINÉES ET LA GÉNÉRATION DE 1914 EN ANGLETERRE

Le gouvernement anglais ayant décidé d'interdire les courses, le Jockey Club a pris les devants et a supprimé les réunions projetées pour Newmarket. Mais, tout en s'inclinant, il a fait entendre ses doléances. Une assemblée du Club, tenue le 13 mai, a approuvé l'envoi d'un mémoire où sont remarquablement exposées les raisons qui militent en faveur des courses et les conséquences désastreuses de leur suppression. Les éleveurs, eux aussi, se sont réunis et ont protesté. Les journaux spéciaux font remarquer qu'il y a des courses en Italie, en Allemagne, en Autriche, et même, sous certaines conditions en France, — partout, enfin, sauf en Angleterre, pays des courses par excellence, et plus intéressé qu'aucun autre à leur maintien. Le gouvernement se laissera-t-il convaincre ? Il est impossible de le dire encore à l'heure où nous écrivons. S'il maintient son *veto*, il n'y aura eu cette année en Angleterre que sept journées de courses plates, et c'est sur les résultats des Deux Mille Guinées et des Mille Guinées, les deux seules courses classiques disputées, qu'il nous faudra juger, tant bien que mal, la génération de 1914.

Les Deux Mille Guinées, disputées le 2 mai, ont mis au tout premier plan Gay Crusader et Magpie. Après une lutte magnifique, ces deux poulains, le premier monté par S. Donoghue, et le second par O. Madden, ont fini à une tête l'un de l'autre, bien détachés devant Athdara, Invincible et dix autres concurrents.

La victoire remportée le surlendemain par Diadem dans les Mille Guinées a été également très disputée, quoique beaucoup plus nette. On a pu croire, aux deux tiers du parcours, quand elle s'est trouvée débarrassée de Molly Desmond, qu'elle était maîtresse de la course et allait gagner très facilement, mais, en fait, elle a eu à s'employer sérieusement pour résister à l'attaque de Sunny Jane, et elle n'a gagné que d'une demi-longueur.

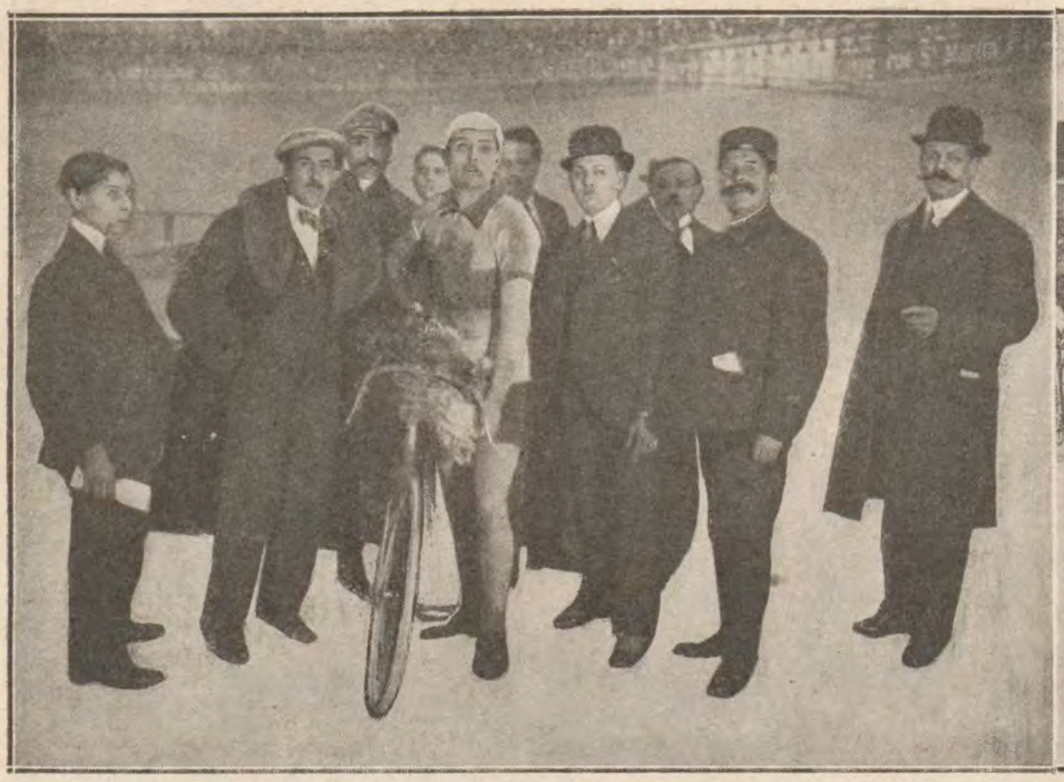
Diadem était déjà à deux ans, avec la fille de Pretty Folly, Molly Desmond, la meilleure pouliche de son âge. Par contre Gay Crusader et Magpie, tout en s'étant révélés déjà comme d'excellents sujets, ne s'étaient pas encore classés au tout premier plan.

Voici d'ailleurs comment, en octobre, le handicapeur du Jockey-Club appréciait le mérite respectif des principaux sujets de la génération nouvelle : Knutsford 57 kilogs, North Star 55 1/2, Molly Desmond et Margarethal 55, Grand Fleet et Diadem 54 1/2, Athdora 24, Planet 52 1/2, Magpie 50 1/2. Gay Crusader ne s'était pas encore révélé quand ces poids ont été établis. Il aurait vraisemblablement été handicapé à 52, ayant battu Melly Desmond difficilement d'une tête avec un avantage de sept livres.

Ces appréciations peuvent aujourd'hui sur bien des points être rectifiées. Athdora, Knusford, Invincible et Grand Fleet ont fini derrière Gay Crusader et Magpie dans les deux Mille Guinées. Le seul d'entre eux dont la défaite comporte certaines réserves est Invincible, dont la préparation était encore très sommaire et qui a donné l'impression de pouvoir faire mieux sur une distance un peu plus longue. Les autres paraissent bien avoir été battus sur leur mérite. Knutsford, de même que son compagnon d'écurie, Margarethal, ne sont probablement que de purs flyers. Planet a encore ses preuves à faire sur une distance supérieure à 1.000 mètres. North Star n'est plus en Angleterre et il est inutile de parler de lui. En somme Gay Crusader, Magpie et Invincible seraient, parmi les mâles, les candidats les plus autorisés au Derby, s'il y avait un Derby; et comme sous le rapport de la tenue Gay Crusader offre pour le moins autant de garantie que Magpie, il n'y a aucune raison pour ne pas lui laisser le bénéfice du fait acquis. Reste à savoir si Diadem ne serait pas capable de jouer vis-à-vis de Gay Crusader et de Magpie le rôle que Fifinella, la gagnante du Derby de l'an dernier, a joué vis-à-vis de Kwang Sa et de Nassovian.

STUART.

LE TRIMESTRE SPORTIF



DERUYTER, 1er DE TOURS-PARIS

Le cyclisme sur route a repris. La première épreuve disputée sur le parcours Tours-Paris a été gagnée par le Belge Deruyter, en 8 h. 6 m. 50 s., devant Noël (8 h. 7 m. 58 s. 3/5), Jusseret (8 h. 40 m. 2 s. 4/5), etc.

LES VELODROMES ROUVRENT LEURS PORTES

En l'honneur de Paris-Tours, une réunion cycliste avait été organisée au vélodrome de Tours. Quelques coureurs de valeur prirent part aux épreuves en attendant l'arrivée des routiers.

PARMELIN

Le pilote suisse Parmelin, qui avait traversé le Mont Blanc en avion, avait pris du service en Italie. Il s'est tué dans un accident.

LES SPORTS A MONASTIR

Fête sportive organisée dans un camp anglais près de Monastir. Le passage de la rivière dans le cross. Au loin, les tentes du camp.

MARTINET

Le pilote civil bien connu Martinet, qui était devenu capitaine, est mort des suites d'un terrible accident d'aviation sur le front serbe.

UNE VISITE MINISTERIELLE A JOINVILLE

Le ministre de la Guerre ayant été visiter l'Ecole de Joinville, quelques démonstrations furent exécutées par des officiers. Notre cliché représente un groupe d'entre eux dans des exercices d'escrime à la baïonnette.

DES AVIATEURS ANGLAIS A PARIS

Nos alliés anglais, malgré leur admirable compréhension de la guerre et sans doute à cause d'elle, n'abandonnent pas la pratique des sports. Une équipe du Royal Naval Air Service est venue jouer un match contre le C. A. de la Société Générale.

Le gérant : S. DUPONT

Paris. — Imp. de Vaugirard H.-L. MOTTI, dir., 12-13, Impasse Ronssin.

Demandez un

DUBONNET

DEMANDEZ

LA TOURISTE

BANDE MOLLETIÈRE

SPIRALE EXTENSIBLE

La Seule en **TROIS COURBES**

Supprimant tout glissement.

Qualité recommandée : **Les Alliés.** — *En Vente dans les Gds Magasins, Mons de Chaussures, Nouveautés, Sports.*

Gros : *La Touriste*, Paris.

ÉCOLE DE

CHAUFFEURS - MÉCANICIENS

reconnue la meilleure de Paris et la moins chère.

Brevets militaires et civils.

BELSER, 144, rue de Tocqueville

Téléphone : Wagram 93-40

PHOTOGRAPHES !

MERVEILLEUX MINUSCULE PLIANT DE POCHE

Le Gousset *Le Touriste*

4½ x 6

A Plaques	A Plaques et Pellicules
N° 1. 9 fr. 75	28 fr.
N° 2. 14 fr. 25	

INSTANTANÉ POSE

CLICHÉS IRRÉPROCHABLES

GROS : 17, rue des Pyuniers, PARIS

EN VENTE PARTOUT

SE RASER DEVIENT UN PLAISIR

AVEC LE SAVON POUR LA BARBE

"GIBBS"

Sa mousse ne sèche pas
Il ne coûte que 1 fr.50
et dure 6 mois

REFUSER les innombrables imitations d'un produit sans rival

Le devoir de tout bon Français est d'économiser le métal sous toutes ses formes : priere instante est faite à tous nos clients de réclamer nos étuis en carton dits "*étuis de guerre*" et de conserver précieusement nos étuis en métal.

N'achetez l'étui de métal qu'autant que vous avez perdu ou détérioré celui de votre précédent achat.

EXIGEZ LE GIBBS AUTHENTIQUE en étui carton, modèle de guerre

Téléphone
CENTRAL 66-51

PHOTO-PLAIT

Adr. Télégr.
PLATOSCOPE-PARIS

37, Rue Lafayette, 37. PARIS-OPÉRA

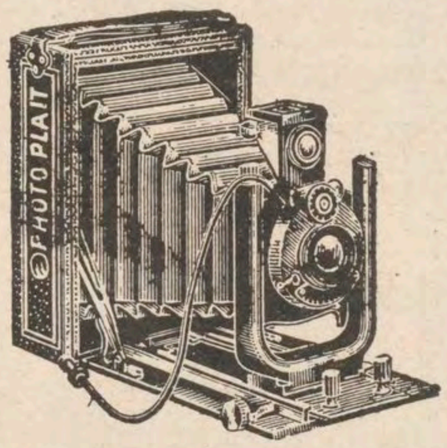
La plus importante Maison Française d'Appareils & Travaux Photo

Tous nos **APPAREILS** sont vendus **GARANTIS** avec facilité d'**ECHANGE**

APPAREIL A PLAQUES & A FILM PACKS
Marque PLAIT

N°1. 9×12 A SIMPLE TIRAGE
- Objectif Périsco 55f.
- Objectif Rectiligne 65f.

N°2. 9×12 A SIMPLE TIRAGE & CRÉMAILLÈRE
- Objectif Rectiligne 90f.
- Obj Simili Anastigmat 100f.

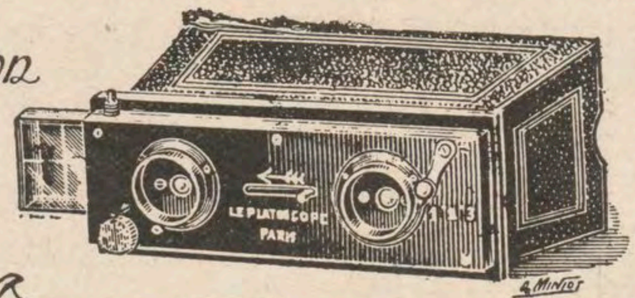


N°3. 9×12 A SIMPLE TIRAGE & CRÉMAILLÈRE
- Objectif Rectiligne 105f.
- „ Simili Anastigmat 115f.
- „ Anastigmat "Manar" f.6.8. 145f.

N°4. 9×12 SÉRIE DE LUXE A DOUBLE TIRAGE
- Obj. Simili Anastigmat 135f.
- „ Anastigmat "Manar" f.6.8. 175f.
- „ Berthiot "Olor" f. 6.8. 245f.

LE PLATOSCOPE 45×107
du débutant en Photo

Petit Appareil de Précision donnant le relief absolu.

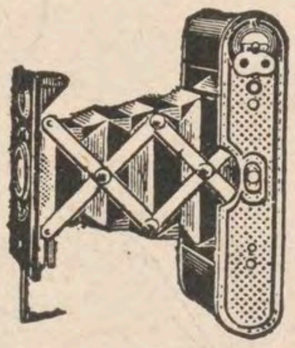


Le plus parfait des Appareils de ce Genre

PRIX 65 F.

LE VEST POCKET KODAK
AUTOGRAPHIC

Permet la Photo sans aucune Connaissance spéciale



PRIX AVEC ETUI CUIR
- Objectif Achromatique 55f.
- „ Anastigmat H.Plait 98f.
- Bobine de 8 Poses 1f.25
- Déclancheur Métallique 3f.50

On trouve au PHOTO-PLAIT le plus grand Stock d'Appareils Stéréos - VÉRASCOPE RICHARD - NIL-MÉLIOR - MONOBLOC, ETC.
et tout ce qui concerne la Photographie

CATALOGUE ILLUSTRÉ GRATUIT & FRANCO SUR DEMANDE.

Chauffeurs, économisez l'essence
dans la proportion de **30 à 40** 0/0
Si vous employez l'**INTER-LUBE**
vous obtiendrez un meilleur rendement au moteur, une économie d'essence, et aussi une économie d'huile.
En vente partout et 207, Boul. Pereire, Paris

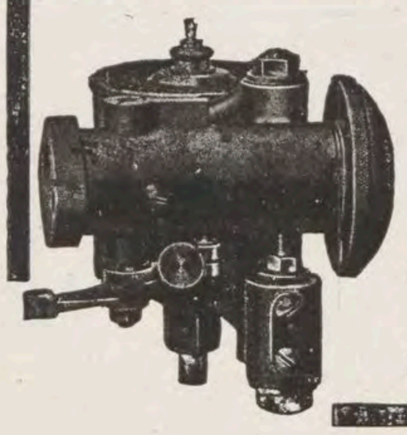
EPT **APPAREILS PHOTO**
Marque déposée
le plus grand choix.
Catalogue de 250 pages franco.
TIRANTY
Constructeur
91, rue Lafayette, 91
PARIS

AUTO-LECONS
Brevets civil et militaire 3 jours. 5 Auto Moto toutes forces

15 autos luxe 1 et 2 baladeurs
Cours mécanique. Milliers références.
Maison Confiance de 1er Ordre
Forfait. Examen 10 fr. Livre pour être automobiliste civil, militaire offert gratis.
Pour éviter confusion, bien s'adresser au Magasin
Mr GEORGE, 77, ave Grande-Armée (à côté Mon Peugeot). Tél. 629.70

POUR OBTENIR
Le rendement maximum, La plus grande vitesse, La sécurité absolue de leur fonctionnement,
les appareils de locomotion automobile de tous systèmes employés dans la zone des armées sont munis du

Carburateur ZÉNITH



SOCIÉTÉ DU
Carburateur ZÉNITH
Siège social et Usines : 51, Chemin Feuillat. LYON
Maison à PARIS : 15, rue du Débarcadère
Usines et Succursales :
PARIS, LYON, LONDRES, LA HAYE,
MILAN, TURIN, DÉTROIT, NEW-YORK, GENÈVE
Le siège social à Lyon répond par courrier à toute demande :: de renseignements d'ordre technique ou commercial. ::
ENVOI IMMÉDIAT DE TOUTES PIÈCES

BUREAU : 40, Rue de l'Echiquier. — PARIS

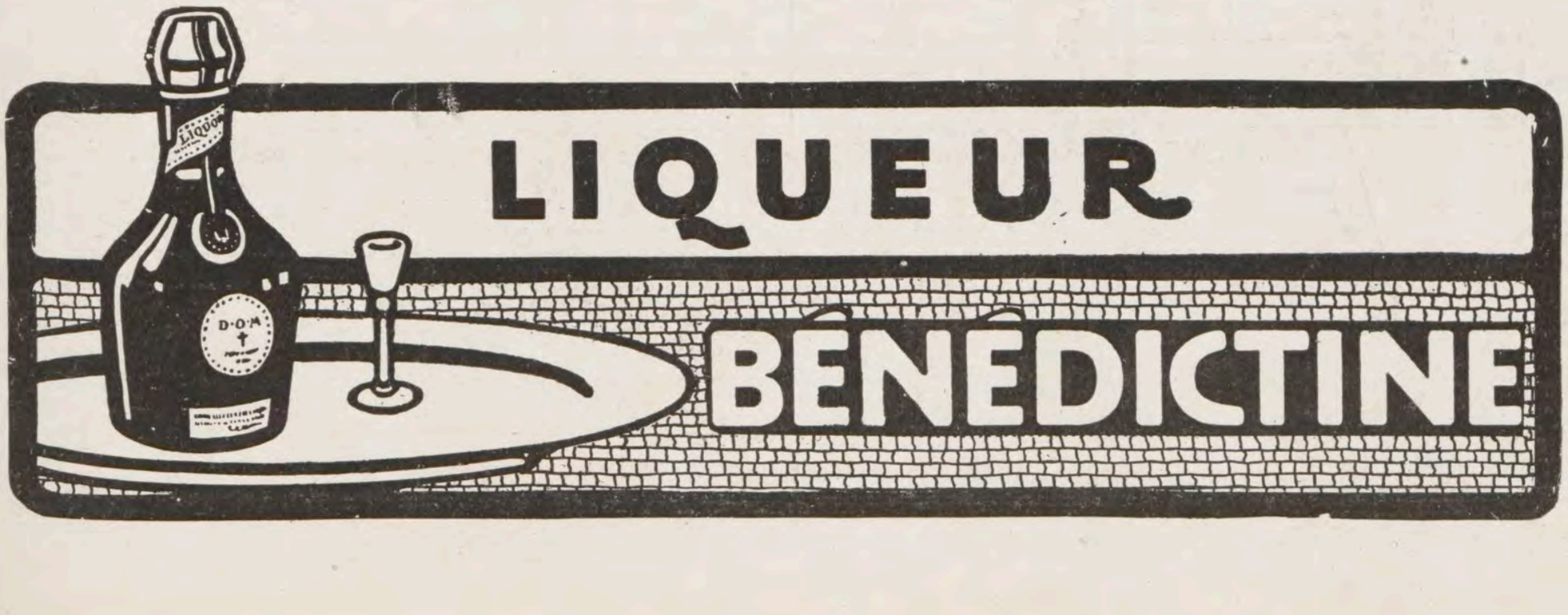


PHOTO-HALL

5, Rue Scribe (près de l'Opéra) **PARIS** (9e)

Téléphone : CENTRAL 40-52

Adresse Télégr. : PHOTO-PARIS

(Envois franco de port à partir de 25 francs)

BROWNIE PLIANT N° 2

Appareil construit en métal gainé, se chargeant en plein jour avec des bobines de pellicules donnant des épreuves format 6×9. Cet appareil est muni d'un soufflet peau, d'une poignée, de deux écrous. d'un *objectif achromatique*, d'un obturateur pour pose ou instantané, du dos autographic, d'un viseur et d'une instruction.

49 Francs

Avec objectif rectiligne.. Fr. 61 »
Bob. de pellicules 6 poses — 1.25

VEST POCKET KODAK

Appareil minuscule construit tout en métal, pouvant se mettre dans une poche de gilet, se chargeant en plein jour avec des bobines de pellicules donnant des épreuves format 4×6 1/2, viseur, *objectif achromatique*, obturateur pour pose et instantané, dos autographic, sac peau et instruction.

55 Francs

Avec anastigmat *F.: 6.8.*. Fr. 98 »
Bob. de pellicules, 8 poses — 1.25

KODAK JUNIOR N° 1

Appareil de volume réduit, gainé maroquin, se chargeant en plein jour avec des bobines de pellicules donnant des épreuves format 6×9, soufflet peau, écrous, viseur, *objectif achromatique*, obturateur pour pose et instantané à vitesses variables, déclancheur, dos autographic et instruction.

71 Francs

Avec objectif rectiligne... Fr. 83 »
Bob. de pellic., 6 poses. — 1.25

KODAK JUNIOR N° 1 A

Appareil de volume réduit, gainé maroquin se chargeant en plein jour avec des bobines de pellicules donnant des épreuves format 6 1/2×11, soufflet peau, écrous, viseurs, *objectif achromatique*, obturateur pour pose et instantane à vitesses variables, déclancheur, dos autographic et instruction.

84 Francs

Avec objectif rectiligne. Fr. 99 »
Bob. de pellic., 6 poses.. — 1.60

PERFECT-PLIANT N° 1

Appareil pour plaques 9 × 12 ou film-pack se chargeant en plein jour, gainerie soignée, viseur, poignée, écrous, soufflet peau, *objectif simili-rectiligne*, obturateur pour pose et instantané à vitesses variables, 3 châssis métal 9 × 12, déclancheur et instruction.

58 Francs

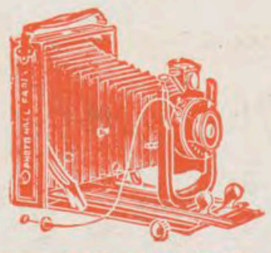
Avec objectif rectiligne. Fr. 72 »

PERFECT-PLIANT N° 2

Appareil pour plaques 9×12 ou film-pack se chargeant en plein jour, gainé peau, viseur reversible, soufflet peau, poignée, écrous, crémaillère simple tirage, *objectif rectiligne*, obturateur pour pose et instantané à vitesses variables, 3 châssis métal 9×12, déclancheur et instruction.

108 Francs

Avec objectif anastigmat. Fr. 144 »



PERFECT-PLIANT N° 3

Appareil pour plaques 9 × 12 ou film-pack se chargeant en plein jour, gainé peau, viseur reversible avec niveau, soufflet peau, poignée, écrous, crémaillère à double tirage, *objectif anastigmat*. obturateur pose et instantané à vitesses variables, 3 châssis métal 9×12, déclancheur et instruction.

192 Francs

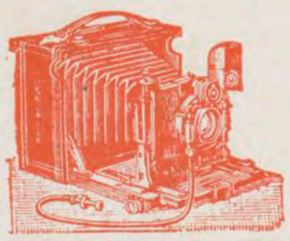
Avec anastigmat *F-6 3*... Fr. 219 »

PERFECT-PLIANT N° 4

Appareil de luxe pour plaques 9 × 12 ou pour film pack, gainé peau, viseur reversible avec niveau, soufflet peau à long tirage, poignée, écrous, crémaillère à double tirage, *objectif anastigmat*, obturateur de précision à vitesses variables, 3 châssis métal 9×12, déclancheur et instruction.

277 Francs

Avec anastigmat *F-6 2*. Fr. 313 »

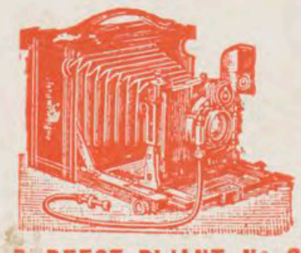


PERFECT-PLIANT N° 9

Appareil pour plaques 10×15, en acajou, gainé peau, double crémaillère, *objectif anastigmat*, obturateur de précision, viseur, écrous, 3 châssis métal 10×15, châssis à glace dépolie et déclancheur.

195 Francs

Avec anastigmat *F-6*... Fr. 245 »

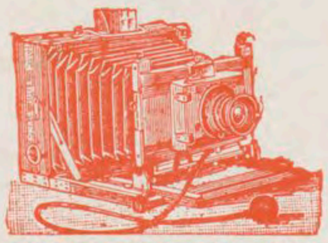


PERFECT-PLIANT N° 9

Appareil pour plaques 13×18, en acajou, gainé peau, double crémaillère, *objectif anastigmat*, obturateur de précision, viseur, écrous, 3 châssis métal 13×18, châssis à glace dépolie et déclancheur.

275 Francs

Avec anastigmat *F-6*... Fr. 350 »

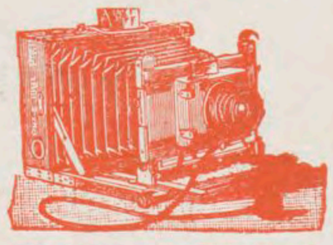


FOLDING-PERFECT N° 1

Chambre pliante en noyer cire, pour plaques 9 × 12, trois châssis doubles à rideaux, viseur *objectif rectiligne*, obturateur à rideaux, niveaux, écrous, châssis à glace dépolie et poire caoutchouc.

140 Francs

Avec anastigmat *P-H*... Fr. 190 »



FOLDING-PERFECT N° 1

Chambre pliante en noyer ciré, pour plaques 13×18, trois châssis doubles à rideaux, viseur, *objectif rectiligne*, obturateur à rideaux, niveaux, écrous, châssis à glace dépolie et poire caoutchouc.

170 Francs

Avec anastigmat *P-H*... Fr. 230 »

CATALOGUE GRATUIT ET FRANCO SUR DEMANDE

Le gérant : S. DUPONT.

Imprim. de Vaugirard, H.-L. MOTTI, Direct., 12-13 Impasse Ronsin.